J. BELFUND

LA

FRANCE LITTÉRAIRE AU XIXe SIÈCLE

HISTOIRES CHOISIES

[illegible]

Meilleurs Écrivains Contemporains

— [illegible] —



Librairie HACHETTE & C[ie]

FRENCH CORRESPONDENCE.

General and Commercial.

Baume, Paul, Class Book of General French Correspondence. Cloth, 2s. 6d.

Brown, Chas., Commercial French. A New Method of Conversation and Correspondence for Business men and Schools. Cloth, 2s.

Korts, G., Elementary Commercial Correspondence. Part I., with a French-English Vocabulary of 4000 Words. Cloth, 1s. 6d.

—

—

Ra

Scl

—

—

—

Vogel's Manual of Mercantile Correspondence. English-French. Cloth, 4s. 6d.

——— French-English. Cloth, 4s. 6d.

Whitfield, Grammar of the French Language of Business, being an Introduction to Mercantile Correspondence. Cloth, 3s. 6d.

——— **A concise French Commercial Reader** (sequel to the Grammar). Cloth, limp, 1s.

18, King William Street, Charing Cross.

HISTOIRES CHOISIES

EXTRAITES DE NOS

Meilleurs Écrivains Contemporains

— *FIRST SERIES* —

By the same Author:

THE ELEMENTARY FRENCH CONVERSATIONAL GRAMMAR,

PART I.—ACCIDENCE.

1 vol., small 8vo., cloth, 1s. 6d.

PART II.—SYNTAX.

1 vol., small 8vo., cloth, 1s. 6d.

In Preparation:

HISTOIRES CHOISIES

EXTRAITES DE NOS MEILLEURS ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS

SECOND SERIES.

1 vol., small 8vo., cloth, 2s.

LA

FRANCE LITTÉRAIRE AU XIX[e] SIÈCLE

HISTOIRES CHOISIES

EXTRAITES DE NOS

Meilleurs Écrivains Contemporains

— FIRST SERIES —

EDITED WITH

Biographies and Explanatory Notes

BY

J. BELFOND,

Lecturer at the Marylebone Central Classes for Pupil Teachers (London); French Master at Westbourne Schools (London); Hampden Gurney Schools (London); The Lower School of John Lyon (Harrow); Blue School (Isleworth); etc.

LIBRAIRIE HACHETTE & C[ie]

LONDON: 18, KING WILLIAM STREET, CHARING CROSS.

PARIS: 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN.

BOSTON: CARL SCHOENHOF.

1890.

TO

THE RIGHT HONOURABLE AND RIGHT REVEREND

FREDERICK TEMPLE, D.D.

Lord Bishop of London,

THESE SELECTIONS

FROM THE

BEST MODERN FRENCH AUTHORS

ARE, BY KIND PERMISSION,

Respectfully Dedicated

BY

THE COMPILER AND EDITOR,

J. BELFOND.

1890.

PREFACE.

THE literary extracts of which this volume is the first of a series, are compiled with the view of familiarising the student with the names of some of the most important French prose-writers of the nineteenth century, and of placing before him samples of sufficient length to illustrate their characteristic styles.

The extracts have been chosen from various sources,—from works of history, books of travel, novels, newspapers, etc.; and the compiler has endeavoured to make such selections as can be read with interest apart from their context.

It is believed that the series will prove useful to candidates preparing for examination in French.

Explanatory remarks are limited to such idioms and unusual constructions as the pupil is unlikely to understand with the aid of grammars and dictionaries,—room being hereby left for the exercise of thought and effort.

The compiler is glad to avail himself of the opportunity afforded him by this *Preface* of remarking upon a mistaken, but not uncommon impression, that modern French literature is, as a rule, tainted with immorality. It is undeniable that in France, as elsewhere, there are writers of fiction who cater for vulgar and depraved tastes. But such writers are not among those many authors of sterling merit from whose works the following passages have been culled.

J. B.

CONTENTS.

LAMARTINE.

Lamartine (Alphonse Louis Marie de Prat de), one of our best prose writers as well as one of our greatest poets, was born at Mâcon, October the 21st, 1791. After having learnt to read in his mother's Bible, he was educated consistently with the religious ideas and social position of his family. In order that he might escape service in the armies of Napoleon I., he was sent abroad by his father when about twenty years old. After Waterloo, he returned to France and married an English lady, Elise Marianne Birch. In 1824, he entered the diplomatic service, but withdrew from it when the Revolution of July 1830 broke out, that he might pursue an active political life.

Having failed as a candidate for parliament at the elections of Toulon and Dunkirk, he set his mind upon travelling, and equipped at his own expense a vessel to take him with his family to the East. During this journey his daughter died at Beyrout. Lamartine continued his travels, and visited Jerusalem. Lady Esther Stanhope, whom he saw on his way, predicted that he would be one day at the head of the government of France. That prediction was realised at the fall of King Louis Philippe, in 1848, but Lamartine occupied his high office for a

short time only. After the publication of his *Harmonies poëtiques et religieuses*, he was elected a member of the *Académie française.*

The last years of this world-famed writer were saddened by the death of his wife, and other heavy losses. He died at Passy, March 1st, 1869.

Amongst his many noble works we may mention: *Méditations* (1820), *Harmonies poëtiques et religieuses*, (1830), *Voyage en Orient* (1835), *Jocelyn* (1836), *Chute d'un Ange* (1838), *Histoire des Girondins* (1847), *Confidences* (1849), *Le Tailleur de Pierres de Saint-Point* (1851).

Alfred de Vigny pays the following tribute to the genius of the poet : "Je n'ai jamais lu deux *Harmonies* ou *Méditations* de Lamartine sans sentir des larmes dans mes yeux. Quand je les lis tout haut, des larmes coulent sur ma joue : heureux quand je vois d'autres yeux encore plus humides que les miens ! Larmes saintes, larmes bienheureuses d'admiration et d'amour."

LAMARTINE PARMI LES PÊCHEURS NAPOLITAINS.

Quelques mois de séjour à Naples, la fréquentation habituelle des hommes du peuple pendant nos courses de tous les jours dans la campagne et sur la mer nous avaient familiarisés avec leur langue accentuée et sonore, où le geste et le regard tiennent plus de place que le mot.

Mon ami avait vingt ans ; j'en avais dix-huit ; nous étions donc tous deux à cet âge où il est permis de confondre les rêves avec les réalités. Nous résolûmes de lier connaissance avec ces pêcheurs et de nous embarquer avec eux pour mener quelques jours la même vie. Libres et sans avoir de compte à rendre de nos actions et de nos absences à personne, le lendemain nous exécutâmes ce que nous avions rêvé. En parcourant la plage de la *Margellina*, qui s'étend sous le tombeau de Virgile, au pied du mont Pausilippe, et où les pêcheurs de Naples tirent leurs barques sur le sable et raccommodent leurs filets, nous vîmes un vieillard encore robuste. Il embarquait

ses ustensiles de pêche dans son caïque peint de couleurs éclatantes et surmonté à la poupe d'une petite image sculptée de saint François. Un enfant de douze ans, son seul rameur, apportait en ce moment dans la barque deux pains, un fromage de buffle dur, luisant et doré comme les cailloux de la plage, quelques figues et une cruche de terre, qui contenait l'eau.

La figure du vieillard et celle de l'enfant nous attirèrent. Nous liâmes conversation. Le pêcheur se prit à sourire quand nous lui proposâmes de nous recevoir pour rameurs et de nous mener en mer avec lui.—" Vous n'avez pas les mains calleuses qu'il faut pour toucher le manche de la rame, nous dit-il. Vos mains blanches sont faites pour toucher des plumes et non du bois : ce serait dommage de les durcir à la mer."—" Nous sommes jeunes, répondit mon ami, et nous voulons essayer de tous les métiers avant d'en choisir un. Le vôtre nous plaît parce qu'il se fait sur la mer et sous le ciel."—" Vous avez raison, répliqua le vieux batelier. C'est un métier qui rend le cœur content et l'esprit confiant dans la protection des saints. Le pêcheur est sous la garde immédiate du ciel. L'homme ne sait pas d'où viennent le vent et la vague. Le rabot et la lime sont dans la main de l'ouvrier, la richesse ou la faveur sont dans la main du roi, mais la barque est dans la main de Dieu."

Cette pieuse philosophie du barcarole nous attacha davantage à l'idée de nous embarquer avec lui. Après une longue résistance il y consentit. Nous convînmes de lui donner chacun

deux *carlins* par jour pour lui payer notre apprentissage et notre nourriture.

Ces conventions faites, il envoya l'enfant chercher à la *Margellina* un surcroît de provisions de pain, de vin, de fromages secs et de fruits. A la tombée du jour, nous l'aidâmes à mettre la barque à flot et nous partîmes.

La première nuit fut délicieuse. La mer était calme comme un lac encaissé dans les montagnes de la Suisse. A mesure que nous nous éloignions du rivage, nous voyions les langues de feu des fenêtres du palais et des quais de Naples s'ensevelir sous la ligne sombre de l'horizon. Les phares seuls nous montraient la côte.

Ils pâlissaient devant la légère colonne de feu qui s'élançait du cratère du Vésuve. Pendant que le pêcheur jetait et tirait le filet, et que l'enfant à moitié endormi, laissait vaciller sa torche, nous donnions de temps en temps une faible impulsion à la barque, et nous écoutions avec ravissement les gouttes sonores de l'eau, qui ruisselait de nos rames, tomber harmonieusement dans la mer comme des perles dans un bassin d'argent.

Nous étions en pleine mer, le sommeil nous gagnait. Nous nous couchâmes sous nos bancs, à côté de l'enfant. Le pêcheur étendit sur nous la lourde voile pliée au fond de la barque. Nous nous endormîmes ainsi entre deux lames, bercés par le balancement insensible d'une mer qui faisait à peine incliner le mât. Quand nous nous réveillâmes, il était grand jour. Un soleil étincelant moirait la mer de rubans de feu et se réverbérait sur les maisons blanches d'une côte inconnue.

Les jours suivants, nous reprîmes gaiement notre nouveau métier. Pendant deux mois, nous n'entrâmes pas dans une auberge. Nous vivions en plein air avec le peuple et de la vie frugale du peuple. Nous nous étions faits peuple nous-mêmes pour être plus près de la nature. Nous avions presque son costume. Nous parlions sa langue, et la simplicité de ses habitudes nous communiquait pour ainsi dire la naïveté de ses sentiments.

Cette transformation, d'ailleurs, nous coûtait peu à mon ami et à moi. Élevés tous deux à la campagne pendant les orages de la révolution, qui avait abattu ou dispersé nos familles, nous avions beaucoup vécu, dans notre enfance, de la vie du paysan. Du berger ou du laboureur de nos montagnes au pêcheur du golfe de Naples, il n'y a de différence que le site, la langue et le métier. Le sillon ou la vague inspirent les mêmes pensées aux hommes qui labourent la terre ou l'eau. La nature parle la même langue à ceux qui cohabitent avec elle sur la montagne ou sur la mer.

Cependant septembre commençait avec ses pluies et ses tonnerres. La mer était moins douce. Notre métier, plus pénible, devenait quelquefois dangereux. Les brises fraîchissaient, la vague écumait et nous trempait souvent de ses jaillissements. Nous avions acheté sur le môle deux de ces capotes de grosse laine brune que les matelots et les lazzaroni de Naples jettent, pendant l'hiver, sur leurs épaules. Les manches larges de ces capotes pendent à côté des bras nus. Le capu-

chon, flottant en arrière ou ramené sur le front, selon le temps, abrite la tête du marin de la pluie ou du froid, ou laisse la brise et les rayons du soleil se jouer dans ses cheveux mouillés.

Un jour nous partîmes de la *Margellina* par une mer d'huile, que ne ridait aucun souffle, pour aller pêcher des rougets et les premiers thons sur la côte de Cumes, où les courants les jettent dans cette saison. Les brouillards roux du matin flottaient à mi-côte et annonçaient un coup de vent pour le soir. Nous espérions le prévenir et avoir le temps de doubler le cap Misène avant que la mer lourde et dormante se fût soulevée.

La pêche était abondante. Nous voulûmes jeter quelques filets de plus. Le vent nous surprit; il tomba du sommet de *l'Époméo*, immense montagne qui domine Ischia, avec le bruit et le poids de la montagne elle-même qui s'écroulerait dans la mer. Il aplanit d'abord tout l'espace liquide autour de nous, comme la herse de fer aplanit la glèbe et nivelle les sillons. Puis la vague, revenue de sa surprise, se gonfla murmurante et creuse, et s'éleva, en peu de minutes, à une telle hauteur, qu'elle nous cachait de temps à autre la côte et les îles.

Nous étions également loin de la terre ferme et d'Ischia, et déjà à demi engagés dans le canal qui sépare le cap Misène et l'île grecque de Procida. Nous n'avions qu'un parti à prendre: nous engager résolument dans le canal, et si nous réussissions à le franchir, nous jeter à gauche dans le golfe de Baïa et nous abriter dans ses eaux tranquilles.

Le vieux pêcheur n'hésita pas. Du sommet

d'une lame où l'équilibre de la barque nous suspendit un moment dans un tourbillon d'écume, il jeta un regard rapide autour de lui, comme un homme égaré qui monte sur un arbre pour chercher sa route, puis se précipitant au gouvernail: "A vos rames, enfants! s'écria-t-il; il faut que nous voguions au cap plus vite que le vent; s'il nous y devance, nous sommes perdus!" Nous obéîmes comme le corps obéit à l'instinct.

Les yeux fixés sur ses yeux pour y chercher le rapide indice de sa direction, nous nous penchâmes sur nos avirons, et tantôt gravissant péniblement le flanc des lames montantes, tantôt nous précipitant avec leur écume au fond des lames descendantes, nous cherchions à ralentir notre chute par la résistance de nos rames dans l'eau. Huit ou dix vagues de plus en plus énormes nous jetèrent dans le plus étroit du canal. Mais le vent nous avait devancés, comme l'avait dit le pilote, et en s'engouffrant entre le cap et la pointe de l'île, il avait acquis une telle force, qu'il soulevait la mer avec les bouillonnements d'une lave furieuse, et que la vague ne trouvant pas d'espace pour fuir assez vite devant l'ouragan qui la poussait, s'amoncelait sur elle-même, retombait, ruisselait, s'éparpillait dans tous les sens comme une mer folle, et, cherchant à fuir sans pouvoir s'échapper du canal, se heurtait avec des coups terribles contre les rochers à pic du cap Misène et y élevait une colonne d'écume dont la poussière était renvoyée jusque sur nous.

Tenter de franchir ce passage avec une barque aussi fragile, et qu'un seul jet d'écume pouvait

remplir et engloutir, c'était insensé. Le pêcheur jeta sur le cap éclairé par sa colonne d'écume un regard que je n'oublierai jamais, puis faisant le signe de la croix : " Passer est impossible, s'écria-t-il ; reculer dans la grande mer, encore plus. Il ne nous reste qu'un parti : aborder à Procida ou périr."

Tout novices que nous fussions dans la pratique de la mer, nous sentions la difficulté d'une pareille manœuvre par un coup de vent. En nous dirigeant vers le cap, le vent nous prenait en poupe, nous chassait devant lui, nous suivions la mer qui fuyait avec nous, et les vagues, en nous élevant sur leur sommet, nous relevaient avec elles. Elles avaient donc moins de chance de nous ensevelir dans les abîmes qu'elles creusaient. Mais pour aborder à Procida, dont nous apercevions les feux du soir briller à notre droite, il fallait prendre obliquement les lames et nous glisser, pour ainsi dire, dans leurs vallées vers la côte, en présentant le flanc à la vague et les minces bords de la barque au vent. Cependant la nécessité ne nous permettait pas d'hésiter. Le pêcheur, nous faisant signe de relever nos rames, profita de l'intervalle d'une lame à une autre pour virer de bord. Nous mîmes le cap sur Procida, et nous voguâmes comme un brin d'herbe marine qu'une vague jette à l'autre vague et que le flot reprend au flot.

Nous avancions peu ; la nuit était tombée. La poussière, l'écume, les nuages que le vent roulait en lambeaux déchirés sur le canal en redoublaient l'obscurité. Le vieillard avait ordonné à l'enfant d'allumer une de ses torches de résine, soit pour

éclairer un peu sa manœuvre dans les profondeurs de la mer, soit pour indiquer aux marins de Procida qu'une barque était en perdition dans le canal, et pour leur demander non leurs secours, mais leurs prières.

C'était un spectacle sublime et sinistre que celui de ce pauvre enfant accroché d'une main au petit mât qui surmontait la proue, et, de l'autre, élevant au-dessus de sa tête cette torche de feu rouge dont la flamme et la fumée se tordaient sous le vent et lui brûlaient les doigts et les cheveux. Cette étincelle flottante apparaissant au sommet des lames et disparaissant dans leur profondeur, toujours prête à s'éteindre et toujours rallumée, était comme le symbole de ces quatre vies d'hommes qui luttaient entre le salut et la mort dans les ombres et les angoisses de cette nuit.

Trois heures, dont les minutes ont la durée des pensées qui les mesurent, s'écoulèrent ainsi. La lune se leva, et, comme c'est l'habitude, le vent plus furieux se leva avec elle. Si nous avions eu la moindre voile, il nous eût chavirés vingt fois. Quoique les bords très bas de la barque donnassent peu de prise à l'ouragan, il y avait des moments où il semblait déraciner notre quille des flots, et où il nous faisait tournoyer comme une feuille sèche arrachée à l'arbre.

Nous embarquions beaucoup d'eau : nous ne pouvions suffire à la vider aussi vite qu'elle nous envahissait. Il y avait des moments où nous sentions les planches s'affaisser sous nous comme un cercueil qui descend dans la fosse. Le poids

de l'eau rendait la barque moins obéissante et pouvait la rendre plus lente à se relever une fois entre deux lames. Une seule seconde de retard, et tout était fini.

Le vieillard, sans pouvoir parler, nous fit signe, les larmes aux yeux, de jeter à la mer tout ce qui encombrait le fond de la barque. Les jarres d'eau, les paniers de poissons, les deux grosses voiles, l'ancre de fer, les cordages, jusqu'à ses paquets de lourdes hardes; nos capotes même de grosse laine trempées d'eau, tout passa par-dessus le bord. Le pauvre nautonier regarda un moment surnager toute sa richesse. La barque se releva et courut légèrement sur la crête des vagues, comme un coursier qu'on a déchargé.

Nous entrâmes insensiblement dans une mer plus douce, un peu abritée par la pointe occidentale de Procida. Le vent faiblit, la flamme de la torche se redressa, les lames, en s'allongeant, s'aplanirent et cessèrent d'écumer sur nos têtes. Peu à peu la mer fut courte et clapoteuse comme dans une anse presque tranquille, et l'ombre noire de la falaise de Procida nous coupa la ligne de l'horizon. Nous étions dans les eaux du milieu de l'île.

La mer était trop grosse à la pointe pour en chercher le port. Il fallut nous résoudre à aborder l'île par ses flancs et au milieu de ses écueils. "N'ayons plus d'inquiétudes, enfants, nous dit le pêcheur en reconnaissant le rivage à la clarté de la torche; la madone nous a sauvés. Nous tenons la terre et nous coucherons cette nuit dans ma maison." Nous crûmes qu'il avait perdu

l'esprit, car nous ne lui connaissions d'autre demeure que sa cave sombre de la *Margellina*, et pour y revenir avant la nuit, il fallait se rejeter dans le canal, doubler le cap et affronter de nouveau la mer mugissante à laquelle nous venions d'échapper.

Mais lui souriait de notre air d'étonnement, et comprenant nos pensées dans nos yeux : "Soyez tranquilles, jeunes gens, reprit-il, nous y arriverons sans qu'une seule vague nous mouille." Puis il nous expliqua qu'il était de Procida ; qu'il possédait encore sur cette côte de l'île la cabane et le jardin de son père, et qu'en ce moment même sa femme âgée avec sa petite-fille, sœur de Beppino, notre jeune mousse, et deux autres petits enfants, étaient dans sa maison, pour y sécher les figues et pour y vendanger les treilles dont ils vendaient les raisins à Naples.—"Encore quelques coups de rame, ajouta-t-il, et nous boirons de l'eau de la source qui est plus limpide que le vin d'Ischia."

Ces mots nous rendirent courage; nous ramâmes encore pendant l'espace d'environ une lieue le long de la côte droite et écumeuse de Procida. Enfin la proue, en touchant la roche, rendit un son sec et éclatant comme le craquement d'une planche qui tombe à faux et qui se brise. Nous sautâmes dans la mer, nous amarrâmes de notre mieux la barque avec un reste de cordage, et nous suivîmes le vieillard et l'enfant, qui marchaient devant nous.

Nous gravîmes contre le flanc de la falaise une espèce de rampe étroite où le ciseau avait creusé dans le rocher des degrés inégaux, tout glissants de la poussière de la mer. Après avoir monté

ainsi lentement quatre ou cinq cents marches, nous nous trouvâmes dans une petite cour suspendue qu'entourait un parapet de pierres grises. Au fond de la cour s'ouvraient deux arches sombres qui semblaient devoir conduire à un cellier. Au-dessus de ces arches massives, deux arcades arrondies et surbaissées portaient un toit en terrasse, dont les bords étaient garnis de pots de romarin et de basilic. Sous les arcades, on apercevait une galerie rustique où brillaient, comme des lustres d'or, aux clartés de la lune, des régimes de maïs suspendus.

Essoufflés par la montée longue et rapide que nous venions de faire et par le poids de nos rames que nous portions sur nos épaules, nous nous arrêtâmes un moment, le vieillard et nous, pour reprendre haleine dans cette cour. Mais l'enfant, jetant sa rame sur un tas de broussailles et gravissant légèrement l'escalier, se mit à frapper à l'une des fenêtres avec sa torche encore allumée, en appelant d'une voix joyeuse sa grand'mère et sa sœur : "Ma mère ! ma sœur ! *Madre ! Sorellina !*" criait-il, "*Gaëtana ! Graziella !* réveillez-vous; ouvrez, c'est le père, c'est moi, ce sont des étrangers avec nous."

Nous entendîmes une voix mal éveillée mais claire et douce, qui jetait confusément quelques exclamations de surprise du fond de la maison. Puis le battant d'une des fenêtres s'ouvrit à demi, poussé par un bras nu et blanc qui sortait d'une manche flottante, et nous vîmes, à la lueur de la torche, que l'enfant élevait vers la fenêtre, en se dressant sur la pointe des pieds, une ravissante

figure de jeune fille apparaître entre les volets plus ouverts.

Surprise au milieu de son sommeil par la voix de son frère, *Graziella* n'avait eu ni le temps ni la pensée de s'arranger une toilette de nuit. Elle s'était élancée pieds nus à la fenêtre, dans le désordre où elle dormait sur son lit. De ses longs cheveux noirs la moitié tombait sur une de ses joues ; l'autre moitié se tordait autour de son cou, puis, emportée de l'autre côté de son épaule par le vent qui soufflait avec force, frappait le volet entr'ouvert et revenait lui fouetter le visage comme l'aile d'un corbeau battue du vent ; du revers de ses deux mains, la jeune fille se frottait les yeux en élevant ses coudes et en dilatant ses épaules avec ce premier geste d'un enfant qui se réveille et qui veut chasser le sommeil.

La vieille mère parut bientôt tenant à la main une lampe de terre rouge, qui éclairait son visage maigre et pâle et ses cheveux aussi blancs que les écheveaux de laine qui floconnaient sur la table autour de sa quenouille. Elle baisa la main de son mari et le front de l'enfant. Tout le récit que contiennent ces lignes fut échangé en quelques mots et en quelques gestes entre les membres de cette pauvre famille. Nous n'entendions pas tout. Nous nous tenions un peu à l'écart pour ne pas gêner l'épanchement de cœur de nos hôtes. Ils étaient pauvres ; nous étions étrangers ; nous leur devions le respect. Notre attitude réservée à la dernière place et près de la porte le leur témoignait silencieusement.

L'intérieur de la maison était aussi nu et aussi

semblable au rocher que le dehors. Il n'y avait que les murs sans enduit, blanchis seulement d'un peu de chaux. Les lézards réveillés par la lueur glissaient et bruissaient dans les interstices de pierre et sous les feuilles de fougère qui servaient de lit aux enfants. Les nids d'hirondelles, dont on voyait sortir les petites têtes noires et briller les yeux inquiets, étaient suspendus aux solives couvertes d'écorce qui formaient le toit.

Le pêcheur se tourna vers nous avec une espèce de honte, en nous montrant de sa main la pauvreté de sa demeure ; puis il nous conduisit sur la terrasse, place d'honnenr dans l'orient et le midi de l'Italie. Aidé de l'enfant et de Graziella, il fit une espèce de hangar en appuyant une des extrémités de nos rames sur le mur du parapet de la terrasse, l'autre extrémité sur le plancher. Il couvrit cet abri d'une douzaine de fagots de châtaigniers fraîchement coupés dans la montagne ; il étendit quelques bottes de fougère sous ce hangar ; il nous apporta deux morceaux de pain, de l'eau fraîche et des figues, et il nous invita à dormir.

Les fatigues et les émotions du jour nous rendirent le sommeil soudain et profond. Quand nous nous réveillâmes, les hirondelles criaient déjà au dessus de notre couche en rasant la terrasse, pour y dérober les miettes de notre souper ; et le soleil, déjà haut dans le ciel, échauffait comme un four les fagots de feuilles qui nous servaient de toit.

Nous restâmes longtemps étendus sur notre fougère dans cet état de demi-sommeil qui laisse

l'homme moral sentir et penser avant que l'homme des sens ait le courage de se lever et d'agir. Nous fûmes tirés de cette somnolence par les sanglots et les reproches de la vieille grand'mère, qui parlait à son mari dans la maison. La cheminée, dont l'ouverture perçait la terrasse, apportait la voix et quelques paroles jusqu'à nous. La pauvre femme se lamentait sur la perte des jarres, de l'ancre, des cordages presque neufs, et surtout des deux belles voiles filées par elle, tissues de son propre chanvre, et que nous avions eu la barbarie de jeter à la mer pour sauver nos vies.

"Qu'avais-tu à faire, disait-elle au vieillard atterré et muet, de prendre ces deux étrangers, ces deux Français avec toi? Ne savais-tu pas que ce sont des païens et qu'ils portent le malheur et l'impiété avec eux?"

Le pauvre homme ne savait que répondre. Mais Graziella, avec l'autorité et l'impatience d'un enfant à qui sa grand'mère permettait tout, se révolta contre l'injustice de ces reproches, et prenant le parti du vieillard:

"Qui est-ce qui vous a dit que ces étrangers sont des païens? répondit-elle à sa grand'mère. Est-ce que les païens ont un air si compatissant pour les pauvres gens? Eh bien, je vous dis qu'hier, quand vous êtes tombée à genoux pour remercier Dieu, je les ai vus baisser la tête comme s'ils priaient, et que même j'ai vu une larme briller dans les yeux du plus jeune et tomber sur sa main.—C'était une goutte de l'eau de mer qui tombait de ses cheveux, reprit aigrement la vieille femme.—Et moi, je vous dis que c'était une larme,

répliqua avec colère Graziella. Le vent qui soufflait avait bien eu le temps de sécher leurs cheveux depuis le rivage jusqu'au sommet de la côte. Mais le vent ne sèche pas le cœur. Eh bien! je vous le répète, ils avaient de l'eau dans les yeux." Nous comprîmes que nous avions une protectrice toute-puissante dans la maison, car la grand'mère ne répondit pas et ne murmura plus.

Nous nous hâtâmes de descendre pour remercier la pauvre famille de l'hospitalité que nous avions reçue. Nous trouvâmes le pêcheur, la vieille mère, Beppo, Graziella et jusqu'aux petits enfants, qui se disposaient à descendre vers la côte pour visiter la barque abandonnée la veille, et voir si elle était suffisamment amarrée contre le gros temps, car la tempête continuait encore. Nous descendîmes avec eux, le front baissé, timides comme des hôtes qui ont été l'occasion d'un malheur dans une famille, et qui ne sont pas sûrs des sentiments qu'on y a pour eux.

Le pêcheur et sa femme nous précédaient de quelques marches. Graziella, tenant un de ses petits frères par la main et portant l'autre sur le bras, venait après. Nous suivions derrière, en silence. Au dernier détour d'une des rampes, d'où l'on voit les écueils que l'arête d'un rocher nous empêchait d'apercevoir encore, nous entendîmes un cri de douleur s'échapper à la fois de la bouche du pêcheur et de celle de sa femme. Nous les vîmes élever leurs bras nus au ciel, se tordre les mains comme dans les convulsions du désespoir, se frapper du poing le front et les yeux et s'arracher des touffes de cheveux blancs, que

le vent emportait en tournoyant contre les rochers.

Graziella et les petits enfants mêlèrent bientôt leurs voix à ces cris. Tous se précipitèrent comme des insensés en franchissant les derniers degrés de la rampe vers les écueils, s'avancèrent jusque dans les franges d'écume que les vagues immenses chassaient à terre, et tombèrent sur la plage, les uns à genoux, les autres à la renverse, la vieille femme le visage dans ses mains et la tête dans le sable humide.

Nous contemplions cette scène de désespoir du haut du dernier petit promontoire, sans avoir la force d'avancer ni de reculer. La barque, amarrée au rocher, mais qui n'avait point d'ancre à la poupe pour la contenir, avait été soulevée pendant la nuit par les lames et mise en pièces contre les pointes des écueils qui devaient la protéger. La moitié du pauvre esquif tenait encore par la corde au roc où nous l'avions fixé la veille. Il se débattait avec un bruit sinistre comme des voix d'hommes en perdition, qui s'éteignent dans un gémissement rauque et désespéré.

Les autres parties de la coque, la poupe, le mât, les membrures, les planches peintes, étaient semées çà et là sur la grève, semblables aux membres des cadavres déchirés par les loups après un combat. Quand nous arrivâmes sur la plage, le vieux pêcheur était occupé à courir d'un de ces débris à l'autre. Il les relevait, il les regardait d'un œil sec, puis il les laissait retomber à ses pieds pour aller plus loin. Graziella pleurait, assise à terre,

la tête dans son tablier. Les enfants, leurs jambes nues dans la mer, couraient en criant après les débris des planches, qu'ils s'efforçaient de diriger vers le rivage.

Quant à la vieille femme, elle ne cessait de gémir et de parler en gémissant. Nous ne saisissions que des accents confus et des lambeaux de plaintes qui déchiraient l'air et qui fendaient le cœur. "O mer féroce! mer sourde! mer sans cœur et sans honneur!" criait-elle avec des vocabulaires d'injures, en montrant le poing fermé aux flots, "pourquoi ne nous as-tu pas pris nous-mêmes? nous tous? puisque tu nous as pris notre gagne-pain? Tiens! tiens! tiens! prends-moi du moins en morceaux, puisque tu ne m'as pas prise tout entière!"

Et en disant ces mots elle se levait sur son séant, jetait, avec des lambeaux de sa robe, des touffes de ses cheveux dans la mer. Elle frappait la vague du geste, elle piétinait dans l'écume; puis, passant alternativement de la colère à la plainte et des convulsions à l'attendrissement, elle se rasseyait dans le sable, appuyait son front dans ses mains, et regardait en pleurant les planches disjointes battre l'écueil. "Pauvre barque!" criait-elle, comme si ces débris eussent été les membres d'un être chéri à peine privé de sentiment. "Est-ce là le sort que nous te devions? Ne devions-nous pas périr avec toi? Périr ensemble, comme nous avions vécu? Là, en morceaux, en débris, en poussière; criant, morte encore, sur l'écueil où tu nous as appelés toute la nuit, et où nous devions te secourir! Qu'est-ce

que tu penses de nous? Tu nous avais si bien servis, et nous t'avons trahie, abandonnée, perdue! Perdue, là, si près de la maison, à portée de la voix de ton maître! jetée à la côte comme le cadavre d'un chien fidèle que la vague rejette aux pieds du maître qui l'a noyé."

—"Mère! mère! s'écria un des enfants en ramassant sur la grève, entre deux rochers, un éclat du bateau laissé à sec par une lame, "voilà le saint!" La pauvre femme oublia toute sa colère, s'élança, les pieds dans l'eau, vers l'enfant, prit le morceau de planche sculptée, et le colla sur ses lèvres en le couvrant de larmes. Puis elle alla se rasseoir et ne dit plus rien.

Nous aidâmes Beppo et le vieillard à recueillir un à un tous les morceaux de la barque. Nous tirâmes la quille mutilée plus avant sur la plage. Nous fîmes un monceau de ces débris, dont quelques planches et les ferrures pouvaient servir encore à ces pauvres gens; nous roulâmes par-dessus de grosses pierres, afin que les vagues, si elles montaient, ne dispersassent pas ces chers restes de l'esquif, et nous remontâmes, tristes et bien loin derrière nos hôtes, à la maison. L'absence de bateau et l'état de la mer ne nous permettaient pas de partir.

Nous nous parlions à peine, mon ami et moi, mais nous avions la même pensée. "Voilà une triste aventure, me dit enfin mon ami.—Il faut la changer en joie pour ces bonnes gens, lui répondis-je.—J'y pensais, reprit-il en faisant sonner dans sa ceinture de cuir bon nombre de sequins d'or. —Et moi aussi; mais je n'ai que cinq ou six

sequins dans ma bourse. Cependant j'ai été de moitié dans le malheur, il faut que je sois de moitié aussi dans la réparation.—Je suis le plus riche des deux, dit mon ami; j'ai un crédit chez un banquier de Naples. J'avancerai tout. Nous règlerons nos comptes en France.

En parlant ainsi, nous descendions légèrement les rues en pente de Procida. Nous parcourûmes la *marine* en cherchant de l'œil une barque solide et bien gréée qui pût être facilement manœuvrée par deux hommes, et dont la proportion et les formes se rapprochassent le plus possible de celle que nous avions perdue. Nous n'eûmes pas de peine à la trouver. Elle appartenait à un riche pêcheur de l'île, qui en possédait plusieurs autres. Celle-là n'avait encore que quelques mois de service. Nous allâmes chez le propriétaire, dont les enfants du port nous indiquèrent la maison.

Cet homme était gai, sensible et bon. Il fut touché du récit que nous lui fîmes du désastre de la nuit et de la désolation de son pauvre compatriote de Procida. Il n'en perdit pas une piastre sur le prix de son embarcation; mais il n'en exagéra point la valeur, et le marché fut conclu pour trente-deux sequins d'or que mon ami lui paya comptant. Moyennant cette somme, le bateau et un gréement tout neuf, voiles, jarres, cordages, ancre de fer, tout fut à nous.

Nous complétâmes même l'équipement en achetant dans une boutique du port deux capotes de laine rousse, une pour le vieillard, l'autre pour l'enfant; nous y joignîmes des filets de diverses espèces, des paniers à poissons et quelques

ustensiles grossiers de ménage à l'usage des femmes.

Nous convînmes avec le marchand de barques que nous lui payerions le lendemain trois sequins de plus si l'embarcation était conduite le jour même au point de la côte que nous lui désignâmes. Comme la bourrasque baissait et que la terre élevée de l'île abritait un peu la mer du vent de ce côté, il s'y engagea, et nous repartîmes par terre pour la maison du pêcheur.

Nous fîmes la route lentement, nous asseyant sous tous les arbres. Quand, du haut d'un promontoire, nous aperçûmes notre embarcation qui se glissait furtivement sous l'ombre de la côte, nous pressâmes le pas pour arriver en même temps que les rameurs.

On n'entendait ni pas ni voix dans la petite maison et dans la vigne qui l'entourait. Deux beaux pigeons aux larges pattes emplumées et aux ailes blanches tigrées de noir, becquetant des grains de maïs sur le mur en parapet de la terrasse, étaient le seul signe de vie qui animât la maison. Nous montâmes sans bruit sur le toit; nous y trouvâmes la famille profondément endormie. Tous, excepté les enfants, dont les jolies têtes reposaient à côté l'une de l'autre sur le bras de Graziella, sommeillaient dans l'attitude de l'affaissement produit par la douleur.

La vieille mère avait la tête sur ses genoux, et son haleine assoupie semblait sangloter encore. Le père était étendu sur le dos, les bras en croix, en plein soleil. Les hirondelles rasaient ses cheveux gris dans leur vol. Les mouches couvraient

son front en sueur. Deux sillons creux et serpentant jusqu'à sa bouche attestaient que la force de l'homme s'était brisée en lui et qu'il s'était assoupi dans les larmes.

Ce spectacle nous fendit le cœur. La pensée du bonheur que nous allions rendre à ces pauvres gens nous consola. Nous les éveillâmes. Nous jetâmes aux pieds de Graziella et de ses petits frères, sur le plancher du toit, les pains frais, le fromage, les salaisons, les raisins, les oranges, les figues, dont nous nous étions chargés en route. La jeune fille et les enfants n'osaient se lever au milieu de cette pluie d'abondance qui tombait comme du ciel autour d'eux. Le père nous remerciait pour sa famille. La grand'mère regardait tout cela d'un œil terne. L'expression de sa physionomie se rapprochait plus de la colère que de l'indifférence.

"Allons, dit mon ami au vieillard, l'homme ne doit pas pleurer deux fois ce qu'il peut racheter avec du travail et du courage. Il n'y a que la vie de l'homme que le chagrin use et qui ne repousse pas. Un jour de larmes consume plus de force qu'un an de travail. Descendez avec nous avec votre femme et vos enfants. Nous sommes vos matelots ; nous vous aiderons à remonter ce soir, dans la cour, les débris de notre naufrage. Vous en ferez des clôtures, des lits, des tables, des meubles pour la famille. Cela vous fera plaisir un jour de dormir tranquille dans votre vieillesse au milieu de ces planches, qui vous ont si longtemps bercé sur les flots."

"Qu'elles puissent seulement nous faire des cercueils, murmura sourdement la grand'mère."

Cependant ils se levèrent et nous suivirent tous en descendant lentement les degrés de la côte; mais on voyait que l'aspect de la mer et le son des lames leur faisaient mal. Je n'essaierai pas de décrire la surprise et la joie de ces pauvres gens quand, du haut du dernier palier de la rampe, ils aperçurent la belle embarcation neuve, brillante au soleil et tirée à sec sur le sable à côté des débris de l'ancienne, et que mon ami leur eut dit: "Elle est à vous!" Ils tombèrent tous comme foudroyés de la même joie à genoux, chacun sur le degré où il se trouvait, pour remercier Dieu, avant de trouver des paroles pour nous remercier nous-mêmes. Mais leur bonheur nous remerciait assez.

Ils se relevèrent à la voix de mon ami qui les appelait. Ils coururent sur ses pas vers la barque. Ils en firent d'abord à distance et respectueusement le tour, comme s'ils eussent craint qu'elle n'eût quelque chose de fantastique et qu'elle ne s'évanouît comme un prodige. Puis ils s'en approchèrent de plus près, puis ils la touchèrent en portant ensuite à leur front et à leurs lèvres la main qui l'avait touchée. Enfin ils poussèrent des exclamations d'admiration et de joie, et se prenant les mains en chaîne depuis la vieille femme jusqu'aux petits enfants, ils dansèrent autour de la coque.

Beppo fut le premier qui y monta. Debout sur le petit faux pont de la proue, il tirait un à un de la cale tout le gréement dont nous l'avions remplie; l'ancre, les cordages, les jarres à quatre anses, les belles voiles neuves, les paniers, les

capotes aux larges manches; il faisait sonner l'ancre, il élevait les rames au-dessus de sa tête, il dépliait la toile, il froissait entre ses doigts le rude duvet des manteaux, il montrait toutes ces richesses à son grand-père, à sa grand'mère, à sa sœur, avec des cris et des trépignements de bonheur. Le père, la mère, Graziella pleuraient en regardant tour à tour la barque et nous.

Les marins qui avaient amené l'embarcation, cachés derrière les rochers, pleuraient aussi. Tout le monde nous bénissait. Graziella, le front baissé et plus sérieuse dans sa reconnaissance, s'approcha de sa grand'mère, et je l'entendis murmurer en nous montrant du doigt: "Vous disiez que c'étaient des païens; et quand je vous disais moi que ce pouvait bien être plutôt des anges! Qui est-ce qui avait raison?"

La vieille femme se jeta à nos pieds et nous demanda pardon de ses soupçons. Depuis cette heure, elle nous aima presque autant qu'elle aimait sa petite-fille ou Beppo.

A. Lamartine,
Extrait des "Confidences."

Librairie Hachette et Cie,
79, Boulevard St. Germain, Paris.

A. Lemerre, Éditeur,
27-31, Passage Choiseul, Paris.

AUGUSTUS CRAVEN.

Madame AUGUSTUS CRAVEN, a daughter of M. De La Ferronnays, an ambassador and a minister under the reign of Charles X., was born in Paris in 1820. After receiving an excellent education she began her literary career by the translation of foreign books into French. It was only after long hesitation that she made up her mind to publish her own compositions, which place her in a high position among the lady writers of our time.

The novels of Madame Augustus Craven are full of pathos and interest. They are most carefully and well written, and introduce the reader to personages who were well known in French society.

Madame Augustus Craven shows her appreciation of English literature in a letter to the compiler of these extracts, in which she writes: "Mes romans cherchent à se rapprocher un peu de ceux dont les Anglais nous ont donné tant d'excellents modèles."

Omitting her many translations into French, and her contributions to *Le Correspondant*, a periodical of high tone, we may mention among her literary works: *Récit d'une sœur, etc.* (1866), *Anne Séverin* (1868), *Le mot de l'énigme*, (1874), *Nathalie Narischkin* (1876), and *Fleurange* (1871), the latter having been "crowned" by the French Academy.

ÉRUPTION DU VÉSUVE.

Nous devions aller au Vésuve où se rendaient en foule, depuis huit jours, les nombreux curieux que chaque éruption nouvelle y conduit. En effet, vers la chute du jour nous nous mîmes en route. Ma tante et ses deux filles étaient de la partie, puis Gilbert, Mario, Lando, et à ceux-ci étaient venus se joindre deux étrangers : l'un était un jeune baron de Brunnenberg, bon danseur et mélomane ; l'autre un Anglais, non moins jeune que l'Allemand, d'une belle figure et d'une taille herculéenne, qui se nommait M. Frank Leslie.

Au début, tout alla au mieux. Ma tante aimait les parties de plaisir, et celle-ci en était une pour elle ; la conversation ne se ralentit pas un instant jusqu'à Resina, où nous arrivâmes lorsqu'il faisait nuit close. Là nous quittions la grand'route pour entrer dans celle qui conduit directement au Vésuve.

Le nouveau cratère s'était ouvert cette fois fort au-dessous du cône si bien connu d'où jaillit ordinairement la fumée et la flamme. Il se présentait, au lieu de cela, comme une large blessure béante au flanc de la montagne, et vomissant à flots le feu, la cendre et les pierres enflammées. Il en résultait qu'au lieu d'avoir à gravir jusqu'au sommet pour arriver à l'endroit

de l'éruption, on pouvait s'approcher en voiture assez près du torrent de lave, pour n'avoir plus qu'une petite distance à franchir à pied, afin de parvenir en face de la formidable ouverture, dont on se rapprochait ensuite plus ou moins, selon le degré de curiosité ou de hardiesse dont chacun était doué. Mais le spectacle était déjà imposant bien longtemps avant qu'on fût en position de le contempler de près.

Je ne répéterai point ici, sur les éruptions du Vésuve, ce que tout le monde a vu ou lu, je dirai seulement à ceux qui n'en ont point fait l'expérience, que ce spectacle extraordinaire (le plus admirable assurément, et en même temps le plus effroyable de tous ceux de la nature) cause une fascination singulière, qui porte à s'approcher toujours davantage de cet embrasement, dont on ne peut détourner les yeux. On avance ainsi, regardant devant soi, sans savoir où l'on marche, trébuchant à chaque pas sur des blocs de lave à peine refroidie, qui forment sous les pieds un terrain inégal, à la fois coupant et brûlant. On en aperçoit les effets en examinant ensuite ses chaussures et ses vêtements, mais on n'y songe pas, tandis qu'on s'expose à ce danger, plus apparent que réel peut-être, mais qui existe néanmoins indubitablement, ainsi que l'attestent les nombreux accidents qui surviennent à chaque éruption nouvelle.

Appuyée fermement sur le bras de Gilbert, et ainsi soutenue par lui, trébuchant à peine, je pus gravir jusqu'au sommet d'un monticule de lave, formé par de précédentes éruptions, et là, pro-

tégée par un bloc immense qui plongeait sur l'abîme de feu, je regardai l'effrayant et imposant spectacle ! Gilbert ne proférait pas une parole. La lave brûlante, sortant cette fois comme je l'ai dit, d'un cratère placé à mi-côte ne jaillissait point, en débordant ensuite du sommet comme d'habitude ; elle avançait comme un large fleuve, couvrant de feu les masses amoncelées de lave refroidie et noircie, et leur donnant les formes les plus bizarres et les plus fantastiques. C'était comme une ville, non pas en feu, mais de feu ! On croyait distinguer des maisons, des palais, des tours, et au milieu de ces édifices imaginaires, marchait le fleuve embrasé ! Car la lave ne coule pas : sur quelque pente qu'elle soit, elle s'arrête et ne vas pas plus loin, dès que le cratère cesse de la vomir. Mais en ce moment elle ne s'arrêtait pas, elle poursuivait au contraire son lent mais impitoyable mouvement, incendiant les vignes, engloutissant les maisons, faisant flamber les buissons et les arbres sur son passage.

C'était une vue difficile à soutenir longtemps, et cependant mes yeux ne pouvaient se détourner de cette apparition mystérieuse et terrible.

— Oh ! mon Dieu ! murmurai-je. Nous avons sous les yeux une image fidèle du dernier jour du monde !...... Hâtons-nous de quitter cette place dangereuse. N'entendez-vous pas ces effroyables détonations ? Ne voyez-vous pas ces pierres enflammées, qui tombent au delà même du lieu où nous sommes ?

Et tandis que je parlais une bouffée d'épaisse fumée vint joindre l'obscurité à tout le reste.

— Ne craignez rien, me dit Gilbert. Il faut certainement nous hâter, mais il n'y aurait de danger maintenant que si vous aviez peur. Donnez-moi la main.

Le jet de feu et de fumée qui nous avait obligés à quitter la place où nous nous trouvions fit faire le même mouvement à tous ceux qui s'étaient un peu trop approchés de la rive du fleuve de feu. Nous fûmes ainsi promptement rejoints par Teresina, Lando, Marinccia et le baron. Mais mon inquiétude fut grande en ne voyant revenir ni Stella ni le jeune Frank Leslie, qui s'étaient écartés des autres pour aller se placer beaucoup plus bas et beaucoup plus loin, afin de mieux voir la lave descendre vers la plaine. La crainte qu'un accident ne leur fût survenu commençait à me glacer, et je fus à peine rassurée lorsque je les vis enfin apparaître, le visage noirci, les vêtements déchirés. Stella nu-tête et les cheveux épars et en désordre.

— Juste ciel ! que vous est-il arrivé ?

— Rien, rien, dit Stella hors d'haleine. Une histoire que nous vous conterons plus tard.

Ici Frank Leslie intervint pour s'écrier que “ la comtesse Stella était la femme la plus brave qu'il eût jamais rencontrée, qu'elle était une héroïne et qu'elle était aussi un ange de bonté.”

— Rien de tout cela, dit Stella en relevant sur sa tête le capuchon de son manteau. Mais j'ai perdu mon chapeau et aussi à peu près, je crois, mes souliers. Partons donc sur-le-champ ; nous te conterons cela plus tard.

En effet, puisqu'elle était là devant nous, saine et

sauve, il valait mieux ajourner toute autre explication pour le moment et regagner Naples au plus vite. Nous partîmes donc sans retard; mais enfin lorsque (un peu après minuit) nous fûmes tous réunis à la table du souper qui nous attendait au retour, chacun parut satisfait de l'excursion que nous venions de faire.

Stella n'avait pas encore voulu répondre à nos questions et prétendait avoir trop faim pour songer à faire la narration promise, mais Frank Leslie ne demandait pas mieux que de s'en charger et se mit à l'instant en devoir de satisfaire notre curiosité :

— Nous étions, nous dit-il, à regarder la lave avancer en écoutant ce bruit étouffé qui l'accompagne et qui ressemble au grondement lointain de la mitraille. Tout d'un coup nous entendons à quelques pas des gémissements déchirants. Nous approchons et nous voyons un homme couché à terre. Je veux le relever, impossible, il avait une jambe brisée. La comtesse Stella l'interroge. Savez-vous ce qu'il lui raconte ? Il avait (comme font tant de ces malheureux) attendu jusqu'au dernier moment pour quitter sa maison. Sa femme étant malade et au lit avec un petit enfant de quatre à cinq ans couché près d'elle, il espérait toujours que la lave s'arrêterait avant d'atteindre sa demeure !—ils espèrent tous cela ! Il sortait deux ou trois fois par heure, pour voir où elle en était, et enfin il reconnut que toute espérance était vaine, la lave marchait sans écouter personne : il lui restait à peine maintenant une demi-heure pour sauver d'abord sa femme et son enfant,

puis ce qu'il pourrait ensuite. Il s'élance alors, mais dans la précipitation même avec laquelle il avait voulu rattraper le temps perdu, il était tombé (sur ces rochers noirs que vous connaissez !) tombé là où nous le trouvions sans pouvoir se relever ! et il aurait fallu courir bien vite ! car la lave rouge avançait toujours. Dans moins d'un quart d'heure elle aurait atteint sa maisonnette, et sa femme et son enfant étaient là ! . . . Je ne comprenais pas ce qu'il disait, poursuivit le jeune Anglais avec une expression de bonté et de courage qui ajoutait à l'effet de son récit ; mais tandis que je regardais avancer cette fournaise ambulante vers la maison que je croyais vide, je vois tout d'un coup la comtesse Stella qui, sans rien m'expliquer, s'élance. . . . Je la devine alors, et je la suis, puis la précédant, j'arrive avant elle dans la maison. J'emportais déjà la femme et le matelas, lorsque la comtesse me rejoint. Je lui crie : " Prenez l'enfant." Il pleurait ce petit : je l'avais jeté par terre sans le vouloir, en enlevant sa mère. C'était un enfant lourd et difficile à porter, je vous le jure. Mais la bonté et le courage donnent des forces ; la comtesse Stella l'emporte comme une plume, et nous voilà dehors. La chaleur du feu était déjà intolérable, le terrain sous nos pieds nous faisait chanceler à chaque pas. J'ai cru dix fois que nous allions nous tuer avec ceux que nous voulions sauver. Mais non ! grâce à Dieu, femme, matelas, enfant et nous, nous avons tous rejoint le malheureux blessé qui poussait des hurlements de peur d'abord et de joie ensuite. A peine étions-nous en sûreté, que nous entendions ce vilain bruit

sourd, suivi cette fois, comme d'un coup de canon... C'était le choc de la lave brûlante contre la maison que nous venions de quitter. Quelle vue!... puisque cela devait arriver, je ne suis pas fâché d'avoir été là! Ce feu solide a d'abord fait le tour de la pauvre masure, puis est monté comme s'il l'enveloppait d'un étui rouge et ardent, et enfin a dépassé le toit; puis, quand tout a été englouti, il a continué tranquillement sa marche. Les pauvres gens pleuraient, mais au bout du compte ils étaient contents d'être vivants et ils baisaient les mains de la comtesse, l'appelant un ange, et mille autres choses pareilles. Maintenant nous avions le temps d'aller appeler du secours, et à l'aide de deux ou trois paysans nous les avons tous transportés dans une habitation où on les a reçus pour cette nuit; demain j'irai leur porter des secours. Et voilà, madame la duchesse, pourquoi nous étions en retard et comment la comtesse Stella a perdu son chapeau.

Mme AUGUSTUS CRAVEN,
Extrait de "Le Mot de l'Énigme."

Didier et Cie, Libraires-Éditeurs,
35, Quai des Augustins, Paris.

GEORGES OHNET.

Georges Ohnet was born in Paris in 1848. He studied for the law, and was called to the bar, but soon took a dislike to the profession and devoted himself to journalism. He contributed dramatic criticisms to the *Constitutionel*, and in 1876-1877 produced two plays, *Regina Sarpi* and *Martha*. In 1881 he published his first novel, *Serge Panine*. This book was "crowned" by the French Academy, and at once became very popular.

Le Maître de forges, perhaps the best known of Georges Ohnet's novels, was published in the following year, and has achieved, to use a thoroughly French expression, an almost unprecedented *succès de librairie*—more than two hundred and fifty editions of this work having been published. Among his other works may be mentioned: *La Comtesse Sarah* (1883), *Lise Fleuron* (1884), *La Grande Marnière* (1885), *Les Dames de Croix-Mort* (1886), *Volonté* (1888), *Dernier Amour* (1889).

He has also written a volume, entitled *Noir et Rose* (1887), containing two charming stories; and some of his more popular novels have been dramatised and performed both in France and England.

Georges Ohnet moves much in society, and the characters portrayed in his works are for the most part drawn from life.

UN CIGARE CHER.

La charité est, pour la haute société romaine, un passe-temps, comme pour le grand monde parisien. Le besoin de créer des occupations à leur désœuvrement a servi de point de départ aux grandes dames pour fonder des réunions de bienfaisance qui ne sont, en réalité, que des occasions de s'amuser au bénéfice des pauvres.

Une fête fut donnée dans les merveilleux jardins du palais Pandolfini. La princesse, pour la circonstance, avait fait construire des petites boutiques où les plus grandes dames de l'aristocratie romaine s'étaient engagées à venir vendre. Quelques jeunes femmes de la colonie étrangère furent priées de leur prêter leur concours, et, parmi elles, miss Sarah O'Donnor, qui se chargea de tenir, pendant toute la journée, un élégant débit de tabac. Le comte avait fait venir, pour approvisionner la boutique, un assortiment d'excellents cigares de la Havane, denrée rare en Italie, et de cigarettes d'Orient. Et, dans une toilette charmante, miss Sarah s'était installée à son comptoir, escortée de l'excellente Stewart.

La vente avait fort bien marché. Il y avait un monde fou, il faisait très chaud, et beaucoup de jeunes gens de la meilleure noblesse, ayant bu quelques verres de vin de champagne à un louis

la pièce, commençaient à s'animer un peu. L'un d'eux, le marquis Patrizzi, s'approcha, accompagné de quelques amis, et acheta un paquet de cigares qu'il paya cinq louis. Profitant de la liberté de cette fête, il demanda à miss Sarah si son petit commerce marchait bien.

— Mais pas mal, comme vous voyez, dit la jolie marchande; je vends en moyenne dix francs des cigares qui nous coûtent vingt sous, et j'ai déjà une jolie recette...

De la main, en parlant ainsi, elle remuait dans une large sébile de laque un gros tas de pièces d'or et d'argent.

Le noble Romain s'était familièrement accoudé au comptoir.

— Si vous vouliez allumer les cigares que vous vendez, on vous les paierait bien plus cher.

— Ce n'est pas probable, fit miss Sarah sans se fâcher, car peu de gens seraient assez fous pour se risquer à m'adresser une pareille demande...

— Est-ce que vous n'avez jamais fumé, miss Sarah? demanda le marquis. Il y a aujourd'hui beaucoup de charmantes femmes et des plus distinguées qui fument.

— En Italie peut-être, mais pas en Angleterre...

— Eh bien! voulez-vous essayer? Je serais assez fou, moi, pour vous donner deux cents louis d'un cigare que *vous auriez allumé*...

Et le marquis tendait à miss Sarah le paquet qu'il venait d'acheter, encore serré dans son ruban de soie jaune.

— Deux cents louis, c'est une somme, dit

froidement miss Sarah, en bravant le jeune homme du regard, et les pauvres ont bien besoin d'argent...

Et, prenant un cigare, elle le porta à sa bouche. Le marquis triomphant tendait déjà la main, quand un nouveau venu se plaça vivement entre lui et l'objet convoité. C'était Séverac, qui, arrivé depuis un instant, avait assisté avec stupeur à l'excentricité de la belle Anglaise.

— Mademoiselle! commença-t-il... Et il allait lui dire: Prenez garde! vous vous compromettez gravement! Quand un regard étincelant de miss Sarah arrêta la parole sur ses lèvres. Il y avait dans ce regard tant de colère et d'indignation que Séverac recula.

Et, d'un air tranquille, avec une bouche et des yeux en une seconde redevenus souriants, miss O'Donnor, se tournant vers le marquis interdit:

— Un cigare pareil, pour un si maigre prix, dit-elle gaiement, marquis, ce serait pour rien, en vérité! On m'avait bien dit que toutes vos nobles maisons romaines étaient dans la gêne... Vous offrez deux cents louis pour prendre ce cigare? moi, je donne mille louis pour le conserver. En même temps elle tira de sa poche un petit carnet de chèques, et, comme s'il se fût agi de payer un mémoire de couturière, elle griffonna quelques mots, déchira la feuille, et, la laissant tomber simplement sur les louis d'or de sa recette:

— C'est pour les pauvres!

En cette circonstance, le marquis Patrizzi montra que, s'il avait été un peu loin dans la

première partie de la scène, il tenait à se conduire en galant homme dans la seconde. Il cria : bravo ! et battit des mains, donnant le signal à ses amis qui acclamèrent l'audacieuse jeune fille. Au milieu des hourras et des applaudissements, miss Sarah, le visage dur et le regard noir, se penchant vers Séverac, immobile et étonné du dénouement imprévu de l'aventure :

— Vous voyez, monsieur, que je n'ai besoin ni de conseils ni de protection. Épargnez-les-moi donc, je vous prie, à l'avenir.

— Excusez-moi, mademoiselle, dit doucement le jeune officier, je n'ai pas été maître d'un premier mouvement en entendant la proposition si inconvenante qui vous était faite...J'ai craint que vous ne fussiez dupe d'un excès de charité.

Et, faisant quelques pas, il s'éloigna après avoir échangé de hautains regards avec Patrizzi.

Quant à la bonne Stewart, plongée dans la palpitante lecture de ses *Magazines*, elle n'avait pas bougé. Elle était habituée à voir miss Sarah se tirer d'affaire toute seule, et à son avantage.

La vente produisit des résultats superbes, et l'acte de royale générosité de miss O'Donnor fut l'objet de beaucoup de commentaires. La princesse Pandolfini répondit résolûment aux critiques dirigées contre la liberté d'allures de la jeune fille :

— Que voulez-vous ? Nous ne pouvons pas la juger impartialement ; c'est une Anglaise et, de plus, excentrique. Placée dans les mêmes conditions, une Romaine eût refusé le marché avec hauteur. Une Allemande eût donné le cigare et pris les

deux cents louis. Une Française malicieuse et pratique eût accepté l'argent et gardé le cigare. Une Anglaise seule était capable de surenchérir, en décuplant la somme, et de sortir triomphante d'une épreuve où elle aurait pu laisser sa réputation.

GEORGES OHNET,
Extrait de "La Comtesse Sarah."

Librairie Paul Ollendorff,
28bis, Rue de Richelieu, Paris.

LOUIS ÉNAULT.

Louis Énault, born at Isigny (Calvados) in 1824, studied law in Paris, and became a barrister. He would no doubt have been very successful at the bar but for the political events of June, 1848, when he was imprisoned on account of his connection with the legitimist party. Being released for want of evidence, he was given to understand that he had better leave France for a while. He took the hint, and began his world-wide wanderings.

After having spent some time in England, he visited Ireland, Scotland, Germany, and Italy; but these journeys, he says, were mere *promenades*. He began to travel with a serious object when he visited Egypt, part of Arabia, the Holy Land, Damascus, the wonderful ruins of Balbek and Palmyra, the coasts of Asia Minor, Greece, Turkey, etc. In the following year he turned his steps to the extreme North, exchanging sandy deserts for fields of ice and snow.

On his return to France he was attached to the staff of the *Constitutionnel* as a literary critic. He also published articles in the *Pays*, *Figaro*, *Athenæum*, etc. Encouraged by the success of *Christine* (1857), he produced several other works of fiction, in most of which he turned his experiences as a traveller to account.

Louis Énault is one of our best, although not one of the most voluminous of our novelists, for he thinks less of the quantity than of the quality of his works. The style of his writing is as pure as are the materials of his novels.

Among his works may be mentioned: *La Vierge du Liban* (1858), *Alba* (1859), *Nadèje* (1859), *Stella* (1863), *Olga* (1864), *Un Drame intime* (1866), *La Pupille de la Légion d'Honneur* (1869), *Les Perles noires* (1872), *L'amour et la Guerre* (1882).

UN PEU DE MUSIQUE.

Notre histoire commence par une de ces matinées solennelles.

Le ban et l'arrière-ban de ses fidèles s'étaient donné rendez-vous pour prendre d'assaut le salon de la comtesse. Elle attendait un célèbre pianiste, son compatriote, depuis une semaine à Paris, et qui n'avait encore paru nulle part. Avant même d'arriver, il occupait déjà tout le monde: c'est un des privilèges de la gloire.

"Si j'étais roi, disait un Allemand enthousiaste, je ferais tirer le canon chaque fois qu'il devrait jouer.

— Et moi aussi...... pour qu'on l'entendît un peu moins!" répondait un Français plus calme.

Cependant, l'illustre maître, gâté par de longs succès, et à qui les femmes de son pays avaient trop souvent versé la douce ivresse de leurs louanges, peu soucieux maintenant d'un fleuron de plus à sa couronne, oublia que la moitié de Paris l'attendait.

Un frisson d'impatience courut bientôt dans les rangs pressés, et l'on put saisir le murmure vague, mais significatif, d'une réunion désappointée. Quant à Mme. de Forgach, elle était très visiblement contrariée et ne savait trop quel dédommagement offrir à ses hôtes. Il eût fallu beaucoup

de présomption, ou encore plus d'humilité, pour oser se mettre au piano, quand le moindre accord allait réveiller dans tous les esprits la pensée d'une écrasante rivalité.

Vers quatre heures et demie, quand déjà les moins fanatiques commençaient à faire leur deuil de l'espoir évanoui, la porte du salon s'ouvrit à deux battants et le valet de pied — on annonçait encore à Paris dans ce temps-là — jeta d'une voix sonore le nom de lord Ashbury.

La comtesse de Forgach, fort occupée du babil d'une spirituelle Polonaise qui embrouillait à plaisir l'histoire déjà fort compliquée d'une de ses amies intimes, dont le monde s'inquiétait depuis huit jours, tendit au nouveau venu une main assez distraite.

Cependant, l'Écossais (lord Ashbury était Écossais) prit la main qu'on lui tendait, la secoua selon l'usage cordial de son pays, et, décrivant un demi-cercle, vint se placer devant Mme. de Forgach.

"Permettez-moi, comtesse, de vous présenter une de mes compatriotes, qui est presque de mes parentes et tout à fait de mes amies : lady Stella Mac-Lean."

Cette fois, la comtesse se retourna tout à fait et se leva pous saluer l'étrangère.

Il est assez difficile d'apprécier avec quelque sûreté la beauté d'une femme en toilette de ville. On la voit peu, et on la voit mal. Lady Mac-Lean était emprisonnée dans un vaste châle tombant à plis droits de sa nuque à ses talons, et croisé sur sa poitrine. C'était le temps des chapeaux à passe étroite. Le sien, exagérant la mode, encadrait

d'un peu trop près l'ovale allongé de son visage. Une barbe de dentelle noire, qu'elle avait choisie épaisse, sans doute à cause du froid assez piquant ce jour-là, cachait, bien qu'elle l'eût relevée en entrant, une partie de son visage. On voyait seulement qu'elle était blonde et blanche. On voyait aussi ses yeux. C'étaient de grands yeux, ni bleus, ni gris, ni noirs, mais d'une transparence glauque presque verte, et si clairs et si franchement lumineux qu'il faisaient songer à une goutte d'eau de mer traversée par un rayon de soleil. Ils attiraient et ils retenaient.

La jeune femme, après avoir promené un regard complaisant sur les statues et les tableaux de Mme. Forgach, alla s'asseoir modestement dans un coin pour écouter une petite Parisienne qui se diposait à chanter. C'était une jeune fille, élève favorite d'une cantatrice à roulades, et elle gazouilla sa romance avec la gentillesse d'une fauvette de salon.

Dès les premières notes, lady Mac-Lean avait prêté l'oreille, et elle écoutait comme écoutent celles pour qui la musique est un langage divin, — et savez-vous rien de plus charmant que l'attention sérieuse, intelligente, d'une jeune et jolie femme, dont l'âme se révèle sur son visage, et à qui l'expression sculpte, pous ainsi dire, une beauté nouvelle dans sa beauté même?

La fauvette n'était pas un rossignol; cependant elle se servait avec assez de goût d'une petite voix maigre et pointue, paraissant plus grêle encore dans cette vaste pièce, qui réclamait de tout autres moyens. Mais elle était très jolie; aussi

trouva-t-on qu'elle avait bien chanté; le monde l'applaudit, comme il applaudit d'ordinaire, avec cette indulgence banale et insignifiante qui ôte tout leur prix aux marques de sa faveur. Lady Mac-Lean fit comme tout le monde, et, sans aller jusqu'à déchirer ses gants dans un accès d'enthousiasme qu'elle n'éprouvait point, elle frappa délicatement ses deux mains l'une contre l'autre, en remuant la tête de haut en bas.

Lord Ashbury qui, sans doute, lui reconnaissait le droit d'être plus difficile, l'interrogea du regard; pour toute réponse, lady Mac-Lean fit un léger mouvement des bras et sourit doucement.

Exactement traduits, ce sourire et ce geste voulaient dire: "Eh mon Dieu! ce n'est pas ma faute, et puisque l'on trouve que c'est bien, je n'y puis que faire!"

Le gentilhomme était probablement trop sincère pour se contenter d'une pareille raison; aussi leva-t-il son doigt à la hauteur de ses lèvres en faisant à sa compagne comme un signe d'amical reproche.

Puis il quitta sa place et alla dire un mot à l'oreille de la comtesse, qu'il ramena toute joyeuse vers lady Mac-Lean. "Madame, dit celle-ci à l'étrangère, mon excellent ami m'assure que vous chantez à merveille, et je suis toute disposée à le croire, car il me semble que vous devez posséder tous les talents, comme vous avez toutes les grâces.... Ne nous accorderez-vous point la faveur de vous faire entendre?

— Si vous pensez tant de bien de moi, madame, répondit lady Mac-Lean en souriant, il vaut mieux

pour tout le monde que je ne vous enlève pas vos illusions.

— Je suis bien certaine que ces illusions, comme vous les appelez, ne valent pas encore la réalité! Milord prétend que vous avez une voix superbe!

— Milord est un ami compromettant, dit la jeune femme en tirant son gant.

— Votre main est glacée, s'écria la comtesse qui venait d'effleurer les doigts blancs de la jeune femme.

— Un simple frisson. C'est toujours ainsi quand je vais chanter.

— Et elle se guérit en chantant! fit lord Ashbury.

— Guérissez-vous donc bien vite! Mais si vous ôtiez votre chapeau, continua la comtesse, vous seriez plus à l'aise; ces brides doivent étrangler la voix.

— Otez, ôtez! dit l'Écossais enthousiaste, ôtez le châle et le chapeau."

Il savait bien que mieux on verrait celle qu'il avait amenée à son bras, plus elle semblerait charmante.

Lady Mac-Lean fit tout ce qu'on lui demandait avec une docilité d'enfant; une fois dépouillée de ses enveloppes, elle apparut dans le radieux éclat de sa beauté. Elle avait la taille élégante, tout à la fois svelte et majestueuse, et ce port et cette démarche qui faisaient jadis reconnaître la présence des déesses, alors même qu'elles voilaient leurs célestes attributs.

Sa robe du matin, qui paraissait simple, mais dont la coupe habile faisait valoir ce qu'elle pré-

tendait cacher, accusait aux yeux d'un connaisseur — aux yeux d'une femme — une science de coquetterie consommée. La promenade au Bois et le chapeau sur la tête une demi-journée avaient peut-être dérangé quelque peu la symétrie de sa coiffure; mais elle ne parut point s'inquiéter de ce désordre, qui sans être un effet de l'art, n'en donnait pas moins à son visage je ne sais quel air de piquante originalité! Quoique plus belle encore que jolie, ces grâces négligées lui scyaient. Aussi quand elle eut passé ses longs doigts dans les bandeaux légèrement ondulés qui couronnaient ses tempes et faisaient autour de ses joues comme une auréole d'or pâle et fluide pareille aux nimbes glorieux que les artistes des âges naïfs faisaient rayonner autour de la tête des jeunes saintes, un murmure flatteur et comme un frémissement de louanges, qu'elle ne parut point entendre, s'éleva de toutes parts et vint jusqu'à elle. Ce changement à vue fut comme une transfiguration dont tous les témoins furent éblouis; si on eût osê, on l'aurait applaudie pour la remercier d'être aussi belle.

La salle fut aussiôt remplie de puissants accords.

Ce n'était là qu'un prélude, mais l'auditoire était déjà subjugué. La femme du monde venait de faire place à l'artiste souveraine: sous ses doigts inspirés et dominateurs l'ivoire et l'ébène s'animèrent et frémirent; l'orgue obéissait comme un esclave, et traduisait sa pensée dans un langage expressif et grandiose. Les conver-

sations, continuées d'abord à voix basse, s'interrompirent tout à coup et l'on écouta.

Cette sympathie mystérieuse, qui s'établit parfois si vite entre l'auditoire et l'artiste, et qui double aussitôt la puissance de l'être heureux et privilégié qui l'a fait naître, réunissait-elle déjà les âmes dans ses liens forts et doux? Je ne sais! mais lady Mac-Lean joua comme on joue seulement quand on sait qu'on est compris de ceux par qui l'on est entendu.

Elle préluda longtemps, passant d'un ton à l'autre, essayant des modulations inattendues et des effets nouveaux, comme pour mieux connaître les ressources de l'instrument qu'on lui livrait.

Puis cette furie de notes se calma, et l'orgue ne fut plus que l'accompagnement d'une voix grave, pleine et sonore, admirablement posée, s'attaquant avec une remarquable énergie à cet air fameux de *tradella:*

Pietà di me, signore,
Pieta di me, dolente,

qui fut, dit-on, le rachat d'une vie; mélodie vraiment sublime, pleine de pitié, pleine de terreur, où vibrent toutes les tragiques émotions qui peuvent bouleverser les âmes.

La voix de contralto de lady Mac-Lean était vraiment faite pour exprimer la passion; elle en avait les ardeurs et les frémissements.

Aussi, lorsque après avoir débuté par un chant large et simple, s'animant elle-même à ses propres accents et s'échauffant au brûlant

génie du maître qu'elle interprétait, elle reprit pour la seconde fois la magnifique phrase de son introduction, elle mit dans son chant une angoisse si pathétique, elle laissa deviner un déchirement d'âme si cruellement douloureux, qu'un frisson courut dans toute l'assemblée. On eût dit que c'était vraiment sa cause qu'elle plaidait, en chantant cet hymne inspiré; que c'était pour elle qu'elle invoquait cette pitié sacrée, la plus divine et la plus humaine des vertus, et que c'était sa propre vie qu'elle voulait racheter.

Tous les hommes, comme dans un transport, se levèrent comme pour mieux acclamer ce talent magnifique, et un long applaudissement éclata. Il fallut suspendre quelques instants la fin du morceau.

Ce fut l'artiste qui se remit la première: trois accords frappés vigoureusement commandèrent de nouveau le silence. On était si avide de cette voix superbe que l'admiration elle-même se tut pour entendre encore. On voulait saisir jusqu'aux vibrations les plus fugitives de ces accents magiques qui donnaient un charme à la douleur même; plus d'un œil bleu, plus d'un œil noir s'étaient mouillés. . . . Belles et nobles larmes, celles que l'enthousiasme fait couler et qui arrosent les créations idéales de l'art!

Stella reprit donc son hymne au milieu d'un silence presque religieux. C'était à peine si, de temps en temps, un murmure, si faible qu'on l'eût cru timide, montait de la foule et venait mourir aux pieds de la chanteuse. Jamais succès ne fut plus complet, et il semblait

s'accroître encore par le prestige d'une mise en scène pleine de poésie.

Les petites pièces sont fatales aux plus belles voix, qu'elles étouffent ou assourdissent. Mais, au contraire, dans cette galerie haute et vaste les notes montaient jusqu'aux voûtes librement, et dans l'essor acquéraient toute leur sonorité. La musique doit venir d'en haut : les tribunes sont la véritable place de ceux qui l'exécutent et les voix qui descendent vers nous semblent avoir je ne sais quelle pureté aérienne et céleste. Peut-être aussi, au milieu de ces belles œuvres, réunies par la patience et le goût de la comtesse, se trouvait-on mieux disposé à recevoir toutes les influences de l'art grand et sérieux dont la musique sacrée est sans contredit la plus haute expression, la plus parfaite et la plus accomplie, parce qu'elle prend l'âme tout entière, l'arrache aux préoccupations d'un monde misérable, et, comme l'aigle sa proie, l'emporte dans son vol.

Lady Mac-Lean, très habile à juger de l'effet qu'elle avait produit, et voulant calmer l'impression de terreur sous laquelle, pour ainsi dire, se courbait son auditoire, adoucit tout à coup le sombre éclat de sa voix, et ce fut avec une tendresse infinie et une sorte de sérénité dans la douleur qu'elle soupira cette dernière strophe :

* *Meno severi,*
Clementi ognora,
Volgi tuoi sguardi
Sopra di me !

* Tourne vers moi des yeux moins sévères, tempérés déjà par la clémence.

A peine les chants eurent-ils cessé que l'admiration enthousiaste s'abandonna, libre de toute contrainte, à ces démonstrations hyperboliques dont le monde devient si facilement prodigue dès qu'il juge à propos de sortir de sa froideur officielle. Avec lui, c'est tout ou rien : cette fois, ce fut tout ! jamais cantatrice italienne, après sa cavatine triomphale, ne fut accueillie par un plus universel *Brava ! brava ! !* Les femmes se levaient en agitant leurs mouchoirs, les hommes prenaient le chemin de la galerie pour aller voir de plus près celle qui venait de leur donner des émotions si profondes et si douces.

Lady Mac-Lean quitta l'orgue et parut sur la dernière marche de l'escalier. De cette place, elle put être aperçue par la réunion toute entière, qui l'applaudit avec un redoublement de transports. Elle s'arrêta une seconde et salua légèrement, non pas comme une actrice qui met la main sur son cœur et reconnaît toujours un maître dans son public, alors même que ce maître semble un esclave idolâtre, mais avec l'assurance modeste d'une femme qui sait son prix, qui mérite l'hommage qu'on lui rend, et qui ne voit autour d'elle que des égaux. Cette distinction ne pouvait échapper à une société d'élite, habituée à saisir les nuances les plus délicates des choses !

“ C'est une vraie grande dame ! dit à son voisin la vieille marquise de Varennes, écoutée dans ce monde-là comme un oracle, et qui, disait-on, avait rendu dans sa vie beaucoup plus d'arrêts que de services.

— Vous pouvez ajouter que c'est une fort belle femme! répondit le jeune homme auquel s'adressait la marquise, et dont l'origine russe se trahissait à première vue.

— Là-dessus je me tais, mon cher Sergi; c'est un point qui vous regarde plus que moi, et je m'en rapporte à vous."

En ce moment, l'étrangère justifiait pleinement tous les éloges du jeune Russe, M. le comte Imérieff, que Mme. de Varennes, depuis longtemps amie de sa famille, appelait de son petit nom, Sergi.

Lady Mac-Lean n'avait pas encore pu descendre, car l'escalier était littéralement couvert par la foule qui venait à sa rencontre. Debout, grande, élancée, immobile sur la marche qu'elle n'avait pas quittée, elle les dominait tous de sa personne comme de son talent.

Sa main, appuyée sur la rampe de velours, en écartant légèrement le bras du corps, laissait mieux voir les belles et nobles proportions du buste; la tête, un peu rejetée en arrière, semblait admirablement posée sur un cou aux fines attaches, les lèvres entr'ouvertes, encore frémissantes de l'émotion du chant, laissaient voir, comme un éclair blanc, l'émail des dents éblouissantes; ses joues, naturellement pâles, s'étaient légèrement teintées de rose dans l'animation du triomphe; l'enthousiasme de l'assemblée avait fini par la gagner peu à peu, et, dans le rayonnement de sa beauté, on l'eût prise pour la Muse du chant.

Le soleil qui, en ce moment, dardait ses rayons obliques à travers les vitraux de la grande ogive, placée précisément en face d'elle, tombait sur sa tête, et la couronnait d'un diadème de feux dorés, comme la madone de quelque cathédrale, et à la séduction de cette beauté si vraie ajoutait encore je ne sais quel prestige qui devait laisser dans tous les souvenirs une empreinte désormais ineffaçable.

Lord Ashbury, l'introducteur de lady Mac-Lean, fut remercié, fêté, choyé, complimenté, et il jouit de son triomphe avec un orgueil beaucoup plus visible que celle à qui revenait la véritable gloire.

"Si vous restez encore cinq minutes, dit-il à sa compagne, je ne réponds plus de rien: ils sont capables de s'atteler à votre voiture!

— Pour aller où je veux, j'aime mieux mes chevaux, riposta lady Mac-Lean, qui étudiait en ce moment la littérature à la Comédie française. Partons!

— Oh! pas encore! fit Mme de Forgach en s'approchant d'elle avec une soudaine effusion de tendresse . . . Vous venez d'avoir un succès digne de votre admirable talent et de votre adorable voix: encore un air comme celui-là, et vous montez aux étoiles! . . . .

— Ce n'est pas précisément là que nous voulons aller maintenant, Milord et moi, répondit lady Mac-Lean, et nous devons nous retirer.

— Je n'ose insister . . . . mais n'oubliez pas mes dimanches!"

Stella, au bras du vieux lord, descendit l'escalier, et, pour sortir, traversa la galerie au milieu des hommages.

LOUIS ENAULT,
Extrait de "Stella."

Librairie Hachette et Cie,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

XAVIER MARMIER.

Xavier Marmier, a native of Pontarlier (Doubs), was born in 1809. He showed an early taste for travelling, visiting Belgium, Switzerland, Holland, and Germany. While quite a youth, he devoted himself to German literature, and in 1830 was appointed *rédacteur en chef* of the *Revue germanique*. In 1836 he was attached by the Minister of Public Instruction to a scientific expedition to the Arctic regions.

His great aptitude for acquiring living languages enabled him to converse readily with the people among whom he travelled. He visited Denmark, Sweden, Iceland, Russia, Poland, the South-east of Europe, Egypt and Syria. "Voyageur convaincu," says Cuvillier Fleury, "M. Marmier n'a pas seulement le goût des voyages, il obéit, le jour où il part, à cette conviction enracinée chez lui que l'homme n'est pas fait pour rester en place." Although the society of so accomplished a traveller was highly appreciated, he is reported to have said, "Ces sociétés m'enchantent, mais ces salons m'étouffent. Il faut que je parte. J'ai la nostalgie de l'espace."

Among the many valuable and pleasantly written books for which we are indebted to Xavier Marmier are: *Les Fiancés du Spitzberg* (1858), "crowned" by the French Academy, *Gazida* (1860), *Voyages et littérature* (1862), *Mémoires d'un Orphelin* (1864), *Le Roman d'un Héritier* (1864), *Histoire d'un pauvre Musicien* (1866), *Robert Bruce* (1873), *Passé et Présent, souvenirs de voyages* (1885), and *Au Sud et au Nord* (1890).

X. Marmier is a member of the "*Académie française.*"

SIX ANNÉES AU SPITZBERG.

The ice was here, the ice was there,
The ice was all around.—*Coleridge.*

La glace ici, la glace là,
La glace de tous côtés.

" Mauvaise nouvelle ! dit le pilote en se rapprochant des deux officiers.

— Quoi donc ? demanda Blondeau.

— Eh bien ! voilà : je comptais que nous pourrions prochainement atterrir sur cette côte, et j'aurais voulu vous conduire dans la baie de Bell-Sound, où il y a plusieurs bons ancrages, et où l'on trouve des ruisseaux d'eau douce ; mais je vois que toute cette plage est obstruée par les glaces ! Ces scélérates de glaces ! Il n'y a rien de plus capricieux et de plus fantasque ! Je ne serais pas éloigné de croire qu'elles sont habitées par de malins Trolles qui s'amusent à les promener de côté et d'autre, pour vexer les pauvres pilotes. Tantôt elles s'en iront barrer le cap méridional du Spitzberg ; tantôt elles s'amasseront à l'est ; tantôt à l'ouest. La côte occidentale est pourtant ordinairement la plus sûre et la plus fréquentée : c'était là que se rassemblaient autrefois les navires hollandais, et c'est là que les pêcheurs norvégiens essayent encore d'aborder. La côte orientale, au contraire,

est d'un accès très difficile ; peu de rades sûres ; des bancs de roche qui se cachent traîtreusement sous les eaux, et sur lesquels un bâtiment se brise comme une coquille de noix, puis des coups de vent extraordinaires et de vastes banquises. Il y a eu là de terribles catastrophes, de mémorables événements ; entre autres, celui des quatre matelots russes qui se trouvèrent abandonnés sur une des îles de cette mer enragée. Tout le monde connaît cette histoire.

— Quelle histoire ? s'écria vivement Marcel.

— Vous devez la savoir, vous qui lisez tant de livres ; on en a fait une brochure qui a été traduite en suédois ; et même en islandais, et, je crois, en français.

— C'est singulier, dit Marcel ; moi qui ai tant cherché toutes les relations de voyage dans le Nord, je n'ai nulle idée de celle-là ; veuillez nous la raconter.

— Avec plaisir, répondit Lax, d'autant que je m'étais déjà proposé de la raconter à l'équipage.

“ Vous saurez donc qu'il y a un bon nombre d'années, un siècle, je crois, un marchand de Mesen expédia un navire de pêche au Spitzberg.

“ Le commandant de ce navire, qui savait son affaire, voulait aller, comme les Hollandais, sur la côte occidentale ; mais des vents impétueux auxquels il ne pouvait résister l'entraînèrent à l'est, et le jetèrent près d'une île que les Russes appellent *Maloi-Broune*, petite brune, une drôle de petite brune, comme vous allez voir.

“ Un savant de Christiania, M. Keilhou, qui a visité le Spitzberg, m'a dit qu'il croyait que

cette île est celle que les Anglais marquent sur leur carte sous le nom de *Halfmoon*; mais n'importe!

"A peine le bâtiment était-il là, à une lieue environ de la plage, qu'il fut tout à coup cerné par des amas de glaces flottantes où l'on n'entrevoyait pas la moindre issue.

"Alors le contre-maître, nommé Himkoff, dit à ses compagnons qu'il se rappelait que d'autres Russes avaient construit sur cette île une cabane, qu'on la retrouverait peut-être et qu'on pourrait y passer l'hiver.

"C'était là une bonne nouvelle, dans l'effrayante situation du navire. Lui-même offrit de s'en aller à la recherche de ce précieux refuge et partit avec son filleul, Ivan Himkoff, et deux autres matelots.

"Comme ces braves gens avaient un trajet difficile à faire sur des monceaux de glaçons, ils n'emportaient que juste ce qui pouvait leur être nécessaire, en cas d'accident, pour une absence d'un ou deux jours.

"Voyons que je tâche de me rappeler ce qu'ils avaient: un fusil, une poire à poudre, douze balles, une hache, un petit chaudron, un petit sac renfermant une vingtaine de livres de farine. C'est tout, je crois; non, ils emportaient encore un couteau, un briquet, de l'amadou, du tabac et des pipes.

— Sages précautions! dit Blondeau en bourrant de nouveau sa pipe, comme pour faire voir, par son propre exemple, combien il appréciait l'utilité de cet ustensile.

— Les quatre aventuriers, reprit le pilote, après

avoir cheminé à une demi-lieue de distance dans l'intérieur de l'île découvrirent la cabane qu'ils cherchaient, une belle et solide cabane, ma foi! divisée en deux compartiments, assez large pour abriter tout un équipage, et garnie d'un four; ils y passèrent la nuit, et le lendemain matin de bonne heure ils se remirent gaiement en marche pour annoncer leur découverte à leurs camarades. Figurez-vous leur stupéfaction, lorsqu'en tournant les regards de côté et d'autre ils ne virent que les vagues ondulant librement, plus de glaces et plus de navire. Un coup de vent avait, pendant la nuit, balayé la mer; le même coup de vent avait fait sombrer ou emporté au loin le bâtiment. Ce qu'il est devenu, on ne sait; on n'en a jamais retrouvé les vestiges.

"Les pauvres gens, abandonnés ainsi sur leur île déserte, sans chaloupe, sans aucun moyen pour en construire une, retournèrent dans leur gîte, bien affligés, comme vous pouvez le penser, et bien effrayés.

"Leur premier soin fut de pourvoir à leur subsistance. Par bonheur, il y avait autour d'eux des rennes; avec leur douze balles, ils réussirent à en tuer une douzaine qu'ils dépecèrent, et dont ils firent sécher la chair pour la conserver; ils travaillèrent ensuite à réparer leur cabane, dégradée en différents endroits par les ouragans. Le Spitzberg, comme vous savez, ne produit aucun arbre, pas même de chétifs arbustes; mais les courants apportent fréquemment sur ces plages des bois d'une autre contrée, peut-être des bois d'Amérique.

— Oui, dit Marcel, dont l'esprit saisissait toujours avec avidité chaque notion de physique ou de géographie, c'est même là un des faits péremptoires que l'on a souvent signalés pour démontrer l'existence d'un passage au nord, entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique. Mais, pardon, mon cher Lax, de cette interruption: continuez, je vous prie, votre récit, qui me paraît devoir être si intéressant.

— Je continue, dit Lax, qui, depuis son embarquement à bord de la *Rose-Marie*, avait dû s'habituer aux digressions du jeune lieutenant.

" Les quatre matelots russes, en errant sur la côte, eurent le bonheur de trouver des pièces de bois qui devaient servir à réparer leur cabane et à chauffer leur poêle ; mais ce qui les réjouit bien plus encore, ce fut de recueillir divers débris d'un navire naufragé, des planches dans lesquelles étaient encore fichés de longs clous, des rouleaux de fil caret et plusieurs pièces en fer. Leur provision de poudre était épuisée, la découverte qu'ils venaient de faire leur donnait un nouveau moyen de salut ; ils fabriquèrent des lances avec ces clous attachés solidement à des bâtons ; ils employèrent les lourds morceaux de fer en guise de marteaux ; ils parvinrent même à se façonner un arc avec une tige de sapin recourbée. Ainsi armés, un jour ils tuèrent un ours qui s'approchait de leur demeure ; sa chair leur offrait un bon aliment, sa peau leur servait de couverture, et en divisant ses tendons, ils en firent une sorte de fil à coudre.

— Mais, s'écria Marcel, c'est une nouvelle histoire de Robinson, que vous nous racontez.

— Robinson ! Robinson ! répliqua le pilote, choqué cette fois de cette interruption dans laquelle il croyait entrevoir une épigramme ; il m'est arrivé de lire la vie de ce marin qui a été traduite en Suédois, et je ne puis nier qu'elle ne m'ait intéressé ; mais, à vous parler franchement, j'ai toujours pensé que ce brave homme comptait un peu trop sur la crédulité de ses lecteurs, et s'amusait à composer des aventures qui ne me paraissent pas toutes dignes de foi, tandis qu'au contraire celles que je vous raconte sont très véridiques.

— Je n'en doute pas, se hâta de répondre le lieutenant, pour apaiser la susceptibilité de Lax.

— Très véridiques, et attestées par les plus solides témoignages.

— Je puis vous certifier, ajouta Marcel en souriant, que votre histoire est pour moi beaucoup plus sûre que celle de Robinson.

— Et vous pourriez ajouter plus émouvante ; car enfin, ce Robinson, il était seul, il est vrai, jusqu'au jour où il trouva son fidèle Vendredi. Mais il avait été jeté par son naufrage sur une terre féconde, où il pouvait faire d'agréables plantations, où un généreux soleil faisait mûrir ses fruits et ses moissons, et vous savez qu'il avait trouvé dans les épaves de son navire une quantité de provisions et d'ustensiles de toute sorte. Ces quatre pauvres Russes, au contraire, étaient abandonnés aux dernières limites du monde, sur un sol impitoyable, sous un ciel glacial.

— Je vous demande pardon une seconde fois,

repartit Marcel, de vous avoir fort mal à propos interrompu, et maintenant je vous écoute avec la plus vive attention.

— L'hiver vint, dit Lax, apaisé par cette excuse; le noir, le froid, le terrible hiver des régions polaires! Les malheureux Russes, enfermés dans leur cabane, gémissaient de l'obscurité dans laquelle ils étaient ensevelis. Pour y remédier, ils s'avisèrent de faire une lampe avec de la terre glaise, qu'ils pétrirent en forme de vase; ils y mirent de la graisse de renne et l'allumèrent; mais ce premier ustensile était d'une nature trop poreuse; la graisse en se fondant le traversait. Ils façonnèrent un autre vase, qu'ils firent d'abord sécher en plein air, puis rougir au feu; ensuite ils le trempèrent dans une bouillie de farine brûlante. Cette fois leur essai réussit. La nouvelle lampe contenait parfaitement la graisse qu'ils y versaient, et ils déchiquetaient leur linge et leurs habits pour faire des mèches. De temps à autre, avec leurs lances ou leur arc, ils tuaient encore des rennes, des renards et des ours qui, pressés par la faim, s'approchaient témérairement de leur cabane. L'idée leur vint de faire sécher à la fumée de leur poêle une partie de la chair de ces animaux; ils la cassaient ensuite par petits morceaux et la mangeaient en guise de pain. Les peaux de ces mêmes animaux, il les employaient à se façonner des vêtements ou des couvertures, en les trempant d'abord dans l'eau et en les enduisant ensuite de graisse pour les assouplir.

"Ils savaient que le scorbut est une des

calamités auxquelles on est le plus exposé dans les parages du Nord. Mais la Providence a mis là, comme en tant d'autres lieux, le remède à côté du mal : ils trouvèrent autour d'eux, en creusant sous la neige, du cochléaria, et en firent un fréquent usage : de plus, ils employaient une précaution très usitée parmi les habitants de la Sibérie septentrionale, et de la Nouvelle-Zemble ; ils mangeaient dans toute sa crudité de la chair de renne gelée et buvaient du sang de renne chaud. Enfin, ils s'imposaient l'obligation de sortir et de se livrer à de violents exercices. L'un d'eux, qui était d'un tempérament apathique et qui ne voulait pas se soumettre à ces mesures hygiéniques, dépérit bientôt, et tomba dans un tel état de faiblesse, qu'il ne pouvait même plus porter sa main à sa bouche ; ses compagnons le servaient comme un enfant au maillot ; puis il mourut et fut enterré dans la neige.

"Les trois autres continuèrent à observer le régime auquel ils devaient le maintien de leur existence. Mais quelle existence ! Toujours le même hiver, la même captivité dans cette île maudite ; nul espoir d'en sortir ; et la mort loin de leur terre natale ! Souvent ils se lamentaient sur leur triste sort, Himkoff surtout, qui était marié. Que de fois il s'attendrit au souvenir de son foyer domestique ! que de fois il demanda à Dieu le bonheur de revoir sa femme et ses enfants !

"Les infortunés étaient là depuis six ans, lorsqu'un matin, au mois d'août, ils virent poindre à l'horizon les mâts d'un navire ; vous pouvez

vous imaginer leur saisissement de cœur, à cet aspect, et leurs transports ! Pour attirer l'attention des marins de ce bâtiment, qui leur apparaissaient comme des envoyés du ciel, ils se hâtèrent d'allumer un grand feu sur une colline, puis ils coururent au bord de la plage, en agitant, comme un pavillon, une peau de renne attachée à une perche. Bientôt ils eurent la joie de voir que leurs signaux de détresse étaient remarqués. Le navire se dirigeait de leur côté. C'était un navire russe qui avait tenté, comme le leur, d'atteindre la côte occidentale du Spitzberg, et que les vents contraires avaient jeté, comme le leur, vers cette île fatale.

"Le capitaine les prit à son bord, avec leur cargaison, qui se composait de vingt quintaux de graisse enfermée dans des peaux de rennes, de plusieurs fourrures de renards blancs et de renards bleus, et de dix peaux d'ours. Ils emportaient en outre, comme un précieux trophée de leurs six années de malheur, les lances, les marteaux, les aiguilles qu'ils avaient eu tant de peine à façonner, et une boîte en os que l'un d'eux avait patiemment ciselée.

"Cinq semaines après, ils arrivaient à Archangel, et la femme de Himkoff faillit se noyer, en courant précipitamment sur la rade, au-devant de son mari. Voilà l'histoire des quatre matelots russes. Je dois ajouter que, le bruit de leur aventure et de leur miraculeux retour s'étant répandu dans le pays, Himkoff fut appelé à Saint-Pétersbourg ; il s'y rendit avec un de ses compagnons, et y raconta à plusieurs personnes de distinction les divers incidents de son long séjour dans l'île de Maloï-

Broune. La véracité de son récit fut attestée par l'équipage d'un bâtiment de pêche, appartenant au comte Schouwaloff qui, l'année suivante, aborda dans cette même île, y retrouva les traces des naufragés, et y vit aussi une croix que Himkoff avait pieusement érigée près de la cabane.

— Merci, mon cher Lax, dit Marcel, votre relation est un curieux épisode des voyages dans le Nord ; je m'en souviendrai.

— Oui, ajouta Blondeau, c'est un récit touchant et instructif, et j'en conclus que nous devons employer toutes nos forces à ne pas nous laisser entraîner sur la côte orientale. Quoique je n'aie ni femme ni enfants, je ne me soucie nullement de camper plusieurs années sur cette île désolante.

X. Marmier,
Extrait de " Les Fiancés du Spitzberg."
Librairie Hachette et Cie,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

ALEXANDRE DUMAS.

Alexandre Dumas, one of the most popular and fertile of French novelists, was born at Villers-Cotterets (Aisne), July 24th, 1803. He died at Puits, near Dieppe, December 5th, 1870.

This famous writer thus pictures himself to us as a child: "Je faisais un assez joli marmot. J'avais de longs cheveux bouclés qui tombaient sur mes épaules et ne crêpèrent que le jour où j'eus atteint ma quinzième année ; de grands yeux bleus, qui sont restés ce que j'ai encore de mieux dans le visage, un nez droit, petit et assez bien fait ; de grosses lèvres roses et sympathiques ; des dents blanches et assez mal rangées ; là-dessous, enfin, un teint d'une blancheur éclatante, et qui tourna au brun quand mes cheveux tournèrent au crépu."

Having been brought up by his mother, who had been a widow since 1805, he received a very incomplete education. As his mother depended solely upon a small pension, he obtained for a time employment as a clerk at a notary's office. When twenty years old he went to Paris to try his fortune. Being introduced by General Foy, an old friend of his father, to the duc d'Orléans, he was appointed a copyist to the prince's secretary with a salary of £48 a year. Then, feeling deeply his want of educa-

tion, he resolved to make up for lost time, and spent night and day in studying the best authors in French literature.

The performance of *Hamlet* in Paris, by an English company, stirred his dramatic instincts. After his *Henri III et sa cour* (1840) was performed, the young author at once came into note as a play-writer and soon afterwards as a novelist.

Alexandre Dumas is an admirable story-teller. He knows how to interest his readers by the exercise of his brilliant imagination and powerful dramatical invention. When the reader has read a dozen lines of any of his novels, he finds it impossible to lay down the book until he has read the whole.

Amongst his many novels may be mentioned: *Les Trois Mousquetaires* (1844) with its two sequels: *Vingt ans après* (1845), and *Vicomte de Bragelonne, ou Dix ans plus tard* (1848-50), *Le Comte de Monte-Cristo* (1845), *La Reine Margot* (1845), with its sequels: *La Dame de Monsoreau* (1846) and *Les Quarante-Cinq* (1848), *Le Chevalier de Maison-Rouge* (1846), *La Tulipe noire* (1850), *Les Drames de la Mer* (1852).

UNE CHASSE AUX TIGRES.

M. Courjeon jeune habite les hauts (comme on dit dans le bas Bengale), à Comilla, pays où le tigre abonde. C'est un de ces chasseurs comme on en rencontre peu, ou pour mieux dire pas du tout. Il chasse comme d'autres fument et montent à cheval, sans plus d'émotion et de préoccupation. Il va sans dire qu'il ne brûle jamais sa poudre aux moineaux, et qu'il la réserve pour les grands animaux seulement. Son sang-froid, sa présence d'esprit, son adresse sont à toute épreuve.

Aussi ne chasse-t-il la bête fauve qu'à pied, partout où il la rencontre, sans se mettre à l'affût, sans jamais lui tendre d'embûches. Il est rare qu'il ne l'abatte pas du premier coup. En tout cas, on peut dire de lui : tigre vu, tigre mort.

C'est à un pareil amateur que nous fûmes présentés. Il s'offrit gracieusement pour organiser une chasse aux tigres en notre honneur. Il partit en avant pour faire tous les préparatifs nécessaires et nous donna rendez-vous au *bungalow* de Jungipour, près de la ville de ce nom, dans le Rayshahoe, où nous devions le trouver avec armes et bagages.

Nous étions cinq : Édouard Derville, un lieutenant d'infanterie de marine, commandant les

cipayes de Chandernagor, avec lequel depuis nous fîmes bonne amitié ; deux officiers anglais, *gentlemen* parfaits, et moi, sans compter une foule de domestiques, comme on en a et comme on ne peut en avoir que dans l'Inde.

Nous montâmes le Gange pendant huit jours, voyageant la nuit pour éviter l'ardeur du soleil, dont la réverbération sur le fleuve est aveuglante, et nous arrêtant le jour, soit dans les ruines d'une vieille pagode, ou à l'ombre d'une de ces monstrueuses divinités, que l'on rencontre à chaque pas sur les bords du fleuve sacré.

Nous débarquâmes par un *gât*, escalier de marbre ou de briques, par où les Hindous descendent dans le fleuve pour faire leurs ablutions, et qui sert aussi de point d'atterrage aux barques.

Le *bungalow* n'était pas loin de là. Nous nous y rendîmes en fort peu de temps. M. Courjeon nous y attendait, depuis la veille, avec plusieurs de ses amis. Tout était prêt pour la chasse. Nous fûmes d'avis unanime de partir immédiatement à la recherche du tigre.

Les éléphants, qui avaient été désarmés en nous attendant, furent amenés devant le *bungalow*, et équipés de nouveau en notre présence par leurs *mahouts*, aidés des *coolis*. Les mahouts les firent d'abord plier les jambes, et placèrent sur leur dos un *haoudat*, espèce de guérite découverte, d'un peu plus d'un mètre de hauteur, pouvant contenir de trois à quatre personnes. Ils l'assujettirent solidement avec de fortes chaînes, puis ils attachèrent tout autour les tentes, les coffres

contenant les munitions et les victuailles, ainsi que les *panelles* d'eau. Ensuite ils appliquèrent des échelles contre les flancs des animaux, et nous avertirent que nous pouvions monter.

Auparavant, nous fîmes l'inspection de nos armes. Édouard et moi étions les seuls qui avions des carabines à *balles foudroyantes.* Quelle qu'eût été la grosseur de l'animal, s'il était touché par un de nos projectiles, sa mort devait être instantanée ; car la balle, en éclatant dans le corps par la percussion avec la peau, produit des désordres mortels.

Outre nos carabines, qui étaient nos armes principales, nous avions aussi chacun deux longues piques avec lesquelles on chasse le sanglier dans le Bengale, et un long couteau-poignard, arme bien faible et bien insuffisante dans le cas où nous aurions été assez malheureux pour être obligés de nous en servir.

Enfin, tout autour des éléphants marchait un bataillon de batteurs chargés de découvrir la piste de la bête, et conduisant en laisse une meute de petits dogues, de la race des terriers, que l'on emploie dans certaines circonstances et à certains moments de la chasse.

Nous avançâmes ainsi pendant cinq jours sans rien trouver : enfin nous atteignîmes la région des *jungles.*

Ce sont d'immenses espaces remplis d'arbrisseaux épineux sur lesquels se détachent çà et là quelques bouquets de cocotiers et de palmiers sauvages et des baobabs, dont un seul suffit pour former un fourré impénétrable. C'est ordinairement là que

se tiennent les tigres ; on est toujours sûr d'en rencontrer, ce qui ne devait pas tarder à nous arriver.

En effet, une matinée, vers les dix heures, nous vîmes les Bengalis de notre escorte, qui s'étaient écartés pour chercher la piste, accourir en poussant des cris d'effroi et en se cachant sous le ventre de nos éléphants.

Nous apprêtâmes nos armes et regardâmes tout autour de nous en dévorant l'horizon de nos yeux. Nous n'aperçûmes rien. Les Bengalis se tenaient toujours cois, et n'osaient plus faire un pas. Ils ne s'étaient pas trompés, ils avaient bien vu des traces et rien au monde n'aurait pu les faire bouger. Nous regardions toujours avec la même anxiété.

— Attention ! nous cria M. Courjeon, le tigre n'est pas loin.

Aussitôt un rugissement rauque et prolongé se fit entendre. Il n'est pas possible de rien comparer à cela ; c'est à la fois un roulement de tonnerre, un glas de mort, le sifflet d'une machine à vapeur, quelque chose que l'on sent, non par l'ouïe, mais par le toucher.

Nous armâmes nos fusils et nous nous tînmes prêts à faire feu. Les mugissements continuaient plus distincts et plus multipliés. Évidemment nous n'avions pas à combattre qu'un ennemi. Chacun attendit résolûment le moment fatal.

Tout à coup surgit de terre, comme une fusée, un tigre royal d'une longueur démesurée. A chaque bond, il franchissait un espace de quinze à vingt mètres, puis disparaissait dans les jungles,

en ressortait encore pour y rentrer de nouveau. Il fit ainsi plusieurs évolutions en sens divers; enfin, il arriva à vingt mètres de nous, et nous le vîmes se balancer sur ses pattes comme s'il allait prendre un nouvel élan. A ce moment, où toutes les carabines allaient faire feu, nous fûmes arrêtés par un geste énergique de M. Courjeon, qui en même temps cria aux Bengalis :

— Lâchez les dogues !

Immédiatement, tous ces petits roquets, avec un courage auquel on était loin de s'attendre de la part de si chétifs animaux, se précipitèrent au-devant du tigre. Ils firent cercle autour de lui en poussant mille aboiements.

Au milieu de ces nouveaux agresseurs, le tigre se tint immobile. Promenant autour de lui un regard de souverain mépris, et s'apercevant sans doute que pas un de ses adversaires n'était digne de son courroux, il se coucha sur ses pattes de devant, en ayant l'air de fermer les yeux.

Les dogues redoublèrent leurs aboiements, mais chaque fois que le tigre faisait le moindre mouvement, soit avec la queue, soit avec les oreilles, vite ils couraient tous se cacher derrière les roches, sous les feuilles, partout où ils pouvaient trouver un trou pour se fourrer; puis revenaient à la charge avec la même intrépidité quand ils croyaient que le tigre ne voulait rien leur faire.

Ce manège dura quelques minutes; enfin le tigre parut être agacé de ces aboiements qui n'en finissaient plus. Il se leva comme pour prendre une résolution.

Les dogues disparurent comme par enchante-

ment, leur rôle, du reste, était fini. On ne les emploie à cette chasse que pour distraire le tigre juste le temps nécessaire pour que le chasseur puisse le viser à son eôté vulnérable.

M. Courjeon n'avait pas perdu son temps. Au moment où la bête fauve se levait, il lui lâcha ses deux coups qui portèrent tous deux au défaut de l'épaule gauche.

Le tigre tomba raide mort.

Le combat ne faisait que commencer.

Au même instant, comme s'ils eussent été réveillés par la détonation des armes à feu, trois autres tigres non moins gigantesques que le premier, fondirent du milieu des jungles en poussant les mêmes rugissements de carnage et de mort.

Les tigres n'attaquèrent pas tout à coup. Ils firent auparavant de nombreuses virevoltes avec la rapidité de la flèche. Ils avaient l'air de vouloir reconnaître l'ennemi qu'ils avaient à combattre, et de mesurer l'assaut qu'ils allaient donner.

Nous les suivîmes quelque temps de l'œil, les carabines couchées en joue. Dès que nous crûmes avoir une bonne portée, visant celui que nous supposions devoir nous attaquer, nous fîmes une première décharge. L'animal n'avait pas été atteint. Sa rage ne fit que s'accroître. Les yeux fulgurants, la gueule en feu, il bondit jusqu'aux pieds de l'éléphant, en ayant soin de se ranger de côté pour éviter la masse de ses pattes.

Soudain le mahout disparut, je ne sais comment, dans les larges oreilles de sa monture. Le tigre posa ses griffes sur ses flancs et tâcha de grimper

jusqu'à nous. Par un brusque mouvement de l'épaule et du cou, l'éléphant le rejeta à deux ou trois pas. Plus leste qu'un chat, le tigre se redressa et recommença l'assaut de la même façon. L'éléphant le terrassa encore une fois et marcha sur lui pour l'écraser sous ses pattes.

La position devenait critique. Ballottés dans le haoudat comme dans un navire au gré des vagues, nous ne pouvions nous servir à notre aise de nos armes. D'un autre côté, nous ne pouvions saisir l'occasion pour tirer le tigre, car il était toujours trop près de nous; nous craignions de toucher notre éléphant; et comme nous connaissions la puissance de nos projectiles, nous aimions mieux, dans une pareille mêlée, nous trouver dans le haoudat qu'au milieu des jungles.

La lutte continuait entre l'éléphant et le tigre, qui avait fini par s'accrocher à son cou, et cette fois ne lâchait pas prise. Ses efforts pour l'escalader allaient être couronnés de succès.

Déjà nous voyions se dresser à la portée de nos mains sa tête monstrueuse; nous entendions craquer sa mâchoire armée de dents triangulaires semblables à des baïonnettes, nous sentions le feu de son haleine quand, instinctivement plutôt que par réflexion, nos carabines s'abattirent, et nos six coups, partant à la fois et à bout portant, envoyèrent rouler dans les jungles notre redoutable agresseur.

Alexandre Dumas,
Extrait du "Capitaine Rhino."
Calmann Lévy, éditeur,
3, Rue Auber, Paris.

BALZAC.

Balzac (Honoré de) was born at Tours, May 16th, 1799, and died in Paris, August 20th, 1850.

After studying at the "Collège des Oratoriens," Vendôme, he came while still a young man, to Paris, where he lived for many years in an attic, struggling, with but poor success, to make his way as a writer. He was energetic and self-reliant, and not easily discouraged. At last, when his novels were published under the title of *Scènes de la vie privée*, *Scènes de la vie de province*, *etc.*, his efforts received their reward, and he took his place among the best writers of fiction of his day.

The eminent critic Théophile Gautier writes of Balzac as follows:

"M. de Balzac a une réputation européenne, un talent immense et beaucoup de génie. Depuis Molière, personne, à notre avis, n'a mieux soutenu un caractère, et, depuis Shakespeare, nul n'a envoyé dans le monde pour y vivre de cette vie sur laquelle le temps ne peut rien, une si prodigieuse quantité de personnages, ayant chacun sa physionomie, son parler, son geste, son tic ineffaçable."

Balzac proposed to portray in a series of novels all the various phases of contemporary society, to be comprised under the title of *La Comédie Humaine* (1842-1848); but this vast project was never completed in its entirety.

Among his many works, some ninety in number, may be mentioned: *Eugénie Grandet*, *Le Lys dans la Vallée*, *Un grand Homme de Province*, *Le Cousin Pons*, *Le Père Goriot*, *Béatrix*, *Le Curé de Village*, etc.

LE PIRATE.

Par une belle matinée quelques négociants français, impatients de revenir dans leur patrie avec des richesses acquises au prix de longs travaux et de périlleux voyages entrepris, soit au Mexique, soit dans la Colombie, se trouvaient à quelques lieues de Bordeaux, sur un brick espagnol. Un homme, vieilli par les fatigues ou par le chagrin plus que ne le comportaient ses années, était appuyé sur le bastingage et paraissait insensible au spectacle qui s'offrait aux regards des passagers groupés sur le tillac. Échappés aux dangers de la navigation et conviés par la beauté du jour, tous étaient montés sur le pont pour saluer la terre natale. Le ciel avait une pureté ravissante.

Le capitaine espagnol, ses matelots, les Français, restaient assis ou debout, tous plongés dans une extase religieuse pleine de souvenirs. Les figures épanouies accusaient un oubli complet des maux passés, et ces hommes se balançaient sur ce doux navire comme dans un songe d'or. Cependant, de temps en temps, le vieux passager regardait l'horizon avec une sorte d'inquiétude. Il y avait une défiance du sort écrite dans tous ses traits, et il semblait craindre de ne jamais toucher assez vite la terre de France. Cet homme était le

marquis (dont on avait enlevé la fille). La fortune n'avait pas été sourde aux cris et aux efforts de son désespoir. Après cinq ans de tentatives et de travaux pénibles, il s'était vu possesseur d'une fortune considérable. Dans son impatience de revoir son pays et d'apporter le bonheur à sa famille, il avait suivi l'exemple de quelques négociants français de la Havane, en s'embarquant avec eux sur un vaisseau espagnol en charge pour Bordeaux. Néanmoins son imagination, lassée de prévoir le mal, lui traçait les images les plus délicieuses de son bonheur passé, il croyait contempler sa femme et ses enfants. Quand ce tableau fantastique eut pris une sorte de réalité, des larmes roulèrent dans ses yeux; alors, comme pour cacher son trouble, il regarda l'horizon humide, opposé à la ligne brumeuse qui annonçait la terre.

"— C'est lui, dit-il, il nous suit. — Qu'est-ce? s'écria le capitaine espagnol. — Un vaisseau, reprit à voix basse le général.—Je l'ai déjà vu hier," répondit le capitaine Gomez. Il contemple le Français comme pour l'interroger. "— Il nous a toujours donné la chasse, dit-il alors à l'oreille du général. — "Et je ne sais pourquoi il ne nous a jamais rejoints, reprit le vieux militaire, car il est meilleur voilier que votre *Saint-Ferdinand*. — Il aura eu des avaries, une voie d'eau. — Il nous gagne, s'écria le Français. — C'est un corsaire colombien, lui dit à l'oreille le capitaine. Nous sommes encore à six lieues de terre, et le vent faiblit. — Il ne marche pas, il vole, comme s'il savait que dans deux heures sa proie lui aura

échappé. Quelle hardiesse ! — Lui ? s'écria le capitaine. Ah ! il ne s'appelle pas *l'Othello* sans raison. Il a dernièrement coulé bas une frégate espagnole, et n'a cependant pas plus de trente canons ! Je n'avais peur que de lui, car je n'ignorais pas qu'il croisait dans les Antilles... Ah ! ah ! reprit-il après une pause pendant laquelle il regarda les voiles de son vaisseau, le vent s'élève, nous arriverons. Il le faut, il serait impitoyable. — Lui aussi arrive ! répondit le marquis.

L'Othello n'était guère qu'à trois lieues. Quoique l'équipage n'eût pas entendu la conversation du marquis et du capitaine Gomez, l'apparition de cette voile avait amené la plupart des matelots et des passagers vers l'endroit où étaient les deux interlocuteurs ; mais presque tous, prenant le brick pour un bâtiment de commerce, le voyaient venir avec intérêt, quand tout à coup un matelot s'écria dans un langage énergique : — Par Saint-Jacques, nous sommes flambés, voici *le Pirate* !

A ce nom terrible, l'épouvante se répandit dans le brick, et ce fut une confusion que rien ne saurait exprimer. Le capitaine espagnol imprima par sa parole une énergie momentanée à ses matelots. Mais ce ne fut pas sans de grandes difficultés que les manœuvres s'accomplirent ; elles manquèrent naturellement de cet ensemble admirable qui séduit tant dans un vaisseau de guerre. Quoique l'Othello volât comme une hirondelle, il gagnait cependant si peu en apparence que les malheureux Français se firent une douce illusion. Tout à coup, au moment où, après des

efforts inouis, le Saint-Ferdinand prenait un nouvel essor par suite des habiles manœuvres auxquelles Gomez avait aidé lui-même du geste et de la voix, par un faux coup de barre, volontaire sans doute, le timonier mit le brick en travers. Une rage inexprimable rendit le capitaine plus blanc que ses voiles. D'un seul bond il sauta sur le timonier, et l'atteignit si furieusement de son poignard, qu'il le manqua; mais il le précipita dans la mer: puis il saisit la barre, et tâcha de remédier au désordre épouvantable qui révolutionnait son brave et courageux navire. Des larmes de désespoir roulaient dans ses yeux; car nous éprouvons plus de chagrin d'une trahison qui trompe un résultat dû à notre talent, que d'une mort imminente. Mais plus le capitaine jura, moins la besogne se fit. Il tira lui-même le canon d'alarme, espérant être entendu de la côte. En ce moment, le corsaire, qui arrivait avec une vitesse désespérante, répondit par un coup de canon dont le boulet vint expirer à dix toises du Saint-Ferdinand.

"—— Comme c'est pointé! s'écria le général. Ils ont des caronades faites exprès. — Oh! celui-là, voyez-vous, quand il parle, il faut se taire, répondit le matelot. *Le Pirate* ne craindrait pas un vaisseau anglais . . . — Tout est dit, s'écria dans un accent de désespoir le capitaine, qui, ayant braqué sa longue-vue ne distingua rien du côté de la terre . . . — Nous sommes encore plus loin de la France que je ne le croyais. — Pourquoi vous désoler? reprit le général; hissez pavillon blanc, et . . . — Et il nous coulera, répondit le

capitaine. N'est-il pas suivant les circonstances, tout ce qu'il faut être quand il veut s'emparer d'une riche proie?—Ah! si c'est un pirate!—Pirate! dit le matelot d'un air farouche. Ah! il est toujours en règle, ou sait s'y mettre. — Eh bien! s'écria le général en levant les yeux au ciel, résignons-nous." Et il eut encore assez de force pour retenir ses larmes.

Comme il achevait ces mots, un second coup de canon, mieux adressé, envoya dans la coque du Saint-Ferdinand un boulet qui la traversa.

— Mettez en panne, dit le capitaine d'un air triste.

Et le matelot qui avait défendu l'honnêteté du Pirate aida fort intelligemment à cette manœuvre désespérée. L'équipage attendit pendant une mortelle demi-heure, en proie à la consternation la plus profonde. Le Saint-Ferdinand portait en piastres quatre millions, qui composaient la fortune de cinq passagers, et celle du général était de onze cent mille francs. Enfin l'Othello, qui se trouvait alors à dix portées de fusil, montra distinctement les gueules menaçantes de douze canons prêts à faire feu. Il semblait emporté par un vent fait exprès pour lui; mais l'œil d'un marin habile devinait facilement le secret de cette vitesse. Il suffisait de contempler pendant un moment l'élancement du brick, sa forme allongée, son étroitesse, la hauteur de sa mâture, la coupe de sa toile, l'admirable légèreté de son gréement et l'aisance avec laquelle son monde de matelots, unis comme un seul homme, ménageaient le parfait orientement de la surface blanche présentée

par ses voiles. Tout annonçait une incroyable sécurité de puissance dans cette svelte créature de bois, aussi intelligente que l'est un coursier ou quelque oiseau de proie. L'équipage du pirate était silencieux et prêt, en cas de résistance, à dévorer le pauvre bâtiment marchand, qui, heureusement pour lui, se tint coi, semblable, à un écolier pris en faute par son maître.

— Nous avons des canons ! s'écria le général en serrant la main du capitaine espagnol.

Ce dernier lança au vieux militaire un regard plein de courage et de désespoir, en lui disant :— Et des hommes ?

Le marquis regarda l'équipage du Saint-Ferdinand et frissonna. Les quatre négociants étaient pâles, tremblants ; tandis que les matelots, groupés autour d'un des leurs, semblaient se concerter pour prendre parti sur l'Othello, ils regardaient le corsaire avec une curiosité stupide. Le contre - maître, le capitaine et le marquis échangeaient seuls, en s'examinant de l'œil, des pensées généreuses.

— Ah! capitaine Gomez, j'ai dit autrefois adieu à mon pays et à ma famille, le cœur mort d'amertume ; faudra-t-il encore les quitter au moment où j'apporte la joie et le bonheur à mes enfants ?

Le général se tourna pour jeter à la mer une larme de rage, et y aperçut le timonier nageant vers le corsaire.

— Cette fois, répondit le capitaine, vous lui direz sans doute adieu pour toujours.

En ce moment, les deux vaisseaux étaient presque bord à bord ; et, à l'aspect de l'équipage

ennemi, le général crut à la fatale prophétie de Gomez. Trois hommes se tenaient autour de chaque pièce. A voir leur posture athlétique, leurs traits anguleux, leurs bras nus et nerveux, on les eût pris pour des statues de bronze. La mort les aurait tués sans les renverser. Les matelots, bien armés, actifs, lestes et vigoureux, restaient immobiles. Toutes ces figures énergiques étaient fortement basanées par le soleil, durcies par les travaux. Leurs yeux brillaient comme autant de pointes de feu, et annonçaient des intelligences énergiques. Le profond silence régnant sur ce tillac, noir d'hommes et de chapeaux, accusait l'implacable discipline sous laquelle une puissante volonté courbait ces démons humains. Le chef était au pied du grand mât, debout, les bras croisés, sans armes ; seulement une hache se trouvait à ses pieds. Il avait sur la tête, pour se garantir du soleil, un chapeau de feutre à grands bords, dont l'ombre lui cachait le visage. Semblables à des chiens couchés devant leur maître, canonniers, soldats et matelots tournaient alternativement leurs yeux sur leur capitaine et sur le navire marchand. Quand les deux bricks se touchèrent la secousse tira *le Pirate* de sa rêverie, et il dit deux mots à l'oreille d'un jeune officier qui se tenait à deux pas de lui.

— Les grappins d'abordage ! cria le lieutenant.

Et le Saint-Ferdinand fut accroché par l'Othello avec une promptitude miraculeuse. Suivant les ordres donnés à voix basse par le corsaire, et répétés par le lieutenant, les hommes désignés pour chaque service allèrent sur le tillac de la

prise lier les mains aux matelots, aux passagers et s'emparer des trésors. En un moment, les tonnes pleines de piastres, les vivres, et l'équipage du Saint-Ferdinand furent transportés sur le pont de l'Othello. Le général se croyait sous la puissance d'un songe, quand il se trouva les mains liées et jeté sur un balot comme s'il eût été lui-même une marchandise. Une conférence avait lieu entre le corsaire, son lieutenant et l'un de ses matelots, qui paraissait remplir les fonctions de contre-maître. Quand la discussion, qui dura peu, fut terminée, le matelot siffla ses hommes ; sur un ordre qu'il leur donna, ils sautèrent sur le Saint-Ferdinand, grimpèrent dans les cordages, et se mirent à le dépouiller de ses vergues, de ses voiles, de ses agrès.

— Nous sommes perdus ! dit froidement au marquis le capitaine espagnol, qui avait épié de l'œil les gestes des trois chefs pendant la délibération et les mouvements des matelots qui procédaient au pillage régulier du brick.—Comment ? demanda froidement le général. — Que voulez-vous qu'ils fassent de nous ? répondit l'Espagnol. Ils viennent sans doute de reconnaître qu'ils vendraient difficilement le Saint-Ferdinand dans les ports de France ou d'Espagne, et ils vont le couler pour ne pas s'en embarrasser. Quant à nous, croyez-vous qu'ils puissent se charger de notre nourriture, lorsqu'ils ne savent dans quel port relâcher ?

A peine le capitaine avait-il achevé ces paroles, que le général entendit une horrible clameur, suivie du bruit sourd causé par la chute de plusieurs corps tombant à la mer. Il se retourna,

et ne vit plus les quatre négociants. Huit canonniers à figures farouches avaient encore les bras en l'air au moment où le militaire les regardait avec terreur.

Le marquis se releva brusquement, la mer avait déjà repris son calme, il ne put même pas voir la place où ses malheureux compagnons venaient d'être engloutis, ils roulaient en ce moment, pieds et poings liés, sous les vagues, si déjà les poissons ne les avaient dévorés. A quelques pas de lui, le perfide timonier et le matelot du Saint-Ferdinand qui vantait naguère la puissance du Pirate, fraternisaient avec les corsaires, et leur indiquaient du doigt ceux des marins du brick qu'ils avaient reconnus dignes d'être incorporés à l'équipage de l'Othello; quant aux autres, deux mousses leur attachaient les pieds, malgré d'affreux jurements. Le choix terminé, les huit canonniers s'emparèrent des condamnés et les lancèrent sans cérémonie à la mer. Les corsaires regardaient avec une curiosité malicieuse les différentes manières dont ces hommes tombaient, leurs grimaces, leur dernière torture; mais leurs visages ne trahissaient ni moquerie, ni étonnement, ni pitié. C'était pour eux un événement tout simple, auquel ils semblaient accoutumés. Les plus âgés contemplaient de préférence, avec un sourire sombre, les tonneaux pleins de piastres déposés au pied du grand mât.

Le général et le capitaine Gomez, assis sur un ballot, se consultaient en silence par un regard presque terne. Ils se trouvèrent bientôt les seuls qui survécussent à l'équipage du Saint-Ferdinand.

Les sept matelots choisis par les deux espions parmi les marins espagnols s'étaient joyeusement métamorphosés en Péruviens.

— Quels atroces coquins ! s'écria tout à coup le général, chez qui une loyale et généreuse indignation fit taire et la douleur et la prudence.—Ils obéissent à la nécessité, répondit Gomez. Si vous retrouviez un de ces hommes-là, ne lui passeriez-vous pas votre épée au travers du corps ?—Capitaine, dit le lieutenant en se retournant vers l'Espagnol, *le Pirate* a entendu parler de vous. Vous êtes, dit-il, le seul homme, qui connaissiez bien les débouquements des Antilles et les côtes du Brésil. Voulez-vous... Le capitaine interrompit le jeune lieutenant par une exclamation de mépris, et répondit :—Je mourrai en marin, en Espagnol fidèle, en chrétien. Entends-tu ?—A la mer ! cria le jeune homme.

A cet ordre, deux canonniers se saisirent de Gomez.

— Vous êtes des lâches ! s'écria le général en arrêtant les deux corsaires.

— Mon vieux, lui dit le lieutenant, ne vous emportez pas trop. Si votre ruban rouge fait quelque impression sur notre capitaine, moi je m'en moque... Nous allons avoir aussi tout à l'heure notre petit bout de conversation.

En ce moment un bruit sourd, auquel nulle plainte ne se mêla, fit comprendre au général que le brave Gomez était mort en marin.

— Ma fortune ou la mort ! s'écria-t-il dans un effroyable accès de rage. — Ah ! vous êtes raisonnable, lui répondit le corsaire en ricanant.

Maintenant, vous êtes sûr d'obtenir quelque chose de nous...

Puis, sur un signe du lieutenant, deux matelots s'empressèrent de lier les pieds du Français ; mais ce dernier, les frappant avec une audace imprévue, tira, par un geste auquel on ne s'attendait guère, le sabre que le lieutenant avait au côté, et se mit à en jouer lestement en vieux général de cavalerie qui savait son métier.

— Ah! brigands, vous ne jetterez pas à l'eau comme une huître un ancien troupier de Napoléon.

Des coups de pistolet, tirés presque à bout portant sur le Français, attirèrent l'attention *du Pirate.* Sans s'émouvoir, il vint saisir par derrière le courageux général, l'enleva rapidement et se disposait à le jeter à l'eau comme un espars de rebut : le général rencontra l'œil fauve du ravisseur de sa fille. Le père et le gendre se reconnurent. Le capitaine, comme si le marquis ne pesait rien, loin de le précipiter à la mer, le plaça debout près du grand mât, lança un seul coup d'œil sur ses gens, et le plus profond silence régna soudain.

— C'est le père d'Hélène, dit le capitaine d'une voix claire et ferme. Malheur à qui ne le respecterait pas !

Puis il disparut, laissant le vieux militaire plongé dans une sorte de stupeur.

BALZAC,
Extrait de "La Femme de Trente Ans."
Calmann Lévy, éditeur,
3, rue Auber, Paris.

GÉNÉRAL THOUMAS.

General THOUMAS has proved that he knows how to use his pen as well as his sword. His articles published in a daily paper, *Le Temps*, are highly appreciated by those who take an interest in military subjects. His style has the clearness and precision one looks for in the writings of a soldier, and his latest work, "*L'Exposition rétrospective militaire du Ministère de la Guerre en* 1889," serves to enhance his reputation as an author.

NAPOLÉON ET SES SOLDATS.

Nul général peut-être, dans tous les temps et dans tous les pays, n'a possédé, au même degré que Napoléon, l'art de mettre en jeu l'amour de la gloire, l'émulation, le patriotisme, ces puissants ressorts de la machine vivante et compliquée qu'on appelle une armée. Lorsqu'on voit tout ce qu'il exigea et obtint des troupes qui la plupart du temps ne recevaient pas de distributions régulières de vivres, dont la solde était souvent arriérée, que d'un geste il envoyait des sierras brûlantes du midi de l'Espagne aux plaines glacées de la Russie, on se demande quel était son secret pour faire proférer aux victimes de son infatigable ambition tombant sur les champs de bataille ensanglantés par des milliers de morts et de blessés le seul cri de : "Vive l'empereur !"

Sans nul doute, son génie militaire inspirait aux masses inconscientes qu'il appelait sous ses drapeaux une vive et profonde admiration, une confiance pleine et entière ; mais où il excellait, c'était dans l'art de doubler le prix des récompenses par la façon dont il les distribuait.

Qui n'a pas lu le récit d'une revue passée par lui après quelque affaire sanglante et glorieuse ? Sauf dans quelques rares circonstances, ces revues comprenaient un petit nombre de troupes, tout au

plus une division. Les troupes, en bataille, attendaient immobiles et l'arme au pied ; tout à coup, à l'aspect d'un nuage de poussière soulevé par le galop de chevaux, les tambours battaient aux champs, les trompettes sonnaient à l'étendard, les musiques entonnaient, chacune pour son compte, les airs patriotiques ; à ce bruit discordant et sublime un escadron de mameluks, au costume oriental, ou de chasseurs de la garde au brillant uniforme vert et rouge, aux larges colbacks surmontés de hauts plumets, passait comme l'éclair ; l'empereur paraissait simplement vêtu de la redingote grise et coiffé du petit chapeau légendaire, mais monté sur un admirable cheval dont la bride, la selle et les étriers resplendissaient d'or ; loin derrière lui, pour marquer le respect dû à sa puissance et à son génie, galopait un brillant état-major de maréchaux et de généraux, suivi des grenadiers à cheval, géants grandis encore par leurs gigantesques bonnets à poil. Lui, cependant, s'arrêtait brusquement, mettait pied à terre, et lentement il parcourait les rangs, parlant familièrement aux officiers et aux soldats qu'il reconnaissait ou qui lui étaient présentés. Les colonels lui proposaient alors, directement et sans passer par l'intermédiaire des généraux, les officiers et les soldats pour lesquels ils demandaient de l'avancement ou une décoration.

Il écoutait attentivement, objectait quelquefois la trop grande jeunesse ou le trop peu de services des sujets qui lui étaient présentés, entendait la réplique avec bienveillance et se rendait la plupart du temps aux raisons qu'on lui donnait,

puis il souriait à l'heureux élu, lui faisait un geste amical ou lui pinçait familièrement l'oreille, ce qui était chez lui, paraît-il, le comble de la faveur, et il passait à d'autres, laissant ceux à qui il venait de parler fanatisés, prêts à se faire tuer pour sa plus grande gloire. C'est ainsi que galopant un jour devant le 6e cuirassiers, il dit au colonel d'Avenay, qui commandait ce régiment : "Colonel, à la première bataille, un boulet ou les épaulettes de général." Et, en effet, à la première bataille, qui fut celle d'Heilsberg, dans la vieille Prusse, le 10 juin 1807, le colonel gagna les épaulettes promises, mais sans préjudice du boulet qui le frappa mortellement deux ans plus tard sur les bords de la Piave au nord de l'Italie.

Quelquefois, dans les revues de l'empereur, les plus dignes et les plus méritants lui étaient désignés par les acclamations de la troupe elle-même. Le 23 avril 1809 pendant que l'armée, poursuivant les Autrichiens battus la veille à Eckmuld, prenait ses dispositions pour attaquer les vieux remparts de Ratisbonne, les divisions Friant et Saint-Hilaire qui, sous les ordres du maréchal Davout, avaient puissamment contribué par leur fermeté au succès de cette brillante et rapide campagne de cinq jours, se massèrent sous les yeux de Napoléon, et dans chaque régiment les soldats élirent dix d'entre eux qui reçurent, avec le titre de chevalier de l'empire, une dotation annuelle.

Dans les réponses faites à l'empereur par les officiers et surtout par les soldats, le respect n'excluait pas une certaine familiarité qui ne

déplaisait pas au souverain. Le lion rentrait volontiers ses griffes quand il était en famille, c'est-à-dire au milieu de son armée. J'ai trouvé dans les mémoires inédits et au plus haut degré intéressants du général de Marbot le récit curieux d'un de ces entretiens.

On sait combien les duels étaient fréquents alors dans l'armée : officiers, sous-officiers et soldats se battaient à tout propos et sous le moindre prétexte entre camarades, quelquefois même entre amis, et l'autorité essayait en vain de réagir contre cette déplorable manie. Habitués à voir faire si bon marché de leur sang, subissant l'influence nerveuse d'une existence de dangers et de privations, ces hommes ne regardaient pas à un danger de plus. Or, à la bataille de Burgos, le 10 novembre 1808, deux sous-lieutenants d'un bataillon qui attendait, immobile sous les boulets de l'ennemi, le moment de marcher en avant, se prirent de querelle pour quelque motif futile ; ne voulant pas risquer d'être tués l'un ou l'autre avant d'avoir vidé cette querelle, ils dégainèrent sans plus tarder et se battirent au sabre derrière la ligne que formait le bataillon ; l'un d'eux fut blessé à la joue de manière à rester balafré jusqu'à la fin de ses jours. Après la bataille, le colonel rendit compte du fait au maréchal Lannes qui, furieux, envoya les deux sous-lieutenants dans la citadelle de Burgos. L'empereur informé à son tour, décida qu'ils seraient l'un et l'autre privés pendant un mois de l'honneur de combattre. Les événements marchèrent, le délai expira, la consigne fut levée, le régiment se distingua dans plusieurs affaires et,

arrivé à Madrid, fut passé en revue par l'empereur. Comme d'habitude, le colonel présenta au souverain les sujets proposés pour remplir les vacances produites par le feu de l'ennemi. Le sous-lieutenant balafré, très brave officier d'ailleurs, se trouva sur les rangs comme présenté pour le grade de lieutenant. En passant devant lui, Napoléon aperçut sa balafre et se rappelant immédiatement le duel de Burgos, il lui dit d'un ton sec : "Où avez-vous reçu cette blessure?" L'interpellé vit bien qu'il était perdu, mais, conservant tout son sang-froid et portant le doigt à sa joue : "Sire, répondit-il, c'est ici." Après avoir un instant froncé le sourcil, l'empereur partit d'un franc éclat de rire et satisfait sans doute d'une telle preuve de présence d'esprit : "Je te nomme lieutenant, dit-il, mais n'y reviens pas, ou je te ferais fusiller."

Général THOUMAS,
Extrait du Journal "Le Temps,"
5, Boulevard des Italiens, Paris.

GUSTAVE AIMARD.

Gustave Aimard was born in Paris, September 13th, 1818. Being fond of travel and adventure, he spent about ten years of his life among the savage tribes of America, sharing their life and taking part in their wars. After that he visited Spain, Turkey, the Caucasus, and took part in the adventurous Sonora expedition in Mexico.

On his return to Paris, he wrote an account of his numerous travels, giving in the form of novels lively and exciting pictures of what he had seen and experienced. There is in his style a dash and freedom which are admirably adapted to the adventures he relates, and which recall the fascinating tales of Fenimore Cooper.

At the beginning of the Franco-German war, in 1870, M. Aimard commanded a battalion of "The Press Sharp-Shooters" (Francs-tireurs de la presse) which he himself organized, but a few months afterwards he gave up his command through illness. He died in 1883.

The following are the titles of a few of his many works: *Les Pirates des prairies* (1858), *La Loi de Lynch* (1859), *Les Chasseurs d'abeilles* (1864), *Une Vendetta mexicaine* (1866), *Les Scalpeurs blancs* (1873).

UN ÉPISODE DE LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE.

Une nuée de francs-tireurs lancés en avant éclairaient la marche du corps expéditionnaire.

Parmi ces volontaires, qui rendirent pendant toute la campagne de si grands services à l'armée de la Loire, se trouvaient les francs-tireurs du capitaine Gautier.

Depuis plus d'une heure déjà le capitaine Gautier avait donné l'ordre à ses volontaires de se coucher sur le sol et de n'avancer qu'en rampant, en se servant des moindres accidents de terrain pour s'abriter et échapper ainsi aux regards de l'ennemi, qui sans doute faisait bonne guette, car on savait avec quel soin il se gardait.

C'était un rude et fatiguant travail pour ces pauvres diables, harassés par la lutte acharnée de la journée, que cette marche, si on peut donner ce nom à l'exercice auquel ils se livraient. Pourtant aucun d'eux ne murmurait, quelques-uns même avaient trouvé avec cette insouciante gaieté qui est le point saillant du caractère français, le côté plaisant de la situation, et ils échangeaient des lazzis à voix basse.

— Nous faisons la guerre comme les sauvages de l'Amérique, dit en riant le sergent Louchonneau

au caporal Grattelard qui était son voisin de droite. Nous marchons à quatre pattes ni plus ni moins que si nous étions des Comanches dont j'ai entendu raconter les histoires mirobolantes par un marin qui a fait la guerre dans ces contrées lointaines, lors de l'expédition du Mexique.

— Bah ! répondit le caporal Grattelard, c'est pas la peine d'aller si loin; quand nous étions en Afrique, est-ce que ce n'est pas cette manœuvre peu divertissante que nous exécutions quand nous voulions surprendre un *Douar ?*

— C'est vrai, même que ça réussissait presque toujours.

— Ici ce sera différent, vous verrez, sergent.

— Pourquoi donc cela ?

En ce moment, le mot halte ! prononcé à voix basse, courut dans toute la ligne d'éclaireurs.

Chacun demeura immobile à l'endroit où il se trouvait.

Au bout d'un instant, le sergent Louchonneau sentit qu'on lui tirait le pied droit par derrière.

— Eh ! là-bas, dit-il, pas de blagues, s'il vous plaît, n'en faut pas.

— Bon, c'est vous sergent, répondit une voix que Louchonneau reconnut aussitôt, c'est justement vous que je cherchais ; ne bougez pas, et écoutez sans perdre un mot.

— Oui, mon capitaine, reprit le sergent, car c'était en effet le capitaine Gautier qui avait attiré son attention d'une si singulière façon.

— N'est-ce pas le caporal Grattelard qui est à votre droite ?

— Oui, mon capitaine.

— De mieux en mieux, j'ai justement besoin de vous deux.

— Nous sommes prêts, répondirent-ils d'une seule voix.

— Je le sais bien, sans cela je ne vous aurais pas cherché avec tant de soin ; j'ai pensé à vous pour pousser une reconnaissance très dangereuse, je vous en avertis.

— Merci, capitaine, c'est bien flatteur pour nous, répondit Louchonneau en son nom et au nom de son camarade ; de quoi s'agit-il, sans vous commander ?

— Voici la chose en deux mots : Nous ne sommes guère à plus de cinquante mètres des premières maisons d'Origny. Les Prussiens se tiennent cois et ne semblent pas nous avoir aperçus : cela m'inquiète, je soupçonne un piège. Le général m'a ordonné d'envoyer à la découverte deux hommes sur lesquels on puisse compter, je vous ai choisis et j'ai répondu de vous au général.

— Vous avez eu raison, capitaine, nous ne vous ferons pas honte.

— Parbleu ! je vous connais ; il s'agit donc de vous approcher autant que vous le pourrez des avant-postes ennemis, de vous rendre bien compte par vos yeux et par vos oreilles de l'état des choses ; si les Prussiens, succombant à la fatigue, se sont, contre leur habitude, relâchés de leur surveillance, vous imiterez le cri de la chouette, le pays en est plein ; si, au contraire, ils veillent et sont sur leurs gardes, vous reviendrez au plus vite ; surtout, mes braves camarades, souvenez-vous que je vous défends de vous faire tuer.

— As pas peur, capitaine, nous obéirons ponctuellement comme c'est notre devoir.

— C'est bien, capitaine, appuya Louchonneau; faut-il partir ?

— Vous avez bien retenu mes instructions ?

— Oui, capitaine.

— Alors, mes enfants, en route et bonne chance.

— Merci, capitaine, répondirent-ils.

Ils se remirent à ramper, et bientôt ils eurent disparu dans un pli de terrain.

Le temps était froid, la terre était gelée assez profondément, la nuit était sans lune et les ténèbres profondes.

Le capitaine s'éloigna de son côté; probablement il allait rendre compte au général de ce qu'il avait fait, car presque aussitôt les troupes exécutèrent, toujours dans le plus grand silence, certaines manœuvres préparatoires, afin, le moment venu, d'attaquer vigoureusement le village dans lequel, après les en avoir chassés, l'ennemi s'était retranché.

Cependant le sergent Louchonneau et le caporal Grattelard s'étaient mis en marche, tout joyeux de la préférence dont leur capitaine les avait honorés.

Dès qu'ils furent hors de vue, ils s'arrêtèrent ils avaient besoin de se concerter.

Ils voulaient justifier la confiance que le capitaine Gautier avait mise en eux, en ne faisant pas d'*impair*, ainsi que le disait élégamment Louchonneau qui, depuis qu'il était sergent, avait des prétentions au beau langage.

Il n'y avait pas de temps à perdre en longues discussions ; il fut convenu entre les deux francs-tireurs, que chacun s'introduirait dans le village par un côté différent, afin de mieux juger l'ensemble, agirait à sa guise et s'en tirerait du mieux qu'il pourrait.

— C'est entendu, dit le caporal Grattelard, en forme de conclusion.

— Alors, au petit bonheur, fit Louchonneau.

Les deux hommes se serrèrent la main, puis ils se séparèrent. Louchonneau appuyant sur la droite et le caporal Grattelard sur la gauche.

Nous suivrons le sergent Louchonneau, pour lequel nous avons un certain faible, et qui d'ailleurs, est le plus élevé en grade.

Louchonneau possédait une faculté fort rare, mais très précieuse, surtout pour un éclaireur, il était nyctalope, c'est-à-dire qu'il y voyait mieux la nuit que le jour, bien que cependant sa vue fût excellente aux rayons les plus ardents du soleil.

Avant que de se mettre définitivement en marche, il s'orienta, relevant avec le plus grand soin les moindres fourrés et les plus légers accidents de terrain.

A une centaine de pas environ, devant lui, s'étendait une ceinture, ou plutôt une réunion de sept ou huit buissons dont l'aspect lui inspirait une extrême méfiance, un surtout, celui du milieu, lui semblait on ne peut plus suspect ; dans la pensée du sergent, ce buisson, comme le fameux cheval de Troie, devait recéler la tempête dans ses flancs, c'est-à-dire au milieu de ses branches épineuses.

Louchonneau résolut de s'assurer de ce qui en était.

Après avoir bien calculé ses mouvements et relevé ses points de repaire, il se glissa sous le couvert, comme s'il eût été un véritable limier, et en moins de cinq minutes il se trouva sur le flanc gauche de ces buissons qui l'intriguaient si fort; son regard perçant les fouilla aussitôt les uns après les autres.

A deux ou trois pas du buisson du milieu dont il s'était approché en rampant, il s'arrêta et prêta attentivement l'oreille.

Il lui semblait entendre un bruit singulier; ce bruit qui parcourait toutes les notes de la gamme, depuis la basse la plus profonde, jusqu'aux sons les plus aigus, avait parfois des éclats de trompette qui le faisaient ressembler à s'y méprendre à un ronflement humain.

Louchonneau sourit silencieusement, écarta délicatement les broussailles et regarda.

Il ne s'était pas trompé, c'était bien un ronflement qu'il avait entendu, un homme était caché jusqu'aux épaules dans un trou creusé tout exprès, son fusil qui avait échappé à sa main engourdie par le sommeil reposait sur le sol près de lui; cet homme dormait à poings fermés, sans doute il faisait un rêve agréable, car sa bouche souriait.

Pas n'est besoin de dire que cet homme était un soldat prussien.

Mal en prit au pauvre diable de s'être ainsi laissé aller au sommeil, étant en sentinelle perdue.

Le sergent Louchonneau, après l'avoir examiné un instant avec une attention profonde, déposa

son chassepot, prit le fusil du soldat par le canon, et s'en servant comme d'une massue, il en asséna un si rude coup sur le crâne du pauvre diable, qu'il le brisa net ; le soldat prussien passa instantanément de vie à trépas, et alla dans l'autre monde continuer son rêve, sans même, tant l'attaque avait été subite, pouvoir pousser un cri pour donner l'alarme à ses compagnons et les mettre sur leurs gardes.

Le sergent reprit son chassepot, jeta le fusil à demi brisé du soldat, et il continua, impassible et froid, son expédition.

Deux fois encore dans les buissons, et deux fois avec le même succès, il assomma des sentinelles.

Décidément, contrairement à leurs habitudes, cette fois les Prussiens se gardaient mal, ils étaient rompus de fatigue et dormaient franchement, convaincus probablement que les Français, plus harassés qu'ils ne l'étaient eux-mêmes, ne feraient aucune tentative contre eux cette nuit cependant si favorable à une surprise, une *camisade* comme disaient nos pères.

— C'est drôle, murmurait le digne sergent, ce n'est cependant que des Prussiens, et pourtant ça me fait un certain effet de les assommer ainsi comme des bœufs à l'abattoir. C'est le sort de la guerre, après tout, ils n'avaient qu'à ne pas s'endormir à leur poste.

Les buissons nettoyés, selon sa pittoresque expression, le sergent continua à s'avancer vers le village.

Origny est plutôt un hameau que réellement un village, sa position au sommet d'un mamelon qui

domine la plaine environnante, lui donnait seul de l'importance en protégeant le centre de l'armée française contre les attaques de l'ennemi ; la sûreté des forces françaises exigeait donc impérieusement qu'il fût réoccupé la nuit même avant que les Allemands s'aperçussent de l'importance pour nous de cette position.

A quinze ou vingt pas des premières maisons le sergent aperçut deux sentinelles abritées derrière une barricade ; l'une de ces sentinelles dormait, l'autre au contraire paraissait veiller attentivement, le corps penché en avant, le doigt sur la détente ; le soldat paraissait prêter l'oreille à un bruit dont il ne s'expliquait pas la nature et qui l'inquiétait, ses regards perçants interrogeaient l'espace et essayaient vainement de percer les ténèbres opaques qui l'entouraient.

— Pauvre diable ! murmura en aparté le sergent, il se méfie de quelque chose ; il a le pressentiment de ce qui va lui arriver.

Et au même instant, se dressant derrière le factionnaire, il l'envoya d'un seul coup rejoindre ses compagnons, puis il s'approcha de la seconde sentinelle.

— Voilà un gaillard qui fait un rude somme, dit-il en souriant, faut-il le tuer ? Ma foi non, ce n'est pas nécessaire, ne soyons pas cruel quand nous pouvons faire autrement, nous sommes Français après tout ; c'est dit, il vivra, seulement n'oublions pas la prudence qui est la mère de la sûreté.

Tout en parlant ainsi il se glissa derrière le soldat, le saisit à l'improviste, le renversa brus-

quement en arrière, et sans lui laisser le temps de pousser un cri, il le bâillonna et le garrotta solidement.

— Là, voilà qui est fait, reprit le sergent avec une satisfaction évidente, voilà un gaillard qui, sans s'en douter, me doit une belle chandelle; jusqu'à présent tout va bien, mais il ne s'agit pas de s'amuser aux bagatelles de la porte, voyons un peu ce qui se passe derrière ces épaulements et ces barricades.

Par un dernier sentiment de bienveillance, il poussa du pied le soldat garrotté dans un pli de terrain, puis il s'approcha pas à pas et en redoublant de précautions, de la barricade, le long des flancs de laquelle il rampa jusqu'à ce que ses yeux fussent au niveau de son parapet, et s'accrochant solidement par les mains, il regarda.

Le spectacle qui s'offrait à sa vue était à la fois des plus pittoresques et des plus réjouissants.

Dans une rue assez large et débouchant sur la place du village, un bivouac était établi; les feux, qu'on avait négligé d'entretenir, s'en allaient mourant et ne jetaient plus par intervalles que de rares lueurs dont les teintes rougeâtres donnaient des reflets fantastiques d'un effet saisissant; cette scène était digne du pinceau de Salvator Rosa; les soldats dormaient pêle-mêle, étendus autour des feux; deux pièces de canon étaient braquées derrière la barricade, retirées un peu afin de ne pas être aperçues du dehors, des chevaux sellés, attachés aux volets des fenêtres du rez-de-chaussée d'une maison, mangeaient leur provende, beaucoup étaient couchés et dormaient.

Dans l'enfoncement des portes et des hangars des blessés geignaient étendus sur de la paille; quelques sentinelles, placées de distance en distance, étaient appuyées le dos au mur, les deux mains à la baïonnette de leurs fusils dont la crosse reposait par terre, leur immobilité prouvait qu'elles dormaient; les maisons étaient crénelées et probablement bourrées de défenseurs.

Un silence de plomb régnait sur ce bivouac endormi, on se serait cru dans le pays des rêves.

Au loin, on apercevait sur la grande place deux sentinelles qui se croisaient incessamment devant la porte de la mairie, où siégeait probablement l'état-major: ces sentinelles étaient éveillées comme des lièvres et faisaient bonne garde; c'étaient les seules.

Deux pièces de canon, en position à l'entrée de la place, allongeaient leurs gueules menaçantes dans la rue.

Le sergent fit claquer ses doigts avec ce rire silencieux qui lui était particulier.

— Allons, murmura-t-il, tout va bien; voilà ce que j'appelle avoir de la chance! je n'ai pas besoin d'en voir davantage.

Il se laissa glisser au bas de la barricade, fit quelques pas du côté de la campagne, se dissimula au milieu d'un buisson où il était impossible de l'apercevoir; et aussitôt le cri de la chouette traversa, sinistre et perçant, l'espace.

Au même instant un cri semblable se fit entendre dans une direction diamétralement opposée.

C'était le caporal Grattelard qui, lui aussi, faisait le signal convenu.

Sa reconnaissance était terminée et, selon toutes probabilités, il avait de son côté obtenu les mêmes résultats que le sergent avait constatés du sien.

— Bon, je ne sais pas si nous allons rire, dit Louchonneau, dont les regards étaient obstinément fixés sur la campagne, voici les camarades qui arrivent ; il s'agit de les rejoindre sans se faire saluer d'une prune ; c'est malsain à jeun, quand on n'a rien dans l'*estomac.*

L'entreprise aurait été certainement difficile, pour ne pas dire impossible, pour tout autre que le sergent Louchonneau ; mais grâce à la faculté qu'il possédait, de voir la nuit, ce ne fut qu'un jeu pour lui, il évita facilement ceux qui arrivaient et qui ne le voyaient pas, bientôt il se trouva en arrière de la première ligne ; alors il s'orienta, puis s'approcha d'un officier qui se tenait à droite d'un détachement et rampait, lui aussi, comme le dernier de ses soldats.

— Vous pouvez vous relever, mon capitaine, dit Louchonneau.

— Ah ! c'est vous, sergent, répondit l'officier en se levant, eh bien ! quoi de nouveau ?

— Avez-vous entendu mon signal ?

— Parbleu et celui du caporal aussi ; serions-nous ici sans cela ?

— C'est juste, capitaine, faites excuse.

— Eh bien, qu'y a-t-il ?

— Il y a que nous avons une rude chance, capitaine, ils dorment tous comme des loirs.

— Allons donc, ce n'est pas possible.

— Je vous demande pardon, capitaine, je suis

entré dans le village, après avoir assommé trois ou quatre sentinelles, je ne sais pas exactement le compte, et je vous donne ma parole que tout le monde dort; j'ai vu.

— Et le caporal Grattelard, où est-il?

Le sergent se préparait à répondre; mais le caporal qui venait de se glisser derrière son chef, préféra répondre lui-même.

— Me voici, mon capitaine, dit-il.

— Bon! vous êtes de retour?

— Je m'en flatte.

— Qu'avez-vous vu?

— Absolument la même chose que le sergent, mon capitaine.

— Ce qui veut dire?...

— Que le village est bourré de troupes solidement retranchées avec du canon, mais que tout le monde dort; un vrai régiment de marmottes, quoi.

— Tenez-vous prêts, dit le capitaine.

— Nous le sommes toujours, répondirent les deux hommes.

Le capitaine appela le sergent Guérin, auquel il dit quelques mots à voix basse.

— Faites vite, ajouta-t-il à haute voix; j'attends.

Le sergent salua et s'éloigna au pas de course sans répondre.

Les francs-tireurs avaient fait halte sur toute la ligne.

Le capitaine les divisa en deux fortes sections, il se réserva le commandement de la première à laquelle Louchonneau devait servir de guide; la

seconde, placée sous les ordres d'un officier résolu, devait être dirigée par le caporal Grattelard.

Cette manœuvre fut exécutée très rapidement et dans le plus grand silence en moins de cinq minutes.

— Maintenant, dit le capitaine en tirant sa moustache, nous sommes prêts, il ne manque plus que l'ordre.

Celui-ci ne se fit pas longtemps attendre.

Le sergent Guérin arriva au bout d'un quart d'heure du même pas relevé qu'il était parti.

— Le général approuve votre projet, mon capitaine, dit-il, exécutez votre mouvement, vous serez immédiatement soutenu ; les troupes sont prêtes, nous n'avons que deux cents mètres d'avance sur elles.

— A la bonne heure ! Allons, ajouta-t-il en s'adressant à ses volontaires, il s'agit de se remuer un peu mes gars, nous allons entrer dans le village par deux côtés à la fois, pas de cris, pas de hurrahs ! le plus grand silence est ordonné, surtout que personne ne tire sans ordre, à la baïonnette seulement ; nous allons réveiller ces dormeurs ; en avant pour la France, mes enfants !

Les deux troupes s'élancèrent au pas gymnastique, la première tout droit devant elle, la seconde en appuyant sur la droite.

Pas un cri n'avait été poussé, pas un coup de feu tiré. De son côté, la seconde troupe exécutait le même mouvement avec un égal bonheur.

Le capitaine jeta un regard en arrière.

La division manœuvrait comme à la parade, le cercle de fer se resserrait de plus en plus autour

du village, dont les soldats se trouvaient presque à portée de pistolet.

— Sergent Louchonneau, prenez quinze hommes de bonne volonté et emparez-vous des pièces qui commandent la rue, tandis que nous allons, nous, retourner celles-ci.

Le sergent s'élança au pas de course, suivi, non par quinze, mais par plus de vingt-cinq volontaires.

Lorsque le capitaine vit le sergent presque au bout de la rue avec sa petite troupe, il brandit son sabre au-dessus de sa tête, et, sautant d'un bond à bas de la barricade :

— En avant! enfants! s'écria-t-il d'une voix tonnante! Vive la France!

— Vive la France! s'écrièrent les francs-tireurs, en s'élançant, la baïonnette en avant, sur les pas de leur chef.

Le cri de : Vive la France! fut répété à l'extrémité opposée du village et le combat ou plutôt le carnage, commença.

Car ce fut un véritable carnage.

GUSTAVE AIMARD,
Extrait de "Le Sacripant."

E. Dentu, éditeur,
3, Place de Valois, Palais-Royal, Paris.

OCTAVE FEUILLET.

Octave Feuillet, an eminent novelist and play-writer, was born at Saint-Lô (Manche), in 1822. He was sent at an early age to Paris to study at the college Louis-le-Grand, where he obtained the most brilliant success. From his youth he showed a sensitive and thoughtful nature, and a studious disposition.

His first literary work, *Le Grand Vieillard*, which he wrote in collaboration with P. Bocage and Albert Aubert under the assumed name of Désiré Hazard, was published in 1845 in a daily paper called *Le National.* Feuillet established his fame by his articles in the "*Revue des Deux-Mondes.*"

Charles Monselet writes of this distinguished author:

"Comme écrivain, c'est une aimable réduction des esprits élégants et des poëtes du dernier règne. Son talent, toutefois, est incontestable. Sa phrase exercée, quoique un peu molle, sait s'élever par intervalles à des hauteurs prudemment calculées, et emporter avec elle le spectateur sans lui donner le vertige. On dirait qu'il mesure, comme un thermomètre, le degré de lyrisme

qui convient aux intelligences moyennes. Son charme principal est l'égalité et le soin perpétuel du bon goût."

Octave Feuillet is a member of the *Académie française.*

Among his works we may mention : *Le Roman d'un jeune Homme pauvre* (1858), *Monsieur de Camors* (1867), *Julia de Trécœur* (1872), *Journal d'une Femme* (1878), *Histoire d'une Parisienne* (1881), *La Veuve* (1884), and *Honneur d'Artiste* (1890).

LE COLONEL ET LE DRAPEAU.

Tout en échangeant quelques paroles indifférentes, nous allions et venions, M. d'Eblis et moi, entre l'extrémité du bassin et les premiers arbres de l'avenue, dont la nef, au milieu de toute cette lumière, demeurait sombre comme une cathédrale à minuit.

Après un silence, je dis à M. d'Eblis :

— Une scène si douce et si paisible doit former un singulier contraste avec vos souvenirs de guerre, n'est-ce pas, commandant ?

Il s'arrêta :

— Est-ce que vous avez le don de seconde vue, mademoiselle ?

— J'ai à peine le don de première vue, dis-je en riant ; car je suis très myope... Mais pourquoi cette question, monsieur ?

— Parce qu'en ce moment même, mes souvenirs me reportaient précisément à une scène de ma vie militaire, à une soirée comme celle-ci, mais moins douce quoique aussi paisible.

— Puis-je savoir ?

Il hésita, soupira, puis s'inclinant légèrement :

— Oh ! mon Dieu ! oui.—J'étais alors sous Metz... Dans la soirée dont je parle, le 27 octobre, j'avais été chargé de porter quelques ordres dont le sens ne me paraissait pas trop clair... Je devais en particulier arrêter dans sa marche un de nos régiments, dont j'ai oublié le numéro. Je l'avais rejoint et arrêté en effet... J'allais repartir... J'at-

tendais seulement que mon cheval eût un peu soufflé...Nous nous trouvions alors dans une plaine près d'un village nommé Colombey, je crois; les horribles tempêtes qui marquèrent ces jours sinistres s'étaient apaisées pour quelques heures; une lune tranquille se reflétait dans les flaques d'eau qui couvraient la campagne. L'imagination fait des rapprochements étranges. Il y a certainement peu de rapport entre le décor riant qui nous entoure ici et ces marécages désolés; cependant ce clair de lune sur l'eau me les rappelait tout à l'heure,... et ces beaux cygnes qui dorment là me faisaient songer à mes dragons d'escorte, immobiles comme eux dans leurs manteaux blancs... Le régiment, en attendant de nouvelles instructions, gardait ses rangs, l'arme au pied. On avait allumé un grand feu de bivouac, autour duquel quelques officiers s'entretenaient à voix basse d'un air morne... Des bruits de capitulation couraient depuis la veille dans les camps... Le colonel qui était un homme déjà mûr, à moustaches grisonnantes, allait et venait solitairement à quelque distance en froissant dans sa main l'ordre que je lui avais apporté.—Tout à coup il s'approcha de moi et me saisit le bras :

"— Capitaine, me dit-il avec l'accent d'un homme qui va en provoquer mortellement un autre, deux mots, je vous prie!... Vous venez du quartier général... Vous devez en savoir plus long que moi... C'est la fin, n'est-ce pas?

— Mon colonel, on le dit, et je le crois.

— Vous le croyez?... Comment pouvez-vous croire un chose pareille?

Il lâcha mon bras avec une sorte de violence, fit quelques pas, et, revenant à moi brusquement, il me regarda dans les yeux.

"— Prisonniers, alors?

— Mon colonel, je le crains."

Il y eut encore un silence; il demeura quelque temps devant moi dans une attitude de réflexion profonde; puis relevant la tête, il reprit avec une émotion extraordinaire dans la voix:

"— Et les drapeaux?

— Je ne sais pas, mon colonel.

— Ah! vous ne savez pas?"

Il me quitta de nouveau, et marcha à l'écart pendant cinq ou six minutes; s'avançant alors vers le front des hommes, il dit d'un ton de commandement:

"— Le drapeau!"

Le sous-officier qui portait le drapeau sortit du rang.—Le colonel saisit la hampe d'une main, et, levant l'autre vers le groupe des tambours:

"— Ouvrez un ban!" dit-il.

Les tambours battirent.

Le colonel s'était approché du feu, portant haut le drapeau; il posa la hampe sur le sol, promena un regard sur le cercle des officiers, et se découvrit:—ils l'imitèrent tous aussitôt; la troupe attentive gardait un silence de mort.—Il eut alors un moment d'hésitation; je voyais ses lèvres trembler; ses yeux étaient attachés avec une expression d'angoisse sur le glorieux lambeau de soie déchirée, triste image de la patrie. Enfin il se décida: il fléchit un genou, et coucha lentement l'aigle dans l'ardent foyer.—Une flamme

plus vive jaillit soudain, et éclaira plus nettement les visages pâles des officiers. Quelques-uns pleuraient.

"—Fermez le ban!" dit le colonel.

Et pour la seconde fois résonna la batterie lugubre des tambours détrempés par la pluie.

Il remit son képi, et vint vers moi:

"—Capitaine, me dit-il de sa voix la plus dure, quand vous serez là-bas—ne vous faites aucun scrupule—aucun—de raconter ce que vous avez vu!... Je vous salue.

—Mon colonel, lui dis-je, voulez-vous me permettre de vous embrasser?"

Il m'attira violemment sur sa poitrine, et, me serrant à m'étouffer:—Ah! mon pauvre enfant! —murmura-t-il, mon pauvre enfant!

A ce point de son récit, M. d'Eblis se détourna, et j'entendis une sorte de sanglot. Je ne pus m'empêcher de lui tendre la main.—Il parut étonné; il la prit et la pressa avec force.

—N'est-ce pas, vous comprenez tout ce qu'on souffre dans ces moments-là?

—Oui.

Après quelques pas, faits en silence:

—Si nous rentrions? lui dis-je.

—Hélas! tout ce que vous voudrez!

Et nous rentrâmes.

Octave Feuillet,
Extrait de "Le Journal d'une Femme."

Calmann Lévy, éditeur.
3, Rue Auber, Paris.

J. CLARETIE.

Claretie (Jules Armand) was born at Limoges December 3rd, 1840. He came to Paris in 1851, and continued his studies at the "Lycée Bonaparte." "Mes débuts," he writes, "datent de 1860. Il n'y a guère que six ans, comme on aurait dit jadis, que je suis entré dans les lettres, et que j'ai commencé à exercer un état qui me séduisait alors et qui me plaira jusqu'à la fin. Le jour où je vis pour la première fois mon nom imprimé, on portait, je m'en souviens, Mürger au cimetière."

The novels of this writer, remarkable for their refined style, depict life in its varied aspects. *Pierille* (1863) describes a country life in all its calmness and simplicity, while in the dramatic novel *Monsieur le Ministre* (1881) the career portrayed is that of a politician overwhelmed by the dangers to which a noble but inexperienced nature is exposed.

Claretie's *Les derniers Montagnards* (1867) was highly approved by Michelet, and his historical works, suggested by the Franco-Prussian War, appealed successfully to the patriotism of his countrymen.

As a dramatic writer he has achieved considerable success, the subjects of his plays being chiefly illustrative of the French Revolution.

Among his chief works may be mentioned: *Robert Burat* (1866), *Journées de voyages* (1870), *Le Train 17* (1877), *La Maison vide* (1878), *Le Million* (1882), *Le Prince Zilah* (1884).

J. Claretie is a member of the *Académie française*, and director of the "Comédie Française"—the French National theatre, subsidised by the Government. In this latter position he has proved himself to be the watchful guardian of the language of Corneille, Racine, and Molière. Such a charge could hardly have been entrusted to more capable or worthier hands.

BESTIOLA.

I.

J'étais un jour au cachot, et je m'ennuyais, c'était dans mon rôle.

Pourquoi, me direz-vous peut-être, ce *carcere duro* à vous infligé? Je ne m'en souviens plus. Qu'importe d'ailleurs! Il est probable que les verrous s'étaient fermés sur moi bien injustement. Demandez à tous les prisonniers.

Je copiais Virgile.

Bien souvent dans mes dissertations latines, imitant en cela beaucoup de mes camarades, je n'avais pas fait autre chose.

Mais copier Virgile n'est pas une distraction! J'en étais au deuxième livre. Je m'arrêtai, je réfléchis, et cette réflexion ne fit que me convaincre davantage de ce que je pensais depuis trois ou quatre heures déjà, à savoir que ma position était réellement peu amusante.

Il faisait un temps superbe; l'ami soleil m'apparaissait par une fenêtre entr'ouverte, magnifique, rayonnant et railleur......

Ses mille feux ondoyants, constellés de paillettes et d'atômes lumineux me narguaient sans pitié et j'enrageais de bon cœur; d'autant plus que les cris de mes camarades s'ébattant dans la cour arrivaient jusqu'à moi.

II.

Pour me distraire, je n'avais sur moi qu'une feuille détachée de *Picciola*, ce roman de M. Saintine qui est tout un poëme. Mais je l'avais tant lue et relue depuis le matin!...

Je n'avais plus qu'à essayer de dormir.

C'est ce que je fis. Je m'assis et je fermai les yeux. Grecs, Romains, Iule, pensums, Énée, Troyens, Didon, Picciola, Carthage, Anchise, M. Saintine, le *pion*, le cachot, l'Énéide, le collège, Virgile, le soleil, la récréation, tout cela se brouilla dans ma tête et je m'endormis.

Un picotement au nez me reveilla à demi; je me secouai et refermai l'œil. Nouveau picotement, nouveau réveil. *Même jeu.*

Cela se renouvela plusieurs fois. A la fin, je me réveillai tout à fait, et je reconnus que ce picotement provenait d'une petite *bête à bon Dieu*, qui prenait mon nez pour les Champs-Élysées, et s'y promenait en paix, comme chez elle.

Je la pris. La coquine fit la morte.

On l'eût crue innocente, tant elle dissimulait ses pattes, causes de tout le mal.

III.

Comme elle était jolie!

Ronde, bombée, brillante, avec une petite tête noire et deux ailes polies qui se rejoignaient au

milieu exactement, deux ailes jumelles, bien rouges, avec de petites taches noires toutes rondes, comme de petits pois faits au compas.

Et ses pattes qui ne bougeaient pas, comme elles étaient fines, mignonnes, gentilles, coquettes, et comme elles semblaient dire, quoique repliées sur elles-mêmes: "Ah! si je pouvais, mon Dieu, comme je trotterais vivement!" "Comme je volerais!" murmuraient ses ailes, qui se cachaient sous leurs élitres.

IV.

Je la laissai: elle se crut libre et se redressa, mais j'étais là, moi, cruel despote.

Et la voilà obligée encore de contrefaire la morte! Est-ce que je l'effrayais? Je ne lui voulais pourtant point de mal, mais les bêtes savent que l'homme est méchant, et j'étais plus méchant qu'un homme, moi, écolier de cinquième.

Je m'intéressai à ma pauvre bête à bon Dieu... Je la posai doucement sur mon cahier de vers latins. . . C'est elle qui se souciait peu des Troyens et des Grecs! Elle enjambait les dactyles et les spondées, sans crainte, sans respect, comme si c'eussent été des vers ordinaires! Il lui importait peu, à la *coccinelle*, que Didon se brulât sur un bûcher et qu'Énée s'en fût comme Thésée, laissant derrière lui une nouvelle Ariane. Ce qui l'inquiétait, c'était sa liberté perdue, son beau ciel bleu, ses arbres verts, ses feuilles douces, ses fleurs si belles: elle comprenait l'esclavage. . . . (Et moi, donc! . . .)

V.

Je la suivais des yeux, la laissant quelquefois s'écarter du papier ; elle trottait vite, alerte, guillerette, et trébuchait de bonheur en se voyant libre . . . Mais j'étais là ! Elle n'allait pas bien loin, la coccinelle ; je l'arrêtais dans sa course ; elle redevenait esclave. . . Tyrant maudit ! Elle s'habitua à moi peu à peu ; elle voletait de temps en temps, et venait s'abattre alors comme un moineau apprivoisé, sur ma main, sur mon bras, sur ma joue.

Je lui cherchai un nom. *Captiva*, *Coccinella*, *Amica* ; je rejetai une Kyrielle d'appellations de la première déclinaison. Mais je venais de lire Saintine ; la coccinelle s'appela *Bestiola* !

Bestiola ! Balzac découvrant sur une enseigne le nom de *Z. Marcas*, et sur un prospectus de commerce celui de *César Birotteau*, n'éprouva, je crois, pas plus de joie que j'en éprouvai : Bestiola C'était superbe. Bestiola ! *Povera bestiola* ! Pauvre petite bête ! C'était *italien* à en perdre la tête. La *couleur locale* chatoyait dans ce nom si simple en apparence. Je laissai Picciola derrière moi. Bestiola ! . . . Je crois que j'en pleurai.

VI.

Désormais ma punition n'était plus une punition, mon cachot n'était plus un cachot, ma pri-

son n'était plus une prison. J'avais un compagnon, un ami, un livre vivant sous les yeux, un roman en action; j'avais Bestiola! J'étais heureux à chaque mouvement nouveau de l'insecte . . . . (non de ma compagne . . .) comme si j'eusse trouvé le mouvement perpétuel. Mon cahier dès lors se couvrit de notes dans le genre de celles-ci:

"Bestiola s'approche de l'encrier...Ah! elle se penche sur le gouffre... Elle recule effrayée... Non, elle s'arme de courage... En avant...Pouf!... (*Ici Bestiola était tombée dans l'encre...*) Pauvre Bestiola, comme elle est noire... Je la sauverai... Elle marche!... (Merci, mon Dieu!...) Mais elle laisse sur le papier une trace noire?... J'ai lu dans Töpffer qu'un écolier (ô l'heureux devancier!) fit écrire son nom à un hanneton; si je donnais à Bestiola des leçons d'écriture? C'est cela...une coccinelle savante, c'est rare. *Rara coccinella in terrâ.* Elle écrira!"

Hélas! et comme il n'y avait plus sur Bestiola assez d'encre pour qu'elle pût écrire, je la replongeai (*proh pudor!...*) dans l'encrier...et ensuite... Ah! qui dira les mille soins et les mille attentions que je déployai pour amener Bestiola à écrire!

Je la faisais marcher dans une direction; elle traçait un jambage et je lui donnais la direction d'un autre jambage... Que de peines!...

Enfin elle écrivit.

Oui, Bestiola écrivit: *elle traça son nom sur le vélin*, Bestiola!... Huit lettres, c'était superbe! Ce mot rayonnait et brillait pour moi comme un soleil. Bestiola écrivait; elle signait son nom; elle

mettait l'orthographe, et c'était mon œuvre!... Ah! comme je l'eusse embrassée, si je n'avais craint de l'écraser!

Je la fis grimper à mon porte-plume, comme un singe savant; elle monta, descendit, remonta; redescendit, grimpa, tomba, roula; c'était une encyclopédie de gymnastique, ma Bestiola! Et comme je me proposais, une fois libre, de la garder dans mon pupitre... Hélas!...

Elle était de ce monde où les plus belles choses,
Ont le pire destin!

Et d'ailleurs, il faut bien le dire, elle aimait trop l'encre, la pauvre Bestiola!

VII.

Le *pion* survint; je me remis à Virgile; j'entamai le livre II de l'*Énéide*, et j'oubliai Bestiola.

Il demeura longtemps auprès de moi, ce pion maudit; je l'entends encore avec sa voix rauque qui sentait l'absinthe!

Vous n'en êtes que là? disait-il. Dépêchez-vous! Vous devez avoir copié les deux premiers livres pour six heures, et il en est quatre. Hâtez-vous, ou gare de nouvelles retenues!

Lâche, va!

Il s'en alla enfin, et je demeurai seul, seul avec Bestiola que je cherchai des yeux pour la saluer. Elle n'était plus là! Bestiola! Bestiola! je l'appelai longtemps.

Elle n'était plus là!

Cahiers, livres, plumes, feuillets épars, je remuai tout, j'interrogeai tout, je dérangeai tout. Elle n'était plus là!

VIII.

Je déclamai, je crois, alors quelques vers tragiques, où se trouvaient huit fois en vingt lignes les mots *Madame* et Perfide, puis je me calmai...

Et, soupirant encore, je me remis à la copie du *Cygne de Mantoue*, comme on dit en Sorbonne.

IX.

Une demi-heure, Bestiola était presque oubliée. (Fleuve Lethé, tu es fort !) Ingrat : je ne songeais plus à la coccinelle, lorsqu'en prenant de l'encre pour tracer quelque affreux mot latin, je ramenai, avec ma plume, noire, noyée, bien morte cette fois, Bestiola, la pauvre Bestiola, mon amie, ma compagne, ma fleur à moi . . . *Povera Bestiola !*

Elle eut des regrets et des pleurs, je la gardai longtemps encore et je lui fis des vers.

Où donc est-elle maintenant ? Où sont les neiges de l'an vieil ? Je ne l'ai plus ; je n'aurais pas voulu, comme un barbare entomologiste, la piquer sur du liège, avec une épingle étiquetée. . . Je l'aimais trop pour cela !

Je l'ai perdue, ma coccinelle, mais je garde d'elle un petit souvenir véritablement doux.

J. Claretie,
Extrait de "Pierrille."

Dupray de la Mahérie, éditeur,
14, Rue d'Enghien, Paris.

MADAME DE SÉGUR.

Sophie Rostopchin, countess de Ségur, was born at St. Petersburg in 1799, and died in Paris in 1874. She was the daughter of the well known count Rostopchin, who was governor of Moscow when that town was burnt in 1812. She married the count Eugène de Ségur, who was raised to the peerage of France in 1830.

Endowed with a very amiable disposition, she wrote many books which young children are never weary of reading. So pleasant and attractive indeed are her stories, that even grown up people find pleasure in their perusal.

Among her works may be mentioned more particularly: *Les Petites Filles Modèles* (1858), *Les Vacances* (1859), *Les Mémoires d'un Ane* (1860), *La Sœur de Gribouille* (1861), *Les Malheurs de Sophie* (1864), *François le Bossu* (1864), *Jean qui grogne et Jean qui rit* (1865).

LES ENFANTS DE L'ÉCOLE.

Médor s'était écarté un jour de la maison où il était né, et où il vivait assez heureux ; il poursuivait un chat qui lui avait enlevé un morceau de viande donné par le cuisinier. On la trouvait trop avancée ; Médor, qui n'était pas si délicat, l'avait saisie et posée près de sa niche, lorsque le chat caché à côté, s'élança dessus et l'emporta. Mon ami ne faisait pas souvent d'aussi friands repas ; il courut à toutes jambes après le voleur, et l'aurait bientôt attrapé, si le méchant chat n'avait imaginé de grimper sur un arbre. Médor ne pouvait le suivre si haut ; il fut donc obligé de regarder le fripon dévorer sous ses yeux l'excellent morceau qu'il avait dérobé. Justement irrité d'une semblable effronterie, il resta au pied de l'arbre, aboyant, grondant, et faisant mille reproches.

Ses aboiements attirèrent des enfants qui sortaient de l'école ; ils se joignirent à Médor pour injurier le chat ; ils finirent même par ramasser des pierres et lui en jeter : c'était une véritable grêle. Le chat se sauva au haut de l'arbre, se cacha dans les endroits les plus touffus : ce qui n'empêcha pas les méchants garçons de continuer leur jeu et de faire des hourras de joie chaque fois qu'un miaulement plaintif leur apprenait que le chat avait été touché et blessé.

Médor commençait à s'ennuyer de ce jeu ; les miaulements douloureux du chat avaient fait passer sa colère, et il craignait que les enfants ne fussent trop cruels. Il se mit donc à aboyer contre eux et à les tirer par leurs blouses ; ils n'en continuèrent pas moins à lancer des pierres ; seulement, ils en jetèrent quelques-unes à mon pauvre ami.

Enfin, un cri rauque et horrible, suivi d'un craquement dans les branches, annonça qu'ils avaient réussi, que le chat était grièvement blessé, et qu'il tombait de l'arbre. Une minute après, il était par terre, non seulement blessé, mais raide mort ; il avait eu la tête brisée par une pierre.

Les méchants enfants se réjouirent de leur succès, au lieu de pleurer sur leur cruauté et sur les souffrances qu'ils avaient fait endurer à ce pauvre animal. Médor regardait son ennemi d'un air compatissant, et les garçons d'un air de reproche ; il allait retourner à la maison, lorsqu'un des enfants s'écria :

" Faisons-lui prendre un bain dans la rivière, ce sera très amusant.

— Bien dit, bien imaginé ! s'écrièrent les autres. Attrape-le, Frédéric ; le voilà qui se sauve."

Et voilà Médor poursuivi par ces méchants vauriens, eux et lui courant à toutes jambes ; ils étaient malheureusement une douzaine, qui s'étaient espacés, ce qui l'obligeait à toujours courir droit devant lui, car, aussitôt qu'il cherchait à leur échapper à droite ou à gauche, tous l'entouraient, et il retardait ainsi sa fuite au lieu de l'accélérer.

Il était bien jeune alors, il n'avait que quatre mois ; il ne pouvait courir vite ni longtemps ; il finit donc par être pris. L'un le saisit par la queue, l'autre par la patte, d'autres par le cou, les oreilles, le dos, le ventre, ils le tiraient chacun de leur côté, et s'amusaient de ses cris. Enfin ils lui attachèrent au cou une ficelle qui le serrait à l'étrangler, le tirèrent après eux, et le firent avancer avec force coups de pied ; ils arrivèrent ainsi jusqu'à la rivière ; l'un d'eux allait l'y jeter après avoir défait la ficelle ; mais le plus grand s'écria :

" Attends, donne-moi la ficelle, attachons-lui deux vessies au cou pour le faire nager, nous le pousserons jusqu'à l'usine, et nous le ferons passer sous la roue."

Le pauvre Médor se débattait vainement ; que pouvait-il faire contre une douzaine de gamins dont les plus jeunes avaient pour le moins dix ans ? André, le plus méchant de la bande, lui attacha les deux vessies autour du cou, et le lança au beau milieu de la petite rivière. Mon malheureux ami, poussé par le courant plus encore que par les perches que tenaient ses bourreaux, était à moitié noyé et étranglé par la ficelle que l'eau avait resserrée. Il arriva ainsi jusqu'à l'endroit où l'eau se précipitait avec violence sous la roue de l'usine. Une fois sous la roue, il devait nécessairement y être broyé.

Les ouvriers revenaient de dîner, et s'apprêtaient à lever la pale qui retenait l'eau. Celui qui devait la lever aperçut Médor, et s'adressa aux méchants enfants qui attendaient en riant que la

pale, une fois levée, laissât passer Médor, et que l'eau l'entraînât sous la roue.

" Encore un de vos méchants tours, mauvais garnements. Eh ! les amis, à moi ! Venez corriger ces gamins qui s'amusent à noyer un pauvre chien."

Ses camarades accoururent, et, pendant qu'il sauvait Médor en lui tendant une planche, sur laquelle il monta, les autres firent la chasse à ses tourmenteurs, les attrapèrent tous, et les fouettèrent, les uns avec des cordes, les autres avec des fouets, d'autres avec des baguettes. Ils criaient tous à qui mieux mieux ; les ouvriers n'en tapaient que plus fort. Enfin ils les laissèrent aller, et la bande partit, criant, hurlant et se frottant les reins.

Le sauveur de Médor avait coupé la ficelle qui l'étranglait ; il l'avait couché au soleil sur du foin ; Médor fut bientôt sec et prêt à retourner à la maison. Le forgeron l'y ramena, mais on lui dit qu'il pouvait bien le garder, qu'on avait déjà trop de chiens, et qu'on jetterait celui-là à l'eau avec une pierre au cou s'il ne voulait pas l'emmener.

C'était un brave homme; il eut pitié de Médor et le ramena chez lui.

Comtesse de Ségur,
Née Rostopchine,
Extrait de " Les Mémoires d'un Ane."

Librairie Hachette et Cie,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris ;
et 18, King William Street, Charing Cross, Londres.

ALPHONSE KARR.

KARR (JEAN-BAPTISTE-ALPHONSE) was born in Paris, November 24th, 1808, and educated at the College Bourbon, where he eventually became a master for a short time. It was after he had left the University that he sent a piece of poetry to the *Figaro*. He was asked for some prose, which he supplied, and became one of its regular contributors, and later its Editor. As *Directeur* of the *Figaro* his name soon became well known.

The publication of his novel *Sous les Tilleuls* (1832) brought Alphonse Karr into prominence, and his reputation was enhanced by *Geneviève* (1838) and *Clotilde* (1839). He won, however, his greatest fame by the publication of *Les Guêpes* (1839-1849), a monthly review in which he set forth, as he himself says, "l'expression franche et inexorable de sa pensée sur les hommes et sur les choses, en dehors de toute idée d'ambition, de toute influence de parti." He well carried out

this part of his programme,—sometimes, perhaps, too well—for he often lays himself open to the reproach of being unnecessarily bitter in his strictures on men and things.

M. Alphonse Karr knows how to make the minutest detail interesting. In the use of his wit and sarcasm he mingles irony with sentiment, and fancy with the most rigid reasoning. It is this that gives a special charm to his style.

Besides the works mentioned above, the following are well known: *Voyage autour de mon Jardin* (1845), *Raoul* (1852), *Agathe et Cécile* (1853), *Roses noires et Roses blanches* (1859), *Sous les Orangers* (1859), *Le Credo du Jardinier* (1875).

UNE ÉCOLE DE VILLAGE AUTREFOIS.

Le lendemain, au retour de la pêche, Onésime passa un bout de ligne dans les ouïes de deux énormes merlans, et il s'en alla chez maître Épiphane.

L'école était une seule chambre ; on descendait trois marches pour y entrer ; un homme de taille ordinaire était obligé de baisser la tête pour ne pas se frapper contre la poutre.

La pièce était pavée ; au fond était le lit de maître Épiphane, enveloppé de rideaux en serge verte ; trois bancs et deux tables composaient le mobilier de la classe avec un vieux poêle en fonte, dont le tuyau montait dans la cheminée ; sur le poêle, dont le couvercle était enlevé, cuisait, dans une chaudière de fonte, le dîner de maître Épiphane.

Il y avait aussi un fauteuil de bois à fond de paille, devant lequel était une petite table carrée avec un vieux pupitre ; c'était la place du maître ; auprès de la seule fenêtre qui éclairât l'école : fenêtre dite à guillotine, formée de deux panneaux dont l'un monte en glissant sur l'autre lorsqu'on veut avoir de l'air.

Cette fenêtre de trois pieds carrés était vitrée de trente-six petits carreaux, sur plusieurs desquels ressortaient des espèces de loupes d'un vert foncé

assez semblable au fond d'une bouteille ; un seul de ces carreaux était de papier.

Les enfants étaient assis sur les bancs ; les plus grands avaient devant eux, sur les tables, des livres ou des cahiers; les plus petits étaient pressés sur le banc devant lequel il n'y avait pas de table, les jambes pendantes, bavardant, se poussant aussitôt que le maître détournait les yeux, prenant un air contrit et hypocrite quand il regardait de leur côté !

La classe, qui avait été autrefois blanchie à la chaux, avait, à trois pieds et demi de haut, une ligne crasseuse produite par le frottement de la tête des enfants.

Lorsque Onésime entra, il effaroucha une poule qui becquetait, sous les bancs, les miettes que les enfants laissaient tomber à l'heure de leur repas ; la poule s'enfuit en voletant, mais ne tarda pas beaucoup à revenir.

Le local n'était pas seulement l'école; c'était aussi l'hôtel de ville, où, à certains jours, se rassemblaient M. le maire et MM. les conseillers municipaux.

Quand quelqu'un de ces jours ne *tombait* pas un dimanche, les écoliers avaient congé de droit; d'autant que maître Épiphane, qui était secrétaire de la mairie, n'aurait pu leur donner ses soins éclairés.

Il faisait chaud dans l'école ; le poêle, sur lequel cuisait le dîner, était fort animé ; la fenêtre et la porte étaient fermées ; maître Épiphane, soit par ennui, soit par la privation d'air, s'était endormi au milieu d'une dictée : les écoliers s'étaient fait signe de ne pas le réveiller.

Parmi les plus petits, un avait quitté tout doucement son banc et était allé voler une tartine de beurre salé dans le panier où était le goûter d'un de ses camarades ; celui-ci s'en était aperçu et avait cru reconnaître son beurre lorsque le voleur avait déjà mordu deux bouchées dedans ; il s'efforçait de le lui arracher, et tous deux déchiraient la tartine beurrée, qu'ils tenaient à pleines mains. Un autre s'était mis à cheval sur le banc, auquel il avait fait des rênes avec une corde. Les plus grands jouaient aux billes.

Le bruit que fit Onésime en entrant effaroucha la poule et réveilla maître Épiphane ; il ne savait pas combien de temps il avait dormi ; il avisa ceux qui jouaient.

— Eh ! là-bas ! dit-il d'une voix terrible, faut-il que j'aille vous trouver avec Jacqueline ?

Jacqueline était le nom qu'il lui avait plu de donner à une règle large et plate avec laquelle il leur appliquait des coups dans la main ou sur les ongles réunis, d'après la gravité du crime à expier.

Le plus grand silence régna à l'instant même dans la classe, sous le regard formidable que le maître promena circulairement sur ses élèves.

— Maître Épiphane, dit Onésime, voici deux merlans que j'ai mis de côté pour vous ; ce sont les plus beaux que j'aie jamais vus.

— Merci, Onésime, merci ; j'ai mon dîner aujourd'hui, ce sera pour demain ; mets-les sur la cheminée.

— Maître Épiphane, je voudrais bien vous parler.

— Parle.

— Mais c'est que ce que j'ai à vous dire sera un peu long.

—Eh bien, nous allons nous mettre dans la cour.

Il se leva, et, prenant sa règle :

— Vous voyez, vous autres, dit-il, que je prends Jacqueline avec moi ; je ne vous dis que cela, et, s'il arrivait que vous bavardassiez ou que vous fissiez le moindre bruit, j'ai un œil et une oreille sur vous.

Maître Épiphane était un grand homme sec, avec la figure jaune et le nez rouge, de grands yeux d'un bleu pâle, hébétés ; il paraissait avoir quarante ans ; ses cheveux, châtain clair, étaient prétentieusement frisés sur les faces.

Il était vêtu d'une redingote verte, râpée, à collet crasseux ; il avait sur le côté de la tête un chapeau, devenu gris et luisant, qu'il ne quittait jamais.

Il avait fait toute sorte de métiers, mais il était maître d'école depuis une dizaine d'années ; son langage était à la fois pédant et incorrect ; ses saluts, comme ses gestes, étaient prétentieux ; il se croyait positivement un homme *comme il faut*, et attribuait à un sort ennemi les hasards par lesquels il ne vivait pas dans le *grand monde*. Il croyait, du reste, avoir été dans le monde à une époque où, demeurant dans une grande ville, il avait beaucoup hanté les cafés.

Outre ses fonctions d'instituteur et de secrétaire de la mairie, il était chantre à l'église, sonnait les cloches et jouait du violon ou du flageolet pour faire danser à certains dimanches.

Il s'appuya sur un arbre voisin de la porte de la classe, qu'il laissa ouverte.

— Allons parle, Onésime, dit-il ; tu es maintenant un homme et on peut causer avec toi.

Onésime lui dit :

— Savez-vous, maître Épiphane, ce que c'est qu'un cavalier accompli ?

— Oui, certes, répondit le maître d'école, et il y a quelque vingt ans, j'étais alors militaire et en garnison à Metz, j'ai entendu dire quelquefois de moi : " Voilà un cavalier accompli."

— Est-il vrai, maître Épiphane, que, pour être un cavalier accompli, il faille savoir tant de choses ?

— Mais à quoi bon toutes ces questions, Onésime ?

Le bruit s'était graduellement élevé dans la classe jusqu'à un affreux tintamarre. Maître Épiphane ôta ses sabots et s'avança sans bruit jusqu'à la porte ; mais les écoliers avaient placé une sentinelle, et, quand il fut à portée de voir dans la classe, tout était parfaitement en ordre et on aurait entendu une mouche voler.

Il les enveloppa de son plus terrible regard ; et, en avisant un qui paraissait étudier avec la plus profonde attention, la tête dans les deux mains et les deux coudes sur la table :

— Tu es bien rouge, petit Pierre, dit-il ; tu n'as pas toujours si bien étudié ; je te rattraperai.

Il revint alors à son arbre. Au bout de quelques instants, on commença à causer tout bas ; puis un sourd murmure de voix confuses alla toujours

en croissant, jusqu'au moment où le tumulte arriva encore une fois à son comble.

La poule se mit à jeter des cris de détresse. Un des écoliers avait réussi à la saisir, et un autre la lui disputait. L'un la tenait par la tête et l'autre par une aile.

Quand maître Épiphane accourut, on lâcha promptement la poule, qui se sauva dehors, hérissée, un peu plumée et haletante ; puis le silence se fit derechef.

Le maître changea de place pour mieux voir dans la classe et pouvoir entremêler sa conversation avec Onésime d'avertissements adressés à ses écoliers.

— Où en étions-nous ? dit-il au jeune pêcheur.

— Je vous demandais, maître Épiphane, s'il était vrai qu'il *faille* savoir tant de choses pour être un cavalier accompli ?

— Je vais te dire ce que je savais. J'étais de première force au billard ; à une époque où j'étais à Paris, j'étais alors fabricant de colle forte, je jouais avec Eugène, un garçon de café le plus fort de Paris. Eh bien, il ne me rendait qu'un point et il ne me gagnait pas toujours. J'étais toujours très bien mis : un col en baleine, une chaîne sur mon gilet, des bagues aux mains, des bottes à talon ; en un mot, tout ce qui constitue l'élégance... Eh ! là-bas ! Léon, Jacqueline va aller te caresser les côtes !... Je faisais des armes, la canne, le bâton, le chausson, tout. Après que j'ai eu quitté Paris, j'étais à Châlon-sur-Saône, sous-directeur d'assurances contre l'incendie. Je me rappelle, j'ai désarmé, avec un simple manche à balai, trois

soldats avec lesquels je m'étais pris de querelle dans un cabaret. Je suis sûr qu'on en parle encore dans la ville. Je jouais du violon et du flageolet... Eh! là-bas! petit Pierre, je te vais allonger les cheveux... J'ai une fois fait danser les dames de la ville, un dimanche, à Pithiviers, où j'étais élève en pharmacie. J'étais ensuite invité partout; c'était à qui m'aurait. Après ça, il faut dire que je n'avais pas mon pareil pour dire des choses flatteuses aux dames. J'étais le bienvenu dans les meilleures maisons.... Ah! tu montes sur la table, Jean-Louis; ah bien, nous allons rire un moment. Viens ici... Vous ne voulez pas venir, Jean-Louis? Je voudrais bien voir que vous ne vinssiez pas.

Jean-Louis arriva en rechignant, et il reçut trois coups de règle dans la main; après quoi, il s'en retourna en pleurant à sa place.

— Écoute ici, Claude. Allons, n'aie pas peur; ce n'est pas Jacqueline qui te demande. Apporte-moi la boîte au sel qui est accrochée dans la cheminée. Là! prends-en une petite poignée. Là! pas tant... Bien... Tu vas raccrocher la boîte à sa place, et tu mettras le sel dans la marmite qui est sur le poêle... Mais enfin, Onésime, est-ce que tu veux devenir un cavalier accompli? C'est un mot qui ne se prononce pas souvent à Dive, du moins je ne l'ai jamais entendu.

— Et faut-il aussi savoir lire et écrire? demanda Onésime.

— Certainement.

— Eh bien, maître Épiphane, je payerai ce qu'il faudra. Le merlan va bien et on a vu déjà des

harengs par le Nord ; mais il faut que, dans un an, je sois un cavalier accompli.

— Eh ! là-bas ! je vais vous faire rire. Jacqueline va achever de vous égayer.

Ce qui faisait rire les enfants, c'est que Claude, en mettant du sel dans la marmite, y avait mis également une poignée de poudre à faire sécher l'écriture. Le silence eut cette fois peine à se rétablir.

Les enfants riaient malgré eux. Un petit blond, appelé Émile, reçut quatre coups de règle sur le bout des doigts, poussa des cris affreux et retourna à sa place en tirant la langue à maître Épiphane, qui s'était détourné.

— Un an, mon pauvre Onésime, quand il y a tant de gens qui n'y réussissent pas dans toute leur vie ? Mais quelle fantaisie te prend donc ?

— J'ai des amis d'enfance qui sont à Paris, et je ne veux pas leur faire honte quand ils reviendront.

— C'est bien. Les maîtres de Paris font payer plus cher ; mais il n'y en a pas un que je craigne en rien...Eh ! petit Pierre et Maurice, je vais aller vous aider à vous battre. Jacqueline va se mettre seule contre vous deux... C'est égal, je vas t'apprendre ce que je sais. Tu viendras dans tous les moments que tu ne passeras pas à la mer, et, les jours de mauvais temps, nous piocherons. Je ne te dis pas que tu deviendras en un an ce qu'on appelle un cavalier accompli ; mais le plus fort des élèves de Paris aura encore à te demander des leçons.

La poule, qui s'était rassurée et était rentrée

dans la classe, fut cette fois encore prise par petit Pierre. Petit Pierre, voyant le maître se retourner, s'assit sur la poule pour l'empêcher de crier.

Maître Épiphane convint avec Onésime que celui-ci viendrait dès le lendemain et qu'on commencerait à la fois les armes, la musique, la lecture et l'écriture.

Puis, comme c'était l'heure d'aller sonner à l'église, il déclara la classe finie. Petit Pierre alors voulut délivrer et chasser la poule ; mais la pauvre bête était morte. Il la poussa avec le pied sous la table du maître, et toute l'école joyeuse s'enfuit en courant par les chemins.

ALPHONSE KARR,
Extrait de "La Famille Alain."

Calmann Lévy, éditeur,
3, Rue Auber, Paris.

P. AUDEBRAND.

PHILIBERT AUDEBRAND was born at Issoudun in 1816, and commenced his studies at St. Amand (Cher), completing them in Paris. He came into note as *rédacteur en chef* of the *Tam-Tam*, a literary and artistic magazine in which many well-known writers made their *début*. He wrote also for *Le Charivari*, *Le Corsaire*, *Le National*, and many reviews. His pen has been so prolific that M. Monselet says of him : "On couvrirait la place du Carrousel avec tout ce qu'il a écrit." The pleasing novels which M. Audebrand publishes from time to time in *Le Soleil du Dimanche*—a weekly paper—are eagerly looked for by its many readers.

Among his works may be mentioned : *Les mariages d'aujourd'hui* (1865), *Le drame de la sauvagère* (1874).

HISTOIRE D'UN SABOT.

En 1832, sur la fin du mois de septembre, un bruit sinistre se répandit tout à coup dans le cercle déjà fort nombreux des dilettanti parisiens. Un journal annonçait que Nicolo Paganini venait de tomber malade à la suite d'un des concerts que l'illustre violoniste composait à lui seul. Les amateurs espérèrent un moment que la version de cette feuille était ou erronée ou exagérée pour le moins. Il n'en était rien: une fièvre intermittente, particulière aux artistes qui abusent de l'étude, assiégeait le grand musicien et donnait même de sérieuses inquiétudes sur son existence. Paganini, dont la maigreur était idéale, paraissait ne vivre que par artifice. Il était à craindre que cette frêle et nerveuse organisation se brisât contre les premières atteintes du mal opiniâtre.

Ceux de ses amis qui veillaient autour de sa personne appelèrent à la hâte trois médecins en renom, trois lumières de la Faculté de Paris; c'est l'usage. Ces messieurs examinèrent longuement le malade, et ne purent tomber d'accord; c'est encore l'usage.

"La maigreur envahit notre Orphée à vue d'œil, dit l'un; ce doit être la conséquence d'un trop grand amour de la musique. Notre malade

n'a de cœur, de pensée et de souffle vital que pour son violon. En guise de correctif je me prononce pour le repos absolu. J'y joindrai volontiers le jus de poulet et le vin de Bordeaux, étant entendu que ce dernier sera administré à petites doses.

— Quant à moi, messieurs, dit un autre, j'incline à penser que cette soudaine maladie est une suite du choléra qui a décimé Paris cet été. Au vin de Bordeaux et au jus de poulet, choses excellentes, sans contredit, je serais d'avis qu'on ajoutât, non du repos, mais l'exercice du cheval et des distractions exhilarantes, du bruit, des fêtes et le commerce du monde.

— Avec toute la déférence que je dois à d'honorables collègues, messieurs, je me bornerai à dire que ce qui vient d'être conseillé n'est pas tout à fait conforme à mon sentiment, objecta le troisième. Si l'on permet à l'illustre musicien de se livrer à son art, même pour se distraire, je prétends que c'est un homme mort. Ce sont les émotions qui résultent d'une soirée enivrante, les bravos et les bouquets jetés à ses pieds qui lui donnent la fièvre ; c'est l'éloge d'un feuilleton qui remue tout son être et qui le tue. Je vois encore autre chose dans son état. Paganini a commencé par lutter contre la misère et l'obscurité, il s'est usé d'abord dans les veilles laborieuses, il s'est usé ensuite dans de continuelles pérégrinations. L'ordonnance que je formulerais ne contrarierait en rien l'amour qu'il professe pour l'isolement. On lui assignerait un nid bien chaud et presque solitaire pour cet

automne. Il y aurait dans le voisinage un grand jardin, et, s'il se pouvait, un bois propre à la promenade. Notre homme y cueillerait le calme d'un heureux jour ; *carpe diem*, comme dit Horace. A l'entrée de l'hiver, il se serait renouvelé dans une seconde jeunesse. J'ai dit."

On alla aux voix, sans plus discourir, et ce fut le dernier avis qui réunit le plus de suffrages, deux sur trois. Solitude, repos absolu, une retraite et une nourriture hygiénique. En quatre lignes, on écrivit l'ordonnance sur une feuille de papier à musique égarée sur une table près des docteurs. Chacun d'eux mit sa signature au bas de la prescription et l'on se retira.

Il restait à trouver une retraite convenable. On avait d'abord jeté les yeux sur une villa des Champs-Élysées, qui n'étaient pas encore encombrés de maisons, il y a vingt-cinq ans, mais le malade prétendait qu'il se faisait trop de bruit de voitures, de chevaux et de fêtes publiques dans les environs. Quelqu'un avait proposé alors une maison de santé, qui, à cette époque-là, se trouvait à la corne du bois de Boulogne, dans un paysage charmant ; mais le musicien, frileux comme tous les enfants du midi, déclarait qu'il redoutait les premiers souffles de la froide saison aux alentours d'un bois. Ce qu'il lui fallait, c'était Nice, à cause de son soleil éternel, ou Paris, en raison de ses chambres bien closes.

Dès le lendemain, Paganini était conduit à la *villa Lutœtiana*, au sommet du faubourg Poissonnière.

On se rappelle peut-être cet établissement

hospitalier, longtemps fréquenté par les malades d'élite. A la maison principale, assez spacieuse et très confortable, était annexé un jardin toujours vert et qui avait presque l'étendue d'un parc. On a bâti depuis des magasins sur ses plates-bandes. La hache a fait tomber, il y a une quinzaine d'années, ses acacias, ses tilleuls et ses marronniers. Ainsi le voulait la spéculation, qui avait à construire une usine à gaz. Mais ces arbres ont été durant un quart de siècle fort recherchés de ceux qui, selon le mot de Balzac, ont besoin d'ombre et de silence. La *villa Lutætiana* était d'ailleurs comme un abrégé de la grande ville.

Un des avantages de la maison, c'était de laisser au nouveau venu sa liberté entière; chacun y vivait à sa guise, à la table commune ou dans l'isolement. Le soir venu, ceux qui aimaient la causerie ou le jeu restaient au salon, les autres prenaient l'air dans les avenues sablées du jardin ou remontaient chez eux, le roman nouveau à la main.

Paganini était naturellement de ceux qui, n'aimant ni le mouvement ni le bruit, s'enfuyaient à tire d'ailes dans leur chambre pour un oui ou pour un non.

Dans notre siècle si plein de l'adoration de lui-même, il ne manque pas d'hommes publics qui se complaisent dans le spectacle de leur propre célébrité. Le grand musicien éprouvait je ne sais quel accès de fièvre quand les yeux d'autrui se fixaient sur sa longue et mélancolique figure. Aussi jugez des caquets du salon ! Quatre ou cinq vieilles filles dévoraient l'artiste à belles dents.

"Avez-vous vu ce grand artiste, mesdames? Il ne salue personne, il ne sonne mot, il ne reste jamais en place: il prend un potage à la hâte, sous la tonnelle quand il fait du soleil, et il se sauve à toutes jambes s'il survient un témoin. Quel ours mal léché!

— Cela tient à son mal, reprenait une autre. On prétend qu'il y a dans sa vic un mystère terrible, une aventure à la suite de laquelle il s'est déclaré chez lui un anévrisme au cœur. L'homme sait qu'il en mourra dans un an, peut-être dans six mois; c'est ce qui le rend sombre.

— Vous n'y êtes pas! objectait une troisième fine mouche. Paganini est avare. Le fait, pour le coup, n'est pas un mystère. Rappelez-vous ce concert au bénéfice des inondés de Saint-Étienne, organisé par M. Jules Janin, et auquel il a refusé de prendre part parce qu'il devait y jouer gratis. Dans cette maison, en voyant un peu de monde, il craindrait d'être amené à ces politesses dont un homme bien né ne s'affranchit pas: une glace, un bouquet, une loge d'opéra, un livre à la mode. Avant tout, prenez-le pour un cancre.

— Bien dit! s'écria une quatrième; l'imputation n'a rien d'outré. Quand je l'ai vu entrer ici, je me suis dit qu'il ne mettrait sans doute jamais les pieds au salon, puisqu'il s'y trouve des tables à jeu. Cet Harpagon jouer! si par impossible il venait à perdre vingt sous au whist, il serait homme à se couper la gorge avec son archet."

Ces épigrammes, nullement fondées, arrivaient par bouffées jusqu'à la Thébaïde du musicien; mais que lui importait au fond? Paganini obéissait

absolument à sa fantaisie, qui était de vivre seul, de se promener sans témoins, sous les arbres, de relire un paquet de vieilles lettres, cher et chaste trésor qui le suivait dans tous ses voyages. Le repos aidant, il recouvrait peu à peu sa santé perdue. Un accès de gaîté tempérait même parfois cette tristesse si profonde qui l'enveloppait comme une chappe de plomb. Dans toute la maison, d'ailleurs, Paganini n'aimait que Nicette.

On va me dire: "Qu'est-ce que Nicette?" En deux mots, c'était une chambrière de la villa, apprentie cordon-bleu, jolie fille de dix-huit ans, préposée au service des malades. L'artiste avait entrevu ce charmant visage, et il avait demandé à l'avoir sous ses ordres. Nicette était une franche Picarde, un oisillon jaseur. En servant le déjeuner, le matin, elle détaillait, sans malignité, mais gaîment, la chronique de la maison. Un sourire, moins amer rajeunissait les lèvres de Paganini.

Un jour, Nicette se présenta sans sa bonne humeur. L'automne tirait alors à sa fin. Il y avait déjà des feuilles jaunies dans le jardin, et les premières bises de l'hiver qui portent à de mutuels épanchements commençaient à fouetter les vitres de la chambre. Le musicien, qui s'amusait à sculpter un morceau d'ivoire en manche de poignard, interpella vivement la jeune fille.

"Ah ça! qu'avez-vous donc, ma belle enfant? Je vous trouve l'air triste. Vos beaux yeux sont rouges; vous avez pleuré, Nicette, vous avez du chagrin?

— Beaucoup, monsieur.

— Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander la cause de cet ennui ?

— Non, monsieur, pas précisément, mais..."

Il darda ses deux grands yeux noirs sur la figure troublée de la chambrière.

"Allons, dit-il, je devine tout. Cela vient d'un amoureux ?"

Nicette ne répondit pas.

Je me trompe ; elle rougit : c'était répondre.

Il insista.

"Voyons, la belle enfant, dites-moi tout. Peut-être pourrai-je porter remède au mal."

Nicette essuya ses larmes avec la pointe de son tablier.

"Qu'y a-t-il donc ? poursuivit le musicien. Tenez, j'ai vu cent fois votre histoire dans les opéras bouffons de notre Italie. Après vous avoir fait mille promesses, *il* vous a quittée, et vous n'entendez plus parler de *lui*.

— Ah ! le pauvre garçon, il m'a quittée, il est vrai, mon bon monsieur, mais sans qu'il y ait de sa faute.

— Comment cela ?

— C'est bien simple. Comme il a eu vingt ans cet été, l'heure de la conscription a sonné pour lui ; il a eu un mauvais numéro ; il est parti, et à cette heure il monte la garde à Lille en Flandre, un fusil de cinq pieds sur l'épaule. Voilà le mal, mon cher monsieur ; vous voyez bien qu'il est sans remède.

— Mais, Nicette, est-ce qu'il ne vous reste pas la ressource de lui acheter un remplaçant ?"

Ce fut au tour de Nicette de sourire, mais avec tristesse.

"Je vois bien que monsieur plaisante, dit la jeune fille. Acheter un remplaçant, et avec quoi? juste ciel!

— Cela coûte donc bien cher?

— Cette année les hommes sont hors de prix, à cause des bruits de guerre: quinze cents francs, les yeux de la tête!"

Ici l'artiste, attendri, mit dans ses mains la petite main blanche de la chambrière.

"Si ce n'est que cela, Nicette, ajouta-t-il, ne pleurez plus. Quinze cents francs ne sont pas une affaire: je me charge de la somme."

En même temps il prit un crayon et écrivit à la hâte ces trois mots sur la peau d'un calepin:

"Songer à donner un concert au bénéfice de Nicette."

Un mois s'écoula, l'hiver était au bout.

Nous savons tous combien le vent aigre et la neige fondue arrivent vite à Paris. Du charmant jardin de la *villa Lutætiana* il ne restait plus que des arbres dépouillés de leurs feuilles, des parterres nus, des oiseaux muets, deux ou trois petites statues de marbre qui grelottaient sous le givre.

Un jour de novembre, le médecin dit à Paganini:

— Cher grand artiste, vous n'irez plus en plein air qu'à la première lune de mars.

— J'obéirai, docteur, répondit le musicien.

Il faut vous dire qu'il n'y avait que peu de chose à faire désormais pour que la guérison fût complète. Depuis quelque temps, en faisant

sa toilette le matin, le malade de la veille se regardait dans une glace, et il se trouvait singulièrement rajeuni. C'était pour le coup que, le voyant ainsi transformé, Stendhal aurait répété son cri:

"Quand il le voudra, Paganini jouera le *Misanthrope* sur son violon."

N'ayant plus la ressource de se promener dans le jardin, il était devenu, par bonheur, un peu moins sombre; on le voyait même faire quelque temps d'arrêt au salon. Après dîner, il se laissait volontiers tomber sur un canapé de velours rouge; il y restait vingt minutes à feuilleter un album de gravures à la mode, ou à remuer avec une petite cuillère de vermeil un verre d'eau sucrée à la fleur d'oranger. On devine que les pies-grièches trouvaient dans le fait mille occasions de raviver leur caquetage.

Paganini laissait dire. Une fois sa santé rétablie, il ne pouvait se préoccuper que d'une chose: la promesse faite à Nicette.

"Nous verrons cela dans le courant de cet hiver, pensait-il, en janvier ou en février. Quelques coups d'archet suffiront."

On approchait de la veille de Noël. A l'occasion de l'anniversaire de la naissance du Christ, il existe en France un usage cher aux enfants et qui s'est conservé à Paris. On place au coin de l'âtre un soulier ou même un sabot, un sabot surtout. On suppose ensuite qu'un génie descend du ciel par le trou de la cheminée, les mains pleines de friandises et de jouets.

Bon an, mal an, le sabot de Noël rapporte deux millions au commerce parisien.

Dans la matinée du 24 décembre, les quatre bonnes langues dont nous avons parlé s'étaient mises à disserter sur cette coutume qui commence à tomber en désuétude. De là à un concert de méchancetés, il n'y a jamais loin pour certaines âmes.

“ Ce sera pour ce soir.

— Oui, pour ce soir, c'est convenu.”

Le soir venu, Paganini était, suivant son habitude, assis sur le divan du salon, occupé à remuer son eau sucrée, quand un bruit inusité se fit entendre. Près de la porte d'entrée, dans le corridor qui conduisait aux autres appartements, des voix confuses et des piétinements de souliers ferrés retentissaient au point d'interrompre la causerie et le whist.

“Qu'est-ce donc que ce bruit? demanda un membre du quatuor féminin.

— Presque rien, mesdames, dit Nicette qui faisait son entrée ; c'est une caisse que l'on apporte.

— Pour qui? ajoutèrent les mégères en comprimant un sourire.

— L'adresse est mal mise, à ce qu'on dit.

— Faites entrer le commissionnaire.”

Vint une espèce de géant. Auvergnat lourdeau, avec des favoris roux et taillés en côtelettes et une veste de velours bleu. L'homme portait entre ses mains une cassette en bois de sapin sur laquelle on avait écrit en grosses lettres noires le mot : *Fragile*, et un peu plus bas en caractères beaucoup moins gros : *A monsieur Nicolo Paganini.*

"Où prenez-vous donc que l'adresse est mal mise, Nicette? s'écria un vieux pensionnaire de province condamné à la goutte perpétuelle. Rien de plus clair que l'écriteau. Cet envoi s'adresse à notre illustre musicien."

Paganini, distrait comme tous les esprits rêveurs, n'imaginait pas qu'il fût question de lui. Nicette dut s'en mêler.

"Eh bien! monsieur, dit-elle, il paraît que la cassette est pour vous?

— La cassette!... Quelle cassette, mon enfant?

— Mais, monsieur, la boîte que voici."

Il pensa avaler son verre d'eau sucrée de travers en voyant l'Auvergnat s'avancer vers lui, près du divan.

"Mais d'où vient cette caisse?" demanda l'artiste.

L'homme répondit qu'il n'en savait rien au juste, mais qu'il pensait que ce devait être d'Orléans ou bien de Lyon.

"Voilà qui est singulier, objecta Paganini; je ne connais âme qui vive dans ces deux villes. Qui peut penser à m'envoyer quelque chose de ce côté-là?

— Il n'importe, monsieur, répondit Nicette le plus doucement possible; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que vous ne pouvez vous dispenser de recevoir le colis.

— C'est juste, mon enfant."

En parlant ainsi, il porta la main à son gousset et en tira une pièce de cinq francs qu'il tendit au commissionnaire.

"Merci, mon bon monsieur," dit l'Auvergnat en se retirant.

Nicette était toujours à la même place.

"Faut-il monter la caisse chez vous, monsieur?" demanda-t-elle au musicien.

Mais ce dernier, visiblement intrigué, tournant et retournant en tous sens cette mystérieuse cassette ne songeait guère à lui répondre. Son œil si pénétrant avait toujours l'air de dire: "Qu'est-ce que cette boîte? D'où vient-elle?" Le mot *fragile* écrit avec intention sur le couvercle déconcertait surtout ses conjectures.

"Mon Dieu! se hasarda à dire une des quatre dames, il est évident que ce sont des étrennes anticipées.

— Oui, reprit une seconde, cette cassette doit contenir un trésor; qui sait, un Stradivarius ou un Amati, peut-être?

— Vous vous trompez, belle dame, dit le pensionnaire de province. Comme je me connais en emballage, j'ose affirmer que c'est un nougat du Midi.

— Mais, monsieur le magistrat, un nougat n'est pas ce qu'on appelle *fragile*," riposta le quatuor.

Quant à Paganini, l'impatience le gagnant, il saisit tout à coup le couvercle de la boîte du bout de ses grands doigts et le fit sauter en une seconde.

"Au fait, dit une voix, nous allons en avoir le cœur net; voilà la caisse ouverte. Nous allons voir ce que c'est."

La voix se trompait, on ne voyait rien encore.

Cependant le musicien souleva un paquet assez volumineux qu'enveloppait une épaisse cuirasse de ce papier noir dont on se sert pour les expédi-

tions de long cours. Trois gros cachets de cire rouge scellaient solidement l'objet.

" Eh bien ! qu'est-ce donc ? demanda un joueur de whist.

— Il faut faire sauter trois cachets de cire rouge pour le savoir."

Paganini n'hésita pas.

Mais lorsque le papier d'emballage fut rejeté, on ne fut pas plus avancé. Après le papier noir se trouvait une seconde enveloppe de papier gris, après ce papier gris une troisième enveloppe de papier bleu.

Voyant que la chose prenait la tournure d'une mystification, les spectateurs de cette scène se regardaient déjà entre eux pour convenir du moment où il serait opportun de rire.

Sur ces entrefaites, le maëstro s'était décidé à soulever la troisième enveloppe, et il tendit à la main, sous les yeux de vingt personnes, un sabot énorme, un sabot de frêne taillé probablement dans les Ardennes ou dans la Forêt-Noire, pour chausser le pied d'un cyclope ou pour servir de berceau au fils d'un bûcheron.

Un long et bruyant éclat de rire avait immédiatement accueilli cette découverte.

" Un sabot ! dirent en chœur les quatre vieilles filles en échangeant un coup d'œil d'intelligence.

— Un sabot ! répéta Nicette à demi-voix.

— Un sabot ! ajouta Paganini tout confus ; c'est une mauvaise plaisanterie qu'on a jugée très piquante ; c'est une allusion à ce qu'on appelle mon avarice, c'est un trait dont je devine le point de départ. En me l'envoyant la veille de

Noël, on veut me comparer aux enfants qui demandent toujours et ne donnent jamais. Il ne faut pas être bien sorcier pour comprendre le sens de ce bon tour. Eh bien, soit! on a prétendu tout à l'heure que cette caisse renfermait un trésor; je ferai si bien qu'on ne se sera pas trompé. Ce sabot vaudra bientôt son pesant d'or."

Cette tirade finie, il se leva, salua à peine les assistants, et disparut en emportant la caisse et son contenu.

Il y avait déjà trois jours que l'artiste n'avait reparu au salon. Nicette, interrogée, prétendait qu'il était absorbé chez lui par un grand travail. Au dire de ses voisins, il ne cessait pas de remuer la lime, la scie et le marteau. En effet, Paganini, très habile dans l'art du luthier, était parvenu en trois jours, à force de patience et de travail, à transformer son sabot de frêne en un violon plus léger et bien plus harmonieux qu'un Amati.

Une vrille à la main, il l'avait enrichi d'une corde d'argent; il l'avait creusé, sculpté, rendu sonore; il lui avait donné une âme; il en avait fait un chef-d'œuvre.

Dès le lendemain, une affiche bleue, placardée sur les murs de la *villa Lutætiana*, annonçait que, sous trois fois vingt-quatre heures, la veille du jour de l'an, Paganini donnerait un concert dans le salon même. Le maëstro promettait d'y jouer dix morceaux, cinq sur un violon, cinq sur un sabot. Le prix d'entrée était fixé à vingt francs par personne. Il est juste d'ajouter qu'en trois lignes, il indiquait que le produit serait destiné à une bonne action.

La même pancarte avait été répandue avec soin dans le grand monde. Jugez un peu du bruit que devait naturellement faire dans Paris cette annonce inattendue. Il y avait trois mois qu'on ne savait ce qu'était devenu l'illustre musicien. Les amis de la belle musique ne purent dissimuler un long tressaillement de plaisir. C'est vous dire que les billets de concert furent enlevés en une minute. Paganini avait voulu qu'on n'en mît qu'une centaine en circulation.

Un concert dans une élégante maison de santé, après trois mois de silence ; des variations jouées tour à tour sur un violon et sur un sabot, ces circonstances passèrent pour une de ces bizarreries qu'on est toujours disposé à attribuer aux artistes. Mais le soir même du jour de la Saint-Sylvestre, de riches équipages stationnaient tout le long du faubourg Poissonnière ; cent auditeurs d'élite venaient assister à cette petite fête musicale, qui a été l'un des événements les plus remarquables de ce temps fécond en excentricités.

Des fauteuils, des banquettes et des estrades avaient été adroitement disposés dans le salon. Paganini vint, souriant, plus jeune que ne le voulait son âge, ardent à son art ; il joua de son violon favori, et une ivresse soudaine s'empara de l'auditoire, transporté au septième ciel ; c'était Linus, disciplinant le monde antique à l'aide de la musique. Pour le grand artiste, ce miracle n'avait rien d'imprévu ni d'inusité, il devait y avoir mieux.

“ Mais comment s'y prendra-t-il pour tirer les mêmes sons d'un sabot ? se demandait-on.

— Vous allez voir, répondaient les dilettanti

charmés ; Paganini nous a habitués à tous les prodiges."

Ce sabot, il le prit, en effet, et il l'assouplit bientôt au point d'en faire l'outil le plus harmonieux que les oreilles humaines aient jamais entendu. Emporté par le désir de se montrer plus fort que lui-même, l'artiste fit rendre à cet instrument de fabrique nouvelle non plus une de ces cantilènes vulgaires qui captivent un moment l'âme et la ravissent sur leurs ailes ; il se mit à jouer un drame tout entier dont l'intelligence n'était douteuse pour personne : c'était le retour d'un conscrit. L'archet le montrait désolé de partir, puis joyeux de quitter la caserne ; on devinait les pleurs, puis la joie de sa promise : on était témoin de leur bonheur.

Pour le coup, les applaudissements furent unanimes et répétés comme dans la salle de l'Opéra ; les bouquets tombaient aux pieds du musicien.

A un certain moment, les quatre vieilles filles elles-mêmes, si peu sympathiques au grand instrumentaliste, ne purent se défendre d'une émotion profonde.

" Ah ! c'est très beau ? " disaient-elles.

Dans un coin du salon, à demi cachée par un paravent, une enfant pleurait d'aise : c'était Nicette.

La symphonie du conscrit lui était allée droit au cœur.

Le concert fini, on compta la recette : il y avait deux mille francs.

" Tiens, Nicette, dit Paganini à la petite cham-

brière, voici cinq cents francs de plus qu'il ne te faut pour acheter le remplaçant. Ce sera pour les frais de route du soldat."

Et quelques instants après :

" Mais il faut aussi quelque chose pour entrer en ménage. Ce sabot, ou, si tu l'aimes mieux, ce violon t'appartient ; tu en disposeras comme il te plaira ; mais je suis sûr que ce sera une belle dot pour toi."

Nicette, en effet, a vendu le sabot six mille francs à M. H......, riche amateur.

Il est aujourd'hui la propriété de lord Granville, ancien ambassadeur de la reine d'Angleterre, à Paris.

Sa Seigneurie dit sans cesse :

" Ce sabot est un monument historique aussi précieux que la plume avec laquelle lord Byron a écrit *Don Juan*."

PHILIBERT AUDEBRAND,
Extrait de " Les Mariages d'aujourd'hui."

E. Dentu, éditeur,
3, Place de Valois, Palais-Royal, Paris.

NOTES.

LAMARTINE PARMI LES PÊCHEURS NAPOLITAINS.

Page	Line		
3,	1	*Naples* (Gr. *neapolis*, new town),	The ancient Parthenope, in the South of Italy, situated between mounts Posilipo and Vesuvius; close by may be seen the ruins of Herculaneum and Pompeii.
	2	*Des hommes du peuple*,	Of common people.
	10	*Lier connaissance*,	To make the acquaintance.
	17	*Pausilippe*,	Posilipo, a mountain situated in the S.W of Naples; a tunnel used as a road runs through this mountain from Naples to Pozzuoli; at the entrance of this tunnel is an empty tomb supposed to have been that of Virgile.
4,	1	*Caïque*,	A light boat, frequently used at Constantinople and in the Archipelago.
	10	*Nous liâmes conversation*,	We entered into conversation.
	11	*Se prit à sourire*,	Smiled.—Note the verb *se prit* used as a sort of auxiliary.
	14	*Calleuses* (Lat. *callosus*),	Hard, horny.
	16	*Ce serait dommage*,	It would be a pity.
5,	1	*Carlins* (Ital. *carlino*, from Carlo, Charles),	Italian money.
	4	*Un surcroît de provisions*,	Some more provisions.
	6	*Mettre la barque à flot*,	To launch the boat.
	16	*Vésuve*,	Vesuvius, a well-known volcano, situated near the east shore of the Bay of Naples.
	25	*En pleine mer*,	In open sea.
	32	*Il était grand jour*,	It was broad daylight.

Page	Line		
6,	31	*Les lazzaroni,*	Italian word; the lazzarone is a beggar of Naples living in complete idleness; all he does is to ask for coppers necessary to and sufficient for his mean subsistence.
7,	6	*Une mer d'huile,*	A very calm sea. Oil thrown on a rough sea smoothes the waters.
	8	*Cumes,*	An ancient city of Greek origin, situated on the coast of Campania; famous as the residence of the Sibyl.
	12	*Misène,*	Miseno, a promontory 9 miles south-west of the city of Naples.
	17	*Ischia,*	A small volcanic island of Italy, situated between the bay of Naples and that of Gaeta; on the east coast is the town of *Ischia*.
	28	*Procida,*	A small island near Ischia.
	29	*Nous n'avions qu'un parti à prendre,*	We had only one thing to do.
9,	25	*Pour virer de bord,*	To put about.
	26	*Nous mîmes le cap sur,*	We steered towards.
10,	24	*Donner prise,*	To give hold.
11,	26	*La mer était trop grosse,*	The sea was too rough.
	32	*Nous tenons la terre,*	We shall be able to land, *or*, we keep close to the land.
12,	4	*Doubler le cap,*	To sail round the cape.
	25	*Qui tombe à faux,*	Which falls badly.
13,	2	*Nous nous trouvâmes,*	Note that in French the verb *se trouver* is often used instead of *être*.
	7	*Un toit en terrasse,*	A flat roof.
	12	*Des régimes de maïs,*	Stalks of maize.
	32	*En se dressant sur la pointe des pieds,*	Rising on tiptoe.
14,	17	*Chasser le sommeil,*	To wake up.
15,	27	*Rasant la terrasse,*	Flying close to the terrace.
16,	13	*Qu'avais-tu à faire de prendre,*	What business had you to take.
17,	2	*Avait bien eu le temps,*	Had had plenty of time.
	12	*Et jusqu'aux petits enfants,*	And even the little children.—Note *jusque* used for *même* and followed by the contracted article *aux*.
	17	*Le front,*	Used for *the head*.

Page	Line		
18,	9	*A genoux,*	On their knees,—*à la renverse,* upon their back.
	22	*En perdition,*	Sinking.
19,	11	*Montrant le poing fermé aux flots,*	Scolding the waves with her clinched fist.
20,	32	*Sequins,*	Gold coins, worth about 9s. 6d.
21,	9	*En cherchant de l'œil,*	Looking for.
	22	*Il n'en perdit,*	He did not lose for that.
	22	*Piastre* (Sp. *piastra*),	The Spanish piastre was worth about 4s. 2½d., the Mexican about 4s. 3d.
22,	5	*Le jour même,*	This very day.
	14	*Nous pressâmes le pas,*	We hastened.

ÉRUPTION DE VÉSUVE.

27,	4	*Nous nous mîmes en route,*	We started.
	15	*Il faisait nuit close,*	It was quite dark.
	21	*Il se présentait,*	There was seen.
29,	1	*Qui plongeait sur,*	Which overlooked.
31,	11	*Ne demandait pas mieux que de s'en charger,*	Was only too eager to do it.
	12	*Et se mit à l'instant en devoir,*	And at once began to.
33,	10	*Au bout du compte,*	After all.

UN CIGARE CHER.

35,	23	*Il y avait un monde fou,*	There was an immense gathering.
36,	6	*Marchait bien,*	Was going on very well.
	28	*Louis,*	An old French coin of gold, introduced in the reign of Louis XIII. and named after the kings of France; at first its value was ten francs, and later on twenty-four.
37,	22	*Étaient dans la gêne,*	Were in straitened circumstances.
38,	22	*Se tirer d'affaire toute seule,*	To get out of trouble unaided.

UN PEU DE MUSIQUE.

Page	Line		
41,	3	*Le ban et l'arrière-ban de ses fidèles,*	All those used to be present at her receptions.
	26	*Il eût fallu beaucoup de présomption,*	It would have required great presumption.
42,	2	*Se mettre au piano,*	To sit at the piano (to play).
	6	*Commençaient à faire leur deuil de l'espoir évanoui,*	Began to be reconciled to their disappointment.
	7	*La porte du salon s'ouvrit à deux battants,*	The doors of the drawing-room were thrown wide open.
	19	*Décrivant un demi-cercle,*	Moving round a little ; forming a half-circle.
43,	18	*Une cantatrice à roulades,*	A female singer fond of trilling.
	21	*Avait prêté l'oreille,*	Had listened.
44,	5	*Et sans aller jusqu'à déchirer ses gants,*	And without going so far as to tear her gloves.
	17	*Je n'y puis que faire,*	I cannot help it.
	31	*Si vous pensez tant de bien de moi,*	If you think so highly of me.
45,	11	*Un simple frisson,*	Only a shiver.
46,	28	*La femme du monde venait de faire place à,*	The lady of society gave way to.
49,	8	*La musique doit venir d'en haut,*	Music ought to be heard from above.
	16	*Sans contredit,*	Without doubt, certainly.
50,	5	*Dès qu'il juge à propos,*	As soon as he thinks proper.
	11	*Prenaient le chemin de,*	Went towards.
51,	5	*Là-dessus je me tais,*	I have nothing to say about that.

SIX ANNÉES AU SPITZBERG.

55,	12	*Je ne serais pas éloigné de croire,*	I should be inclined to believe.
	13	*Trolles,*	A kind of genius.
56,	2	*Bancs de roche,*	Rocks, Der. *banquet*, *banqueter*, *banque*, *banquier*, *banquise*.—Comp. *banqueroute*, *banqueroutier*.

Page	Line		
56,	5	*Banquises,*	Fields of ice: (*banc* & Engl. ice) — Large field of ice starting from the shore and preventing the ships from landing.
	20	*D'autant que,*	So much so, that.
	25	*Qui savait son affaire,*	Who knew his business.
	30	*Une drôle de petite brune,*	A rather funny little brunette.
	32	*Christiania,*	Capital of Norway.
57,	22	*Voyons que je tâche de me rappeler,*	Well, I will try to remember.
58,	1	*Après avoir cheminé à une demi-lieue de distance.*	After having walked half a league.
	7	*De bonne heure,*	Early.
	14	*Avait fait sombrer,*	Had sunk.—Note the verb *faire* used in French as a sort of auxiliary.
	15	*Ce qu'il est devenu,*	What has become of.
59,	11	*Avait dû s'habituer,*	Had become used to.
60,	10	*Dignes de foi,*	Worthy of belief (credit for person).
	25	*Faisait mûrir ses fruits,*	Ripened his fruits.
61,	15	*En plein air,*	In the open air.
	28	*En guise de pain,*	As bread.
62,	18	*Un enfant au maillot,*	An infant in arms.
63,	6	*Au bord de la plage,*	To the shore.
	15	*Vingt quintaux,*	Twenty hundred-pounds weight.

UNE CHASSE AUX TIGRES.

65,	15	*Tournèrent au crépu,*	Turned or became crispy. A. Dumas' grandmother was a negress.
67,	8	*Il va sans dire qu'il ne brûle jamais sa poudre aux moineaux,*	Needless to say he does not waste his powder on sparrows. — We also say of a simple minded man: *Il n'a pas inventé la poudre*, he is no conjurer.
	12	*Sont à toute épreuve,*	Are never disturbed.
68,	8	*Aveuglante,*	Blinding. Mind the difference between the verbal adjective and the present participle.

Page	Line		
68,	16	*Qui sert aussi de point d'attérrage,*	Which is also used as a landing place.
	18	*Nous nous y rendîmes,*	We went there.—Note the two meanings of *se rendre*, to go, to surrender.
69,	22	*Conduisant en laisse une meute,*	Leading a pack of hounds in leash. (He leads him by the nose, speaking of a man who makes another one do what he pleases: *Il le mène en laisse.*)
	30	*Sur lesquels se détachent çà et là quelques bouquets,*	Over which are seen here and there some clusters of trees.
70,	1	*Sûr,*	Sure takes the accent, but not *sur* sour, neither *sur*, on, upon.
	20	*Se fit entendre,*	Was heard.
	25	*Nous nous tînmes prêts à faire feu,*	We stood ready to fire.
	30	*Surgit de terre,*	Springs from the ground.
71,	16	*Promenant autour de lui un regard de souverain mépris,*	Throwing all around him a highly scornful look.
	19	*Pattes de devant,*	Front paws;—*de derrière*, hind legs.
	20	*En ayant l'air de fermer,*	Seeming to shut.
	30	*Qui n'en finissaient plus,*	Of which there was no end.
72,	7	*Qui portèrent tous deux au défaut de l'épaule,*	Which struck both in the shoulder joint.
	10	*Ne faisait que commencer,*	Was only beginning.
	23	*Couchées en joue,*	Ready to fire.
	24	*Une bonne portée,*	A good shot.
73,	19	*Ne lâchait pas prise,*	Did not loosen its hold.
	26	*Nos carabines s'abattirent,*	Down went our guns ready to fire.
	27	*A bout portant,*	The muzzles of the guns being close to.

LE PIRATE.

74,	21	*Tic ineffaçable,*	Some peculiar habit or manner contracted unconsciously.
75,	6	*Colombie,*	Colombia.—*A.* Republic in South America.—*B.* British

Page Line		
		Colombia, on the coast of the Pacific Ocean, west of the Rocky Mountains, forms part of the Dominion of Canada. Victoria is the seat of the Government. It has gold mines, splendid forests, and very rich fisheries.
75, 7	*Bordeaux*,	(Burdigala), pop. 221,305, one of the largest towns and sea-ports in France; famous for its trade in wines. The *Vin de Bordeaux* is produced in the surrounding district.
17	*Le capitaine espagnol, les Français*,	The Spanish captain, the Frenchmen. Notice that *Français* begins with a capital letter, while *espagnol* does not: the reason is that the former is an adjective, while the latter is a noun.
76, 8	*La Havane*,	Havana, capital of the Island of Cuba and one of the most beautiful ports in the world. It has a great trade in Colonial produce, especially sugar; in the cathedral is the tomb of Christopher Columbus.
28	*Une voie d'eau*,	A leak. This word *voie* has many meanings: 1° way, road, as: La *voie* Appienne, the Appian way; il est toujours par *voie* et par chemin, he is always rambling over hills and dales; 2° track, as: Les chiens sont sur la *voie*, the dogs are on the track; 3° we also say: En venir aux *voies* de fait, to use violence.
77, 3	*A dernièrement coulé bas*,	Has lately sunk.
6	*Les Antilles*,	West Indies.
12	*N'était guère qu'*,	Was hardly.
21	*Nous sommes flambés*,	It is all over with us.
32	*Se firent une douce illusion*,	Deceived themselves pleasantly.
78, 9	*Il le manqua*,	He missed him, *i.e.* he failed to kill him.
21	*Vint expirer*,	Fell (*tomba*).

Page	Line		
79,	2	*Tout ce qu'il faut être,*	Everything he wants to be.
	5	*Il est toujours en règle,*	He is always in the right (apparently).
	12	*Mettez en panne,*	Lay to.
80,	18	*Prendre parti sur l'Othello.*	To enroll themselves on the *Othello.*
	33	*Bord à bord,*	Alongside.
82,	12	*Siffla ses hommes,*	On some ships the orders are given with a whistle.
	17	*Nous sommes perdus,*	It is all over with us.
84,	5	*Chez qui une loyale et généreuse indignation fit taire et la douleur et la prudence,*	Whose sorrow and prudence were silenced by a loyal and generous indignation.
	16	*En marin, en Espagnol,*	As a sailor, as a Spaniard.—Note the preposition *en* used to give more emphasis to his words.
	24	*Ruban rouge,*	Red ribbon, worn by the knights of the *Légion d'honneur*; this decoration was established by Napoleon the First, then First Consul, in 1802, to reward military and civil services.
85,	17	*Un espars de rebut,*	A useless spar.

NAPOLÉON ET SES SOLDATS.

87,	10	*Des sierras brûlantes,*	Burning sierras. *Sierra,* the Spanish name for a ridge of mountains.
	26	*Tout au plus,*	At most.
88,	1	*En bataille,*	Drawn up in battle-array.
	2	*L'arme au pied,*	Standing at ease.
	4	*Les tambours battaient au champ,*	The drums beat a salute.
	5	*Les trompettes sonnaient à l' étendard,*	The trumpets saluted the flag.
	8	*Mameluks,*	The Mameluks were slaves brought from the Caucasus and Tartary and formed into a Turco-Egyptian Militia. Became at one time masters of Egypt. Napoleon I. de-

Page	Line		
			feated them at the battle of the Pyramids, 1798. They were foully massacred and exterminated by Mohammed Ali in 1811.
88,	9	*Chasseurs de la garde,*	A regiment of light cavalry.
89,	24	*Davout,*	(Louis-Nicolas) 1770-1821, Duke of Auerstadt, Prince of Eckmühl, marshal of France, distinguished himself at the battles of Austerlitz, Auerstadt, Eckmühl, etc.
90,	8	*Sous-officiers,*	Non-commissioned officers.
	9	*A tout propos,*	Ever and anon.
	12	*Habitués à voir faire si bon marché de leur sang,*	Accustomed to see their lives sacrificed so easily.
	16	*Burgos,*	(*Bravum Burgi*), Spanish city, capital of Old Castille, situated 133 miles *N.* of Madrid. Pop. 16,000.
	21	*Avant d'avoir vidé,*	Before having settled.
	27	*Lannes,*	Lannes, Duke of Montebello and Marshal of France. One of the most intrepid of French generals. Born 1769 at Lestoure (Gers), the son of an ostler. Was apprenticed to a dyer, but in 1792 enlisted in a battalion of volunteers. His indomitable courage brought him rapid promotion, he having distinguished himself at Mantoue, Arcole, and Rivoli. In the German campaign (1805-1806) L. commanded the advanced guard and rendered valuable services at the battles of Austerlitz, Jena, Eylau, and Friedland. He was mortally wounded at the battle of Essling (May 22, 1809), and expired a few days later.
		Madrid,	Capital of Spain.
91,	1	*Fut passé en revue,*	Was reviewed.
	13	*C'est ici,*	It is here.—As a joke he shows the wound on his face, while Napoleon meant at what battle.
	17	*N'y reviens plus,*	Don't do it any more.

UN ÉPISODE DE LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE.

Page	Line		
93,	1	*Une nuée de francs-tireurs lancés en avant éclairaient la marche,*	A large party of sharpshooters sent forward led the way.
	9	*En se servant de,*	Taking advantage of.
	12	*Qui sans doute faisait bonne guette,*	Who were doubtless on the alert. *Guette* comes from *guetter*, to watch, as: *Le chat guette la souris*, the cat watches the mouse; to lie in wait for, as: *Les voleurs guettent les passants*, the thieves lie in wait for the passers-by.
	14	*Pour ces pauvres diables,*	For these good fellows. Note that in French the word *pauvre* is often used as a term of kindness, and does not always carry an idea of poverty; thus we say: *Ce pauvre enfant a été bien malade*, this dear child has been very ill.
94,	1	*Qui était son voisin de droite,*	Who was on his right side.
	2	*Nous marchons à quatre pattes,*	We walk on all fours.
	7	*C'est pas la peine,*	It is useless. Note that it is a soldier who is speaking, and he does not take care to use the negation in its entirety. The correct form would be: *Ce n'est pas la peine.*
	21	*Par derrière,*	From behind.
	22	*Eh! là-bas, pas de blagues, n'en faut pas,*	Now then, stop it! none of your larks. Note that in this sentence the same soldier who left out the *ne*, in the sentence *C'est pas la peinc*, also omits the pronoun *il*, subject of the verb *faut*, in this sentence.
95,	1	*De mieux en mieux,*	So much the better.
	7	*Pour pousser une reconnaissance,*	To reconnoitre.
	11	*Sans vous commander,*	If you will allow me to ask it.

Page Line		
95, 18	*D'envoyer à la découverte,*	To send to reconnoitre.
21	*Nous ne vous ferons pas honte,*	You will not be ashamed of us.
96, 1	*As pas peur,*	For: *N'ayez pas peur,* all right.
7	*En route,*	Forward.
24	*S'étaient mis en marche,*	Had started.
31	*Impair,*	Mistake, fault.
97, 5	*Et s'en tirerait du mieux qu'il pourrait,*	And would come out of it as well as he could.
9	*Au petit bonheur,*	Let us try our luck (come what may).
11	*Appuyant sur la droite,*	Going to the right.
22	*Relevant avec le plus grand soin,*	Very carefully taking notice of.
98, 4	*Et relevé ses points de repaire,*	And noticed the different places which might guide him.
26	*Dormait à poings fermés,*	Was fast asleep.
30	*Mal en prit au pauvre diable de s'être ainsi laissé aller au sommeil étant en sentinelle perdue,*	It fared badly for the poor fellow for giving way to sleep whilst on outpost duty.
99, 25	*Ça me fait un effet,*	I do not like it.
100, 13	*Prêter l'oreille,*	To listen to.
18	*Murmura en aparté,*	Said to himself.
25	*Qui fait un rude somme,*	Who is soundly sleeping.
32	*Tout en parlant,*	Whilst speaking.
101, 5	*Qui me doit une belle chandelle,*	Who ought to be very grateful to me.
8	*S'amuser aux bagatelles de la porte,*	To waste time in such trifles.
102, 8	*Bourrées de,*	Full of.
9	*Un silence de plomb,*	A dead silence.
103, 6	*Je ne sais pas si nous allons rire,*	Well, we are in for a spree.
9	*Il s'agit de les rejoindre sans se faire saluer d'une prune,*	I have to meet them without being saluted (struck) by a ball. *Prune,* plum, is a soldier's expression, frequently used for *balle,* bullet.
28	*Faites excuse,*	Excuse me. *Excuse,* used with *faire* and preceded by the article, means to apologize, as: *Il lui fit des excuses,* he apologized to him.

Page	Line		
104,	11	*Je m'en flatte,*	Of course.
105,	6	*En tirant sa moustache,*	Twirling his moustache.
	17	*A la bonne heure,*	Very well.
	28	*Pas un coup de feu tiré,*	Not a gun was fired.

LE COLONEL ET LE DRAPEAU.

107,	17	*Sa phrase exercée,*	His carefully written style.
	18	*Molle,*	Soft.
108,	1	*Moyennes,*	Ordinary.
109,	1	*Tout en échangeant,*	While exchanging. Note *tout* followed by *en* and a present participle; it is of frequent use in French.
	23	*Metz,*	Formerly the chief town (*chef-lieu*) of the department of la Moselle, now the capital of Lorraine. Here, Marshal Bazaine surrendered with an army of 150,000 men (Oct. 17, 1870), since which time the city has remained in the possession of Germany.
110,	2	*Nous nous trouvions,*	We were. Many times the verb *se trouver* is used in French instead of *être*.
	13	*Songer à.*	To think of. Note the preposition *à* used in French with the verb *songer* instead of the preposition *de*, of.
	16	*L'arme au pied,*	Standing at rest.
	21	*Un homme déjà mûr,*	A man (already) of mature age.
111,	13	*Marcha à l'écart,*	Walked aside.
	15	*Vers le front,*	Towards the front.
	21	*Ouvrez un ban,*	Beat a call.
	22	*Les tambours battirent,*	The drums beat.
112,	4	*Fermez le ban,*	Dismiss the men.
	9	*Là-bas,*	Means the place he was sent from.
	19	*De lui tendre la main,*	To stretch out my hand to him.

BESTIOLA.

Page	Line		
115,	1	*J'étais au cachot,*	I was kept in.
	3	*Carcere duro,*	"Black hole," these words must not be taken literally. Mr. Claretie expresses the feelings of a school-boy, and speaks as such.
	4	*Qu'importe,*	What does it matter.
	16	*A savoir que,*	That.
	23	*J'enrageais de bon cœur,*	I was much enraged.
116,	9	*Le pion,*	Is the one who has to look after the boys when they are not in class with their master (professeur). This word *pion* is used as a term of contempt instead of *surveillant* by the school-boys.
	17	*Bête à bon Dieu,*	Lady-bird.
	20	*Fit la morte,*	Feigned to be dead.
117,	13	*Contrefaire la morte,*	To pretend to be dead.
	14	*Je ne lui voulais point de mal,*	I did not mean any harm to her.
	17	*Écolier de cinquième,*	A school-boy of the fifth form.
	21	*Dactyle,*	A poetical foot composed of one long syllable and two short ones. *Spondée*, the spondee, of two long ones.
	23	*Il lui importait peu,*	She did not mind much.
118,	12	*Une Kyrielle,*	A lot; from the word *Kyrie* (lord), many times repeated at the mass.
	20	*C'était italien à en perdre la tête,*	He thought it was such perfect Italian that it was enough to make anyone lose his head.
119,	22	*Proh pudor,*	What a shame.
	30	*Vélin,*	Vellum, so called from the skin of the calf (veal), of which it is made. To write on *vellum* seems more grand than to write on ordinary paper.
120,	1	*Elle mettait l'orthographe,*	Her spelling was correct.
	19	*Vous n'en êtes que là,*	You have only copied as far as that.
	22	*Gare de nouvelles retenues,*	Mind you are not kept in again.

Page	Line		
121,	7	*Léthé*,	Lethe; according to mythology, those who drank from this river lost all remembrance of the past.
	16	*De l'au vieil*,	Of olden time.

LES ENFANTS DE L'ÉCOLE.

123,	4	*Trop avancée*,	Over done.
124,	13	*Par terre*,	On the ground.
	13	*Raide mort*,	Stone dead.
	27	*A toutes jambes*,	As fast as they could.
	29	*Qui s'étaient espacés*,	Which had spread themselves out.
125,	7	*Qui le serrait à*,	Which tied it enough to (strangle it).
	9	*Avec force coups de pied*,	By many kicks.
	22	*Au beau milieu*,	Right in the middle.
126,	13	*A qui mieux mieux*,	At the top of their voice.

UNE ÉCOLE DE VILLAGE AUTREFOIS.

129,	9	*La pièce était pavée*,	The room was paved.
	24	*Cette fenêtre était vitrée de trente-six petits carreaux*,	This window had thirty-six small panes of glass.
	26	*Ressortaient des espèces de loupes*,	Some knobs were jutting out (on several of them).
130,	11	*Blanchie à la chaux*,	Whitewashed.
	17	*Laissaient tomber*,	Dropped. Note that the verb *tomber*, to drop, being a neuter verb, cannot have a direct object. It would be wrong to say: *J'ai tombé mon crayon*; we must say: *J'ai laissé tomber mon crayon.*
	18	*Ne tarda pas beaucoup*,	Was not long before.
	21	*Hôtel de ville*,	Town hall.
	22	*Conseillers municipaux*,	Are the members of the council elected in every parish (commune) for the management of local affairs.

Page	Line		
130,	25	*D'autant que,*	So much so.
	27	*Mairie,*	Does not mean in this sentence the residence of the mayor (*maire*), but it means the administrative board of which the mayor is the chairman.
131,	9	*S'était mis à cheval sur le banc,*	Was sitting on the form as on horseback.
	21	*D'après,*	According to.
132,	24	*Un homme comme il faut,*	A gentleman.
	26	*Grand monde,*	Upper class.
133,	11	*Voilà un cavalier accompli,*	There is a perfect gentleman.
	15	*Mais à quoi bon,*	But what is the use of.
	21	*Quand il fut à portée de voir,*	When he could see.
134,	22	*Un garçon de café,*	A waiter.
	23	*Il ne me rendait qu'un point,*	He gave me one point only.
	29	*Je faisais des armes,*	I was practising fencing.
135,	10	*J'étais le bienvenu,*	I was welcome.
	33	*Le merlan va bien,*	The fishing for whiting is good.
136,	7	*A faire sécher,*	To dry.
	19	*Je ne veux pas leur faire honte,*	I do not want them to be ashamed of me.

HISTOIRE D'UN SABOT.

139,	4	*Nicolo Paganini,*	(1784-1840), a celebrated Italian violinist.
	24	*Orphée,*	A Thracian poet; was so clever a musician that he charmed beasts and rocks with his lute. *Fig.* A lyric poet or a musician of genius.
140,	5	*Étant entendu que ce dernier sera administré à petites doses.*	On the understanding, of course, that this latter shall be administered in small doses.

Page	Line		
140,	9	*Choléra,*	An epidemic disease of short duration, but often mortal. It came from the Delta of the Ganges, and has spread several times over Europe.
	14	*Le commerce du monde,*	Mixing in society.
141,	7	*On alla aux voix,*	They gave their votes.
	28	*Nice,*	On the south coast of France, famous as a health resort.
142,	16	*A sa guise,*	As he liked.
	24	*A tire d'ailes,*	As fast as they could.
	24	*Pour un oui ou pour un non,*	On any pretext whatever.
	32	*Caquets,*	Gossips.
	33	*A belles dents,*	At their best.
143,	2	*Il ne sonne mot,*	He does not utter a single word.
	5	*Quel ours mal léché,*	What an unpleasant fellow! (he is like a bear).
	7	*Cela tient à son mal,*	That is the consequence of his disease.
	13	*Vous n'y êtes pas,*	You are mistaken.
	13	*Fine mouche,*	A rather sharp one.
	14	*Pour le coup,*	Of course.
	16	*Saint-Etienne,*	Chief town of the *department* of *la Loire*; noted for its coal mines, manufacture of arms, silk ribbons and velvet.
	17	*Jules Janin,*	(1804-1874), a celebrated French critic and novelist.
	28	*Harpagon,*	The type of a miser depicted in Moliere's humorous comedy, "*l'Avare.*"
	32	*Thébaïde,*	A solitude. Fig.—*Vivre dans une Thébaïde,* to lead a very secluded life.
144,	15	*Une franche Picarde,*	A Picardian every inch. (Woman from Picardy.)
	21	*L'automne tirait alors à sa fin,*	It was nearly the end of autumn.
145,	21	*Sans qu'il y ait rien de sa faute,*	Through no fault of his own.
	25	*La conscription,*	The conscription. In France every man is required to serve as a soldier, and the obligation to draw a number (*numéro*), according to which it is decided into what branch of the service he shall go, is called *conscription.*

Page	Line		
145,	27	*Il monte la garde,*	He mounts guard.
	31	*Remplaçant,*	Formerly, when a man was enrolled as a soldier, he could, for a sum of money, obtain a substitute to do the seven years' military service; this man was called a *remplaçant.*
147,	3	*C'était pour le coup,*	Certainly.
	5	*Misanthrope,*	Misanthrope, the most artistic of Molière's comedies.
	10	*Il se laissait volontiers tomber,*	He willingly sat.
	15	*Les pies-grièches,*	The speckled magpies. This rather strong name is given to the ladies who on every opportunity showed their bitterness against Paganini.
	21	*Dans le courant de cet hiver,*	This very winter.
148,	26	*Auvergnat,*	A native of Auvergne (*Arverni*); many from this province work as porters in Paris.
149,	18	*Orléans,*	Aurelianum, chief town of the *department* of *Loiret*, "*Le sort d'Orléans,*" writes Michelet, "*a été souvent celui de la France; les noms de César, d'Attila et de Jeanne d'Arc rappellent tout ce qu'elle a vu de sièges et de guerres.*"
	19	*Lyon,*	Lugdunum, an ancient Gallic city. Capital of the department of the Rhone; stands at the confluence of the river of that name with the Saône. Founded or enlarged about 41 B.C. by Munatius Plancus, a Roman chief. In 27 B.C. Augustus made Lugdunum the capital of Gaul. It is now the second city in France in population (401,930), and the chief centre of the silk industry in Europe.
150,	15	*Stradivarius, Amati,*	Two very celebrated violin makers. In this sentence the instrument is called by the name of its maker.
	27	*Nous allons en avoir le cœur net,*	We shall soon know it now.

Page	Line		
151,	21	*Les Ardennes,*	*Plateau des Ardennes*, an immense assemblage of slaty hills about nine to twelve hundred feet high, and separated by deep and narrow passes. These hills are studded with large forests of beech-trees, from which the wooden shoes or *sabots* are made.
	21	*La forêt-noire,*	(In Germ. *Schwarzwald.*) The Black Forest is situated in the duchy of Baden.
153,	10	*Une centaine,*	About a hundred.
	27	*Linus,*	The son of Apollo and Calliope, a very ancient Greek poet, and the inventor of the mourning tune (*chant de deuil*).

London : J. S. LEVIN, Printing Works, 75, Leadenhall Street, E.C.

CHARDENAL, C. A. New French Class Books. The series contains the following Volumes:—

The French Primer. For Junior Classes, in three parts, each 4d., or complete in 1 vol. 1s. 3d.

First French Course: or Rules and Exercises for Beginners. 1s. 6d.

Second French Course: or French Syntax and Reader. 2s.

French Exercises for Advanced Pupils. Containing the Principal Rules of French Syntax, numerous French and English Exercises on Rules and Idioms, a Dictionary and Familiar Phrases and Proverbs. 3s. 6d.

Key to the First and Second Courses. 3s. 6d.

Key to the "French Exercises for Advanced Pupils"; to which are added Explanations of 850 of the most difficult French Idioms. 3s. 6d.

Practical Exercises on French Conversation. For the use of Students and Travellers. 1s. 6d.

The Rules of the French Language. 1s. 6d.

——— New Conversational First French Reader, with Examination Questions. New Edition. Cloth, 10d.

CHARLIN'S French Course. First Steps. 3d.

——— The First 59 Exercises of the same. 2d.

——— Inductive Grammar of Colloquial French. Cloth, 2s.

——— An Introduction to French Authors. Cloth, 2s.

CHARENTE'S New and complete Course of strictly graduated and Idiomatic Studies of the French Language:—

Grammar. Part I.—Pronunciation; Accidence. Cloth, 2s.
,, II.—French and English Syntax Compared. Cloth, 2s.
,, III.—Gallicisms and Anglicisms. Cloth, 2s. 6d.
,, IV.—Syntaxe de Construction; Syntaxe d'Accord; Difficultés. Cloth, 2s.

Exercises. Part I.—Pronunciation; Accidence. Cloth, 1s. 6d.
,, II.—French and English Syntax Compared. Cloth, 2s
,, III.—Gallicisms and Anglicisms. Cloth, 1s. 6d.
,, IV.—Syntaxe de Construction; Syntaxe d'Accord; Difficultés. Cloth, 1s. 6d.

DESRU, L. First Year's French Study. Cloth, 3s.

——— Second ditto. Cloth, 3s. 6d.

——— French Pronunciation and Reading. Cloth. 2s.

DORET, a French Grammar for English Public Schools. 1 vol., 8vo. Cloth, 3s.

——— Exercises. 1 vol., 8vo. Cloth, 3s.

HUNT & WUILLEMIN, The Oxford and Cambridge French Grammar. Part I. Pupil's Book. Cl., 2s.—Part II. Ditto. Cl., 2s. 6d.—Master's Book. Cl., 5s.—Part III. Pupil's Book. Cl., 3s.

JULIEN, F. Lessons in French Syntax adapted to Conversation. Cloth, 2s. 6d.

LALLEMAND, H. and TEMPÈRE, J. A New Practical French Grammar. Vol. I.—Accidence. Cloth, 3s.

LE CHEVALIER, the Westbourne Grove French Course. Cloth, 1s. 6d.

MASSÉ, J. F. P. A Grammar of Colloquial French, with six novel Paradigms and 200 Exercises progressively arranged for the use of elementary, junior, and senior classes. Cloth, 3s. 6d. A Key to the 3110 Sentences is in course of Preparation.

——— Infallible Guide to French Conversation. A set of three large mural charts, lithographed in black and red. 1st. A Paradigm, showing the Place of the Principle Words in the French Sentence. It enables the dullest pupils to compose at sight the most intricate sentences on the Compound Tenses of Reflexive Verbs. (5·0 by 3·4.) 2nd. A Paradigm, illustrating the Relation between all the Tenses of the English Verb and those of the Subjunctive Mood in French—an attempt not hitherto made. (3·4 by 2·6.) 3rd. A Paradigm, illustrative of the Sequence of Tenses (in French and English), more elaborately complete than those published by the French Academy and the great Grammarians of France (3·4 by 2·6.) These Paradigms are extracted from a Grammar of Colloquial French. 20s.

MEISSNER'S Philology of the French Language. Fourth and enlarged edition. Cloth, 3s. 6d.

PERINI'S Questions and Exercises on the Grammar and Idioms of the French Language. Cloth, 2s.

——— Queries concerning the Philology of the French Language. Cloth, 1s. 6d.

——— the Leading Questions on the Grammar of the French Language. With answers. 1s. 6d.

ROULIER, A. A Synopsis of French Grammar. Cloth. 6d.

SPIERS' Note-Book for Modern Languages. Cloth, 8d.

II.—French Composition.

D'AUQUIER'S Children's Own Book of French Composition.
English Part. Cloth, 1s. 6d.
French Part, by E. JANAU. Cloth, 1s. 6d.

BLOUET, L. P. Class Book of French Composition. Cloth, 2s. 6d.—Key to Ditto. 2s. 6d. (For Teachers only.)

BELJAME, A., and BOSSERT, A. Common French Words, Rationally grouped as a stepping-stone to conversation and composition. With an introduction by Henri Bué. Cloth, 2s.

FEDERER'S Materials for French Translation. Cloth, 1s.6d.
——— Key to ditto. Cloth, 2s. 6d.

JULIEN, F. Practical Lessons in Elementary French Composition. Cloth, 2s. 6d.

KASTNER, V., Elements of French Composition. Cloth, 2s.
——— Key to ditto (for Teachers only). Cloth, 2s. 6d.

MARIETTE'S Half-hours of French Translation. Cloth, 4s. 6d. Key to ditto. Cloth, 6s.

OGER, VICTOR. The French Examiner. Cloth, 2s. 6d.

PERINI'S Extracts in English Prose. Cloth, 2s.
——— The Bridge, or Exercises for Translation into other Languages. 9d.

ROULIER'S First Book of French Composition. Cloth, 1s. 6d.
——— Key to the First Book. (For Teachers only.) 2s. 6d.
——— Second Book of French Composition. Cloth, 3s.
——— Key to the Second Book. (For Teachers only.) 3s.

III.—French Dictation.

DICTÉES DU Ier AGE. Cartonné, 1s. 3d.

DEFODON, Cours de Dictées. Cartonné, 2s.

HAMONET, A., Dictées Françaises ayant servi aux Examens des Candidats pour le Staff College, le Foreign Office, Woolwich Academy, Sandhurst College, le Home Service, l'Indian Civil Service, les British, Indian, and Naval Medical Services. Cloth, 2s. 6d.

IV.—French Correspondence.

BAUME. General Correspondence. Cloth, 2s. 6d.

BROWN, Charles. Commercial French. Price 2s.

KORTS, G. An Elementary Course of French Commercial Correspondence. Complete in 2 Parts Cloth, 1s. 6d. each.
——— Commercial Terms. A French-English and English-French Vocabulary of about 8,000 Words, comprising the terms more generally used in the language of business and in Correspondence. Cloth, 1s. 6d.

RAGON, A. Commercial, Part I. General Forms, Circulars, Offers of Service, Letters of Introduction, and Letters of Credit, Cloth, 2s.—Part II., 2s. Complete in 1 Vol. 3s. 6d.

V.—French Poetry.

FRENCH NURSERY RHYMES, Poems, Rounds, and Riddles. Cloth, 1s.

LA LYRE ENFANTINE, Recueil de Poésies Morales, graduées et choisies. Cloth, 1s. 3d.

BARBIER, P. Class Book of French Poetry. Cloth, 1s. 3d.

MALVIN, E. The First French Reciter. French Poetry for Home and School Use. Cloth, 1s. 3d.

PRESSARD, A. Exercices de Récitation et de Lecture Boards, 1s. 3d.

WITT. Poésies pour les jeunes filles. 2s. Cloth, 2s. 6d.

CHAPSAL. Modèles. Morceaux en Vers. Boards, 2s. 6d.

CRÉPET. Les Poëtes français. 4 vols. 8vo. £1 10s.

VI.—French Verb Copy Books.

PERINI. 25 Exercises. 6d. The Key (for Teachers only), 1s.

MOIRA, Pinot De. Verb Copy Book. 8d.

ROULIER. Parsing and Derivation Papers. 6d.

CHEVALIER. Complete Mnemonical French Verb Book 1s.

VII.—French Verb Tables.

CONRAD'S French Verb Table. In Carton, 6d. Folded and mounted on cloth, 1s.

VIII.—The Verb.

CASTARÈDE, J. A Complete Treatise on the Conjugation of French Verbs. Cloth, 1s. 6d.

COURTIAL, L. The Duplex Sliding Paradigm; or the Accidence and Syntax of the French Verb. Illustrated by ten Synoptical Tables and a two-fold Sliding Scale. Cloth, 1s. 6d.

WENDLING, Le Verbe. A complete Treatise on French Conjugation. Cloth, 1s. 6d.

FEDERER, C. A. A Practical Handbook of French Conjugations. Cloth, 2s.

IX.—Dialogues, Comparative Idioms, etc.

BUÉ'S Comparative Idioms. English Part. Cloth, 2s.

——— French Part. Cloth, 2s.—German Part. Cloth, 2s.

——— First Steps in French Idioms, with Exercises (an introduction to the above). Cloth, 1s. 6d.

——— Key to the same, and to the First and Second Books. Cloth, 2s. 6d. (For Teachers only.)

CHARLIN'S Introduction to French Conversation. Cloth, 2s.

DELBOS, LEON, French Vade Mecum. Cloth, 1s.

D'OURSY, A. A Primer of French Conversations. Primer and Idioms. Cloth, 1s.

JULIEN, F. Un Voyage à Paris. (A Journey to Paris.) Cloth, 1s.

RICHARD and QUÉTIN'S Dialogues (by Brette & Masson). Cloth, 1s. 6d.

——— WORD BOOK. Cloth, 6d.

TONDU'S New Memory-aiding French Vocabulary. Cloth. 1s. 6d.

THE ETON FRENCH AND ENGLISH DIALOGUES. Cloth, 3s. 6d.

X.—Technical Vocabularies.

WERSHOVEN, Dr. F. J., English and French. Cloth, 3s.

——————— English and German. Cloth, 3s. 6d.

——————— French and German. Cloth, 3s.

XI.—French Literature.

DEMOGEOT, Littérature française. 4s.

GÉRUZEZ, Littérature française. 2 vols. 7s.

LA HARPE, Études sur Corneille et Racine. Edited by Jules Bué. Cloth, 3s.

MASSON'S Outlines of French Literature. A short Guide to French Literature from its commencement to the end of 1880. Cloth, 1s. 6d.

VAPEREAU, Esquisse d'Histoire de la littérature française. Cloth, 1s. 6d.

GRADUATED ELEMENTARY FRENCH READERS.

BUÉ'S New Conversational First French Reader. 228 pp. Cloth, 10d.

JANAU'S Elementary French Reader. Cloth, 8d.

JANAU'S Junior French Book, formerly the "Infants' Own." Cloth, 1s. 3d.

HACHETTE'S Children's Own French Book. Edited by the Reverend P. H. E. Brette, B.D., and Gustave Masson, B.A. Cloth, 1s. 6d.

HACHETTE'S First French Reader. Edited by the Reverend P. H. E. Brette, B.D., and Gustave Masson, B.A. Cloth, 2s.

HACHETTE'S Second French Reader. Edited by Henry Tarver, B. ès L. Cloth, 1s. 6d.

HACHETTE'S Third French Reader. Edited by B. Buisson, M.A. Cloth, 2s.

ESCLANGON, Mme G. Petite Anthologie des Enfants, Prose et Poésie. Cloth, 1s. 6d.

ATTWELL, Henry. Jack and the Beanstalk. A Lesson in French. Cloth, 1s. 6d.

BLOUET, Mme L. P. Bible Stories in easy French. Cloth, 1s. 6d.

CHEVALIER. The Code French Reader. Cloth, 1s. 6d.

CONTES DE FÉES. Par Madame Le Prince de Beaumont. Adapted for Schools. Edited by V. Kastner, M.A. Cloth, 1s. 6d.

ANECDOTES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES. Edited by V. Kastner, M.A. Cloth, 2s.

SOULICE, Th. Premières Connaissances. With a complete Vocabulary by A. Huet. Cloth, 1s.

THE ETON SECOND FRENCH READER. Cloth, 3s.

THE FRENCH NEWSPAPER READER. Cloth, 2s. 6d.

THE OXFORD AND CAMBRIDGE FRENCH READER. Cloth, 2s. 6d.

HACHETTE'S MODERN AUTHORS.

Edited by the leading French Masters in England.

(The Editors' Names are placed in Parenthesis.)

Vol. 1.—**ABOUT.** La Fille du Chanoine, la Mère de la Marquise. (Brette et Masson.) Cloth, 2s.

,, 2.—**LACOMBE, Paul.** Petite Histoire du Peuple Français. (Bué. Cloth, 2s.

,, 3.—**TÖPFFER.** Histoire de Charles, Histoire de Jules. (Brette.) Cloth, 1s.

,, 4.—**WITT.** Derrière les Haies. (De Bussy.) Cloth, 2s.

,, 5.—**VILLEMAIN.** Lascaris. (Dupuis.) Cloth, 1s. 6d.

,, 6.—**MUSSET.** Pierre et Camille, Croisilles, etc. (Masson.) Cloth, 2s.

,, 7.—**PONSARD.** Le Lion Amoureux. (De Candole.) Cloth, 2s.

,, 8.—**GUIZOT.** Guillaume le Conquérant. (Dubourg.) Cloth, 2s.

,, 9.—**GUIZOT.** Alfred le Grand. (Lallemand.) Cloth, 2s. 6d.

,, 10.—**CHATEAUBRIAND.** Aventures du dernier Abencerage (Roulier.) Cloth, 1s.

,, 11.—**SCRIBE.** Bertrand et Raton. (Bué.) Cloth, 1s. 6d.

,, 12.—**BONNECHOSE.** Lazare Hoche. (Bué, Henri.) Cloth, 1s. 6d.

,, 13.—**PRESSENSÉ.** Rosa. (Masson.) Cloth, 2s.

,, 14.—**MÉRIMÉE.** Colomba. (Brette.) Cloth, 2s.

,, 15.—**MAISTRE.** Xavier de. Un Voyage autour de ma Chambre. (Bué.) Cloth, 1s.

,, 16.—**D'AUBIGNÉ,** Bayart. (Bué.) Cloth, 2s

,, 17.—**SAINTINE.** Picciola, Book I. (Baume.) Cloth, 1s.

,, 18.—**SAINTINE.** Picciola, Books II. and III. (Baume. Cloth, 1s. Vols. 17 and 18 in one vol. complete, 1s. 6d.

A **VOCABULARY** of some of the least familiar words in Picciola. By an English Head-Master. Price 6d.

Vol. 19.—**BONNECHOSE.** Bertrand du Guesclin, Connétable de France et de Castille (Bué.) Cloth 2s.

,, 20.—**LAMARTINE.** Christophe Colomb (Clapin.) Cloth 1s. 6d.

,, 21.—**STAËL, Mme. de,** Le Directoire (Victor Oger.) Cloth, 1s. 6d.

THE KEY to a Series of Twelve Examination Papers set on "Le Directoire," and a Translation of all the Quotations given in the Notes to Messrs. Hachette & Co.'s Edition, by Victor Oger. Price, 1s. 6d.

,, 22.—**DUMAS.** La Tulipe Noire (Blouet.) Cloth, 1s. 6d.

A complete French-English VOCABULARY to "La Tulipe Noire," 48 pp., stitched, price 6d.

,, 23.—**BERNARDIN de St. PIERRE.** Paul et Virginie (Dubourg.) Cloth, 1s. 6d.

,, 24.—**VIGNY.** Cinq-Mars, New and Cheaper Edition. Cloth, 2s. 6d. With the Notes, 3s. 6d.

Notes by Victor Oger. Separately. Price 1s. 6d.

,, 25.—**SOUVESTRE.** Au Coin du Feu. (Lallemand.) Cloth, 1s. 6d.

,, 26.—**ÉNAULT.** Le Chien du Capitaine. (Henri Bué.) Cl., 1s. 6d.

,, 27.—**WITT, Mme. de,** née Guizot. De Glaçons en Glaçons. A Story of Napoleon's Invasion of Russia. (L. Delbos.) Cloth, Is. 6d.

,, 28.—**ZELLER.** Richelieu. Illustrated. (Henri Testard.) Cl., 2s.

,, 29.—**ZELLER.** Henri IV. et Marie de Médicis. Illustrated. (Stephane Barlet.) Cloth, 2s.

,, 30.—**ZELLER.** François Ier. Illustr. (George Petilleau.) Cl., 2s.

,, 31.—**ABOUT.** Le Roi des Montagnes. (Testard.) Cloth, 2s.

,, 32.—**HUGO.** Extraits. Cloth, 1s. 6d.

,, 33.—**QUINET.** Lettres à sa Mère. (Kastner.) Cloth, 2s.

,, 34.—**LAMARTINE.** Jeanne D'Arc. (Oger.) Illustr. Cl., 1s. 6d.

,, 35.—**THEURIET.** Les Enchantements de la Forêt. (Lallemand.) Illustrated. Cloth, 2s. 6d.

,, 36.—**SAINT-GERMAIN.** Pour une Épingle. (Kastner.) Cloth, 2s.

,, 37.—**VIGNY.** La Canne de Jonc. (A. Clapin.) Cloth, 1s. 6d.

Vol. 38.—**AUGIER and SANDEAU. Le Gendre de M. Poirier.** (G. PETILLEAU.) Cloth, 2s.

,, 39.—**BALZAC. Eugénie Grandet.** (G. PETILLEAU.) Cloth, 2s.

,, 40.—**ABOUT, E. Nouvelles et Souvenirs.** (A. P. HUGUENET.) Cl., 2s.

,, 41.—**THIERRY, Augustin. Récits des Temps Mérovingiens.** Récits I.-III. (TESTARD.) Illustrated. Cloth, 2s.

,, 42.—**THIERRY, Augustin. Récits des Temps Mérovingiens.** Récits IV.—VII. (TESTARD.) Illustrated. Cloth, 2s.

,, 43.—**DUMAS. Un Drame de la Mer.** (CLAPIN.) With Notes and Vocabulary. Cloth, 1s.

,, 44.—**LAMARTINE. La Bataille de Trafalgar.** (CLAPIN.) With Notes and Vocabulary. Cloth, 1s.

,, 45.—**HALÉVY. L'Abbé Constantin.** (G. PETILLEAU). Cloth, 3s. 6d.

,, 46.—**MALOT. Capi et sa Troupe.** (Épisode de Sans Famille.) Selected by the eminent author. (FRANCIS TARVER.) Cloth 1s. 6d.

,, 47.—**MALOT. Sous Terre** (Épisode de Sans Famille). Selected by the eminent author. (DUPUIS). Cloth, 1s. 6d.

,, 48.—**MAISTRE, X. de. Les Prisonniers du Caucase.** (J. H. B. SPIERS). Cloth, 1s. 6d.

,, 49.—**ZOLA. L'Attaque du Moulin.** (JULIEN.) Cloth, 1s. 6d.

,, 50.—**MICHELET. Récits d'Histoire de France.** (ESCLANGON.) Part I. Illustrated. Cloth, 2s.

,, 51.—**MICHELET. Récits d'Histoire de France.** (ESCLANGON.) Part II. Illustrated. Cloth, 2s.

,, 52.—**FEUILLET, O. Roman d'un jeune homme pauvre.** The eminent author has specially revised and partly re-written the text of this edition for use in English schools. (BUÉ.) Cloth 3s. 6d.

,, 53.—**GUIZOT. Édouard III et les Bourgeois de Calais.** (CLAPIN.) Cloth, 1s. 6d.

,, 54.—**WITT, Mme. de, née Guizot. Les Héroïnes de Harlem.** (BARBIER.) Illustrated. Cloth, 2s.

,, 55.—**SAND, G. La Mare au Diable.** (J. F. DAVIS.) Cloth, 1s. 6d.

,, 56.—**MALOT. Sur Mer** (Épisodes de Romain Kalbris). Selected by the eminent author. (H. TESTARD.) Cloth, 1s. 6d.

,, 57.—**MICHELET. Louis XI. et Charles le Téméraire.** Cloth, 1s. 6d.

,, 58.—**LAMARTINE. Le Tailleur de Pierres de Saint-Point.** (S. BARLET.) Cloth, 1s. 6d.

GERMAN WORKS.

Grammars, Exercises, Conversations, and Idioms.

Becker, Rev. A. L. The First German Book. Grammar, Conversation, and Translation. New Edition Revised. Corrected according to the new official spelling, Cloth, 1s.

——— One Hundred Supplementary Exercises. Cloth, 1s.

——— Key for the two Parts (*For Teachers only*). Cloth, 2s. 6d.

The great and well merited success which Mr. H. BUÉ'S First French Book has met with, has induced the Editor to produce a similar work for the study of German. It contains Grammar, Exercises, Conversation, and Vocabulary. The principal aim has been to render the study of a difficult language as easy as possible, and to make it thus acceptable to beginners.

Bué, Jules. Class Book of Comparative Idioms. German Part by Prof. LENNHEIM and Dr. WEHE. Cloth, 2s.

——— English Part, Cloth, 2s.

Koop, August. Dictionary of German Idioms with their equivalent English, 1 vol., Cloth, 2s. 6d.

Krüger, H. M. Conversational German Lessons. Upon an entirely New Method specially adapted for self-instruction. Cloth, 1s. 6d.

Lange, Franz. Graduated Modern Language Courses, based on the analytic method of Learning Languages, German course, 4 vols., Cloth, each 3s. 6d.

Junior German, 1 vol.
Intermediate German, 1 vol.
Seniors' German, 1 vol.
Graduated German Prose Writing, 1 vol.

Meissner, A. L. The Public School German Grammar. With Exercises for Translation, Composition, and Conversation. New and revised Edition. With 2 complete Vocabularies. Cloth, 3s. 6d.

——— The Key (*for Teachers only*). Cloth, 3s.

——— **Practical Lessons in German Conversation.** A Companion to all German Grammars, and an indispensable manual for candidates for the Civil and Military Services, and for candidates for the Commercial Certificate of the Oxford and Cambridge Joint Board. Cloth, 2s. 6d.

The Oxford and Cambridge German Grammar. Part I. Pupil's Copy. *(For the first and second year.)* For Schools and Private Pupils preparing for the Oxford, Cambridge, and College of Preceptors' Local Examinations, for the Army and Navy, Civil Service, and Universities. By F. HUNT and J. HOFFMAN. Cloth, 2s. 6d.

—— The same. Master's Copy. Cloth, 3s. 6d.

Richard and Kaub's New English and German Dialogues. New Edition, Revised and Corrected. With a Comparative Table of the New German Moneys, Weights, and Measures. Cloth, 1s. 6d. *(Adopted by the School Board for London.)*

Richard and Kaub's New English and German Word Book. Cloth, 6d.

Rothe, A. L. A Table of German Declensions. 6d.

Scholl. Phraseological Dictionary of Commercial Correspondence, English and German. Cloth, 12s.

Wershoven. English and German Technical Vocabu-lary. Cloth, 3s. 6d.

—— **French and German Technical Vocabulary.** Cloth, 3s.

READERS.

Buchheim, Schiller's Prosa. Containing selections from the Prose Works of Schiller, with Notes for English Students, by DR. BUCHHEIM. New revised Edition. Cloth, 2s. 6d.

—— **Goethe's Prosa.** Containing selections from the Prose Works of Goethe, with Notes for English Students, by DR. BUCHHEIM. Cloth, 2s. 6d.

German Authors. With grammatical and explanatory notes for English schools. Price per Volume in paper wrapper, 9d.

—— 1. KOTZEBUE, Der gerade Weg der beste. Lustpiel in einem Aufzuge (A. C. Clapin).
—— 2. SCHILLER, Der Parasit (A. C. Clapin).
—— 3. KOTZEBUE, Die deutschen Kleinstädter (E. L. Naftel).
—— 4. WICHERT, Das eiserne Kreuz (Otto Delfs).
—— 5. SCHILLER, Wilhelm Tell (E. L. Naftel).
—— 6. GOETHE, Hermann und Dorothea (A. C. Clapin).
—— 7. BENEDIX, Doktor Wespe (E. L. Naftel).

Librairie HACHETTE & Cie

The German Manuscript Reader. *Recueil de Lettres Allemandes*, reproduites en écritures autographiques pour exercer

an

atical
alary,

ith a
atical
ries, by

luction

ook.
se.

18, King Wi

